U d'/of OTTAWA
39003002161122

Quelques Poètes

PUBLICATIONS DU MÊME AUTEUR

I. — *A LA MÊME LIBRAIRIE.*

Une Ame en prison, histoire de l'éducation d'un aveugle-sourde-muette de naissance, et ses sœurs des deu mondes, 3e édition, mise à jour et doublée, précédée d'un lettre de M. Georges Picot, secrétaire perpétuel de l'Aca démie des sciences morales et politiques. — 172 p. in-8° 7 gravures, 1904 2

De l'Action morale de la femme sur le travail des jeunes gens. — 2e édition, brochure, 1904. . . 0 50

De la Patience féminine. — Brochure, 1905. . 0 50

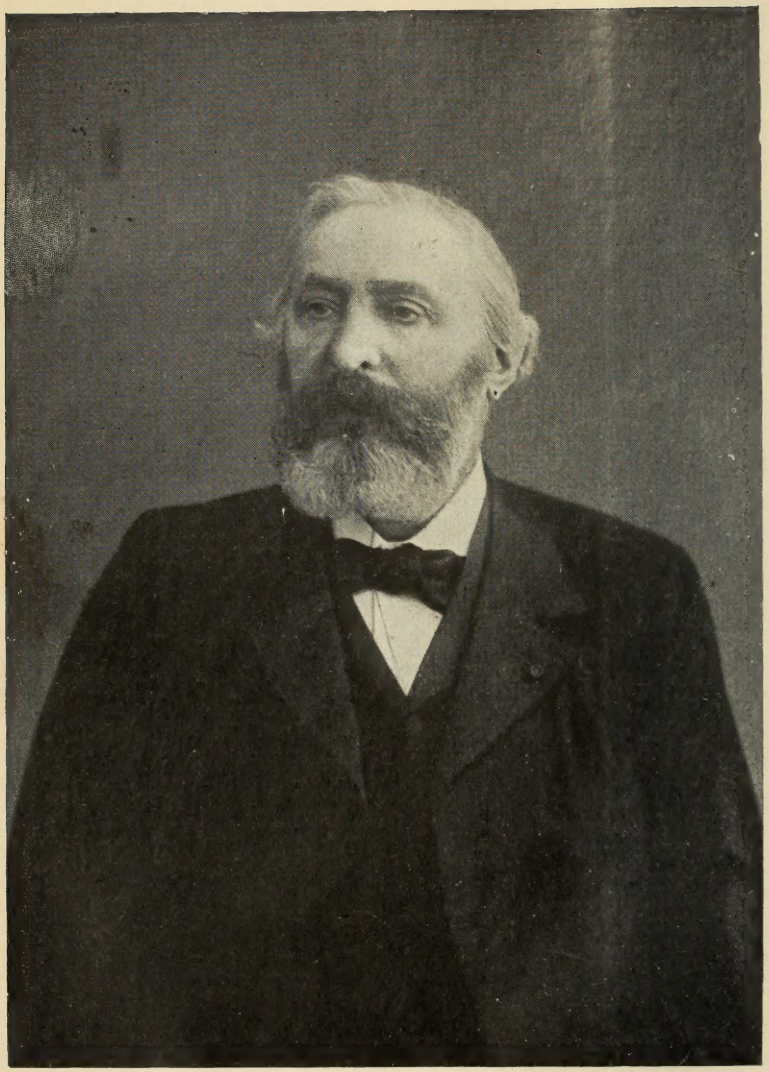
II. — *A LA LIBRAIRIE ARMAND COLIN*

Un Gentilhomme de Lettres au XVIIe siècle : Honorat de Bueil, seigneur de Racan. — Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Saintour). Nouvelle édition, 562 p in-8°, 18 planches hors texte, 1901. . . . . 10 »

De Apologia Athenagoræ Patris graeci IIo sæculo florentis. — 150 p. in-8°, 1898. . . . . 2 »

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/quelquespotes00arno



à Monsieur Louis Arnould très sympathique
souvenir Sully Prudhomme

JUIL 2 8 1974

Louis ARNOULD
Professeur de Littérature française à l'Université de Poitiers
En mission à l'Université Laval de Montréal (Canada).

2845
E
11C
13

Quelques Poètes

PRÉFACE DE FRANÇOIS COPPÉE

PARIS
H. OUDIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR
24, rue de Condé, 24
—
1907

Universitas
BIBLIOTHECA

PQ
139
.A7
1907

PRÉFACE

M. Louis Arnould est un universitaire très distingué et un grand ami des poètes. Sa thèse de docteur ès lettres, intitulée : *Un Gentilhomme de Lettres au XVIIe siècle*, n'offre pas seulement une biographie scrupuleusement détaillée et fouillée jusqu'à la minutie d'Honoré de Bueil, seigneur de Racan, elle présente aussi une étude faite avec autant de science que de goût sur les œuvres du plus fameux disciple de Malherbe. L'Académie française a d'ailleurs honoré ce beau travail d'une de ses flatteuses récompenses.

Après avoir occupé une chaire de littérature française à l'Université de Poitiers, M. Louis Arnould, actuellement en congé, fait aujourd'hui un cours analogue à l'Université Laval de Montréal. Il accomplit aussi une œuvre excellente en inspirant l'admiration et l'amour de nos poètes nationaux — de ceux d'autrefois comme des plus récents et même des contemporains — à ces Canadiens au cœur fidèle, qui furent jadis Français, qui

parlent toujours notre langue et qui gardent pour leur ancienne patrie, une profonde et touchante sympathie.

De cet enseignement commencé dans la vieille Europe et poursuivi de l'autre côté de l'Atlantique, est né le livre que voici, tout simplement intitulé : *Quelques poètes*. Il contient un certain nombre de « causeries », selon le mot de Sainte-Beuve de qui M. Arnould se déclare l'élève et dont il a, pour ses travaux, adopté la méthode. Comme son maître, il ne se borne pas en effet à analyser et à juger l'œuvre d'un auteur ; il montre encore l'homme lui-même, nous raconte sa vie, nous peint son portrait.

Ce procédé, je le sais, n'a pas que des partisans. Certains esprits dogmatiques prétendent que, selon la stricte équité, on ne doit examiner dans un livre que les idées qu'il contient et le style dont il est écrit. Mon humble préférence, je l'avoue, va vers Sainte-Beuve et vers M. Louis Arnould, qui évoquent la personne de l'auteur et, de plus, le pays, l'époque, la société où il a vécu.

Pour les lecteurs, cette critique présente beaucoup plus d'agrément que l'autre, et j'ajoute que, de celui qui la comprend ainsi, elle exige beaucoup de recherches et de lectures, le sens de l'histoire, le goût du pittoresque, qui sont des mérites assez rares.

M. Arnould les possède tous, et, à mon avis, les

anecdotes caractéristiques, les détails intimes qu'il me fournit sur un poète, même quand ils sont dignes de blâme ou entachés de ridicule, ne gâtent point un seul de ses beaux vers.

Parce que le vieux Malherbe eut les travers d'un pédant, ma haute estime n'en reste pas moins intacte pour celui qui a définitivement fixé les lois de notre prosodie. Quand j'apprends que André Chénier, dans sa première jeunesse, fut enivré par l'atmosphère libertine de son siècle, puis-je oublier qu'il a exprimé en termes délicieux les plus délicats sentiments, poussé les plus doux soupirs de tendresse ?

D'ailleurs M. Arnould — je me hâte de le dire — est, avant tout, un ami des poètes, et jamais, tout en demeurant soumis à la vérité, il ne parle de leurs faiblesses qu'avec une indulgence respectueuse. Ses portraits ne sont pas flattés ; ils sont ressemblants et peints avec amour.

On lira donc avec un intérêt soutenu, avec un noble plaisir, ce livre où les jugements droits et sincères alternent avec des tableaux éclatants de couleur et de vie.

J'ai déjà prononcé les noms de Malherbe, de Racan, de Chénier, que M. Louis Arnould a ressuscités dans le décor et dans l'ambiance intellectuelle de leur temps ; mais je ne recommande pas moins les pages consacrées par lui à des modernes, — à Victor Hugo d'abord, le pro-

digieux lyrique auprès de qui nous tous, rimeurs de la fin du XIXe siècle, sommes ce que la butte Montmartre est à l'Himalaya, — et à mon cher compagnon de voyage, depuis quarante ans, sur la route de l'art, au grand poète-philosophe Sully Prudhomme, qui, après nous avoir dit, en si beaux vers, son rêve idéal de bonheur et de justice, est en proie, vers le soir de sa vie, à la souffrance la plus imméritée, et nous donne, en la supportant avec autant de douceur, un admirable exemple de courage et de résignation.

Enfin il faut noter, à titre de curiosité, le chapitre où M. Arnould a eu le caprice de tirer de l'oubli le plus ténébreux un poète-apothicaire du XVIe siècle, nommé Paul Contant, qui n'eut, certes, aucun génie, mais qui, par son goût pour les collections scientifiques, apparaît comme un précurseur des Buffon et des Linné. Heureuse France du passé, où le pharmacien s'essayait timidement, dans ses loisirs, à toucher la lyre d'Apollon, sans dédaigner l'instrument de Diafoirus, et n'avait pas l'audace de saisir, comme M. Homais son successeur, la barre du gouvernail de l'État !

En terminant la lecture de cet ouvrage substantiel et brillant, où il y a beaucoup de conscience et beaucoup de charme, de ce volume de 450 pages, une pensée me hante, à la fois mélancolique et salutaire. Je songe à ces poètes d'autrefois, tels que

Malherbe et Racan, que des lettrés, des esprits d'élite, comme M. Louis Arnould, étudient avec tant de soin et de piété, tandis que le gros public, le *profanum vulgus*, connaît tout au plus leurs noms et peut-être quelques vers de l'*Ode à Du Perrier* ou des *Stances sur la retraite*. Devenons modestes, ô mes confrères, et méditons sur cette faillite de la gloire. Quelques-uns d'entre nous — oh ! en très petit nombre — deviendront peut-être un jour un sujet de thèse pour le doctorat, mais il ne restera d'eux qu'une page dans l'anthologie.

François Coppée.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

Nous avons fait d'assez nombreuses citations des divers auteurs que nous étudions, estimant qu'il est souverainement aride et inutile de disserter sur des textes absents, qui sont censés être connus, et le sont nécessairement très mal, la plupart du temps.

A la suite de chacune des études nous avons inscrit la date où elle fut composée ; mais nous avons eu soin de les reviser toutes et de les mettre au point des dernières publications de documents.

L. A.

Paris, le 13 octobre 1906.

INTRODUCTION

La Méthode biographique de Critique littéraire

SAINTE-BEUVE ET SA MÉTHODE

I. TOUTE VIE HUMAINE EST-ELLE INTÉRESSANTE PAR ELLE-MÊME ? — II. LA BIOGRAPHIE D'UN ÉCRIVAIN EXPLIQUE-T-ELLE EN PARTIE SON ŒUVRE ? — III. LES OBJECTIONS. — IV. LES CONCLUSIONS PRATIQUES.

Le 23 décembre 1904, il y eut cent ans que Charles-Augustin Sainte-Beuve naquit à Boulogne-sur-Mer. Un comité, organisé par le *Journal des Débats* et présidé par MM. Gaston Boissier et Brunetière, a apposé sur la maison natale un médaillon commémoratif, œuvre du maître Vernier, et un *Livre d'or* illustré, moderne *Guirlande de Julie*... en prose, étudie le poète, le philosophe, le journaliste, le professeur, le critique littéraire, l'annotateur du « Livre d'amour » et, qui l'eût pensé ? le critique militaire.

Nous repoussons résolument la tentation de suivre dans ses capricieux méandres cette existence de soixante-cinq ans, si « diversifiée », suivant un de ses mots favoris (1), et qui a reflété dans son cours tant de paysages et de bosquets variés : telle une rivière nullement pressée, toute gracieuse de contours et de mélancolie, qui l'opposent aux puissants fleuves, dont le cours droit, rapide et fort, symbolise assez bien la volonté ferme et les convictions chez les hommes. Nous ne suivrons point successivement le jeune romantique qui incarna dans le Cénacle la finesse du goût et l'érudition, essaya de fournir, dans la personne de Ronsard, un portrait d'ancêtre à Victor Hugo, puis se détacha de la nouvelle école et de son impérieux chef ; — le célibataire endurci, amoureux de Mme Victor Hugo, puis de Mme d'Arbouville et assidu chez Mme Récamier, — le poète qui se cache à demi, telle Galatée sous les saules, sous le nom de « son ami Joseph Delorme », un jeune frère de René et d'Obermann qui aurait lu *les Regrets* de Joachim du Bellay et les élégies sensuelles d'André Chénier, — le fervent de Lamennais, qui se détache, en 1840, du christianisme, comme il avait fait plus tôt du romantisme, — l'artiste qui, en cette même année, décisive pour lui, renonce tristement à la création littéraire (vers et romans), pour se faire biblio-

(1) Son autre mot favori est *saison*, pris au figuré. On sait que l'on se peint dans de tels mots : ceux de Sainte-Beuve marquent bien son double goût de la variété et de la poésie.

thécaire à la Mazarine et critique avec son premier volume de l'*Histoire de Port-Royal*, — le professeur de Lausanne en 1837, de Liége en 1848, du Collège de France en 1855, où le tumulte de la jeunesse libérale ne lui laisse débiter que deux leçons, le maître de conférences de l'Ecole Normale, qui enseigne enfin paisiblement de 1857 à 1861, — l'ancien fonctionnaire de Louis-Philippe mourant sénateur de l'Empire, libertin et champion de la « libre pensée »... Vie pleine de variations, de péripéties d'idées et d'abandon des principes d'antan, tout comme le fut celle de son grand contemporain et cher ami de jeunesse Victor Hugo, avec cette grave différence que l'auteur de la *Légende des Siècles* passa d'un état d'esprit à l'autre et, en définitive, du royalisme catholique au socialisme anticlérical, en poète, c'est-à-dire par succession d'enthousiasmes ou par bonds d'indignation, ce qui est de l'enthousiasme encore, tandis que l'auteur désabusé de *Volupté* cheminait d'une région des idées à l'autre, par déceptions et désenchantements. Partout, il était l'éternel voyageur qui s'éloigne.

Avoir traversé, nuance à nuance, toutes les idées et dispositions de conscience lui valut du moins de devenir le critique le plus fin de tous ceux qui ont brillé en notre ciel depuis quatre siècles et d'être à son genre à peu près ce qu'Alphonse Daudet fut à la nouvelle ; grâce à son aimable et infatigable scepticisme, ce voluptueux d'esprit comprit tout, sauf sans doute la grandeur.

Pour être vraiment un grand critique (à la manière des Malherbe, des Boileau, des Nisard, afin de ne point parler des vivants ou... d'un vivant leur héritier), la foi lui faisait défaut, nous entendons la foi en quelque chose. « Je suis arrrivé « dans la vie à l'indifférence complète, disait-il... « Avant la mort finale de cet être mobile qui « s'appelle de mon nom, que d'hommes sont déjà « morts en moi (1) ! »

Il n'eut pas même la foi dans sa découverte en critique, dans ce qui en fit, trente ans durant, la force et le charme, et c'est probablement pour cela qu'on a si mal rendu justice à sa grande innovation et qu'on l'a, sur ce point, si peu continué.

Nous ne voulons point parler de son introduction, assez contestable, d'une critique très soignée dans le journalisme, à partir de 1849, où ses premiers *Lundis* parurent au *Constitutionnel*.

Il s'agit de sa grande et féconde originalité, nous voulons dire sa *méthode biographique* de critique littéraire, son idée de mêler l'homme et l'écrivain et d'éclairer l'un par l'autre, de ne point se borner au catalogue sec, ni même à l'appréciation abstraite et ordinairement aride des œuvres, son plaisir à dévoiler les circonstances publiques et privées où un ouvrage a vu le jour, à reconstituer peu à peu un tempérament vivant et à révéler l'âme et même le corps avec leurs ressources et

(1) *Portraits littéraires*, t. III, p. 543, 544.

leurs faiblesses, de sorte qu'en lisant un *Lundi* de Sainte-Beuve, si habilement sont entrelacées cette trame et cette chaîne, l'on ne sait point au juste si on lit une biographie ou une étude de critique littéraire ; au vrai, l'on a les deux, et s'il prend la curiosité de les distinguer l'une de l'autre, on y éprouve beaucoup de peine : dans la plupart des cas, l'on arrive à s'apercevoir que l'artiste, très habilement, suit en même temps un double plan, l'un biographique, l'autre littéraire, et que le passage de l'un à l'autre se fait sans cesse, mais d'une manière imperceptible. Sainte-Beuve commence d'ordinaire, sitôt une idée agréablement proposée au début, par résumer la jeunesse du personnage : il y montre la première apparition des traits de nature qui se marqueront fortement plus tard dans les ouvrages. De ceux-ci, le premier l'arrête, il en donne de très courtes citations, triées heureusement, et non seulement en définit par là le caractère propre, mais en tire de nouveaux traits pour la physionomie d'ensemble de l'écrivain qu'il ne perd jamais de vue et qu'il poursuit ainsi lentement et sûrement. Avec grâce il reprend le fil biographique, qu'il sait colorer des plus fines demi-teintes, et ainsi, peu à peu, de fragments biographiques en citations et précises inductions littéraires, il parvient à une légère et pénétrante conclusion finale sur la vie et sur l'œuvre : à moins, comme souvent il lui arrive, qu'il n'annonce, pour la semaine d'après, une suite de retouches à son premier essai. Il en sort une ta-

pisserie de couleurs fondues et comme adoucies déjà par le temps, où deux dessins s'enroulent harmonieusement l'un autour de l'autre, représentant une physionomie à la fois morale et intellectuelle, un talent et une vie, — exquis ouvrage de femme, œuvre qui manque, en somme, de virilité et d'élan, mais qui est un petit poème de délicatesse.

Ouvrons au hasard l'un des vingt-huit volumes des *Lundis*. Voici, par exemple, le premier de deux articles consacrés à Montesquieu (1). Dressons-en, pour ainsi dire, le schéma aride, et la méthode, croyons-nous, apparaîtra dans son jour : après une courte vue générale et une page sur les manuscrits encore inédits de Montesquieu, *la jeunesse de l'écrivain, 1689-1714* (nous soulignons à dessein les parties biographiques), et, à ce propos, comment Montesquieu cherche dès lors « l'esprit des choses » et quel genre de goût il montre pour l'antiquité. — *Sa charge au Parlement de Bordeaux, 1714-1726 :* facilité qu'elle lui donne pour observer ; il aime mieux regarder les hommes que leur rendre la justice. — *Ses premiers discours à l'Académie de Bordeaux, 1716 :* sa manière précieuse et sensuelle, à la Fontenelle ; son amour de la science ; sa subordination du fait à l'idée. — *L'apparition des trois grands ouvrages, 1721, 1734, 1748 :* leur fonds commun sur l'institution sociale.— *La publication des « Lettres*

(1) T. VII des *Causeries du lundi*, 3e édition, p. 41-62.

persanes », *1721* : leur cachet de la Régence. L'idée de la justice chez l'auteur. Sa froideur. Sa langue. Sa prudence politique. — *Le Temple de Gnide, 1725 :* méprise de talent. Sa conception de l'amour et son manque de grâce en tout. — *Le Discours à la louange de l'étude et des sciences, prononcé à l'Académie de Bordeaux, novembre 1725 :* son estime des sciences pour leur utilité « sociale » et son zèle de « citoyen ». — *Son grand voyage eu Europe, 1728-1729 :* son opinion sur l'Angleterre et, à ce propos, de l'art et de l'artifice dans les deux derniers ouvrages.

Rassemblez les traits biographiques et vous avez le tableau de *la Jeunesse* de Montesquieu. Ramassez les traits littéraires et vous possédez les linéaments principaux du *Génie* du grand homme, dont la description sera complétée d'ailleurs dans le « lundi » suivant. Mais ceci est mêlé à cela, ou mieux ceci sort logiquement de cela, et inspire plus de confiance, en vérité, que ces portraits d'écrivains où, sans aucune biographie et presque sans citations, tous les résultats littéraires se présentent bien alignés comme à la parade, sans que nous puissions juger si quelque passe-volant ne s'est point glissé parmi eux. Ici, nous assistons à l'analyse, et l'analyse est charmante ; nous voyons comment sont obtenues, pas à pas, les conclusions, et nous y gagnons, outre le spectacle toujours attrayant d'une vie humaine, une conviction plus ferme sur les appréciations littéraires, puisque l'on nous en

place les principales pièces mêmes sous les yeux.

Cette excellente méthode, née au dix-neuvième siècle, si modernement teintée de romantisme et de naturalisme par le goût des tableaux animés et par le souci de la réalité qui ne la quitte pas, se rattache dans son fond, chose curieuse, à la manière du grand siècle, au réalisme psychologique de l'Ecole de 1660. Le fait nous semble intéressant et prouve qu'elle forme comme un bouquet des principales modes de penser qui régnèrent en France depuis deux cent cinquante ans.

C'est bien La Bruyère qui affirmait, en toute connaissance de cause : « Ce sont *les faits* qui louent, et la manière de les raconter. » Par les faits (actions et gestes) lui-même louait, et encore plus raillait. Sous l'apparence des vies de son entourage, il avait observé les tempéraments physiques et moraux : il les fait défiler dans son livre en mettant en scène de petites biographies. De même, Sainte-Beuve, qui lui doit tant, ressaisira à son tour sous leur biographie le tempérament des gens.

Bossuet lui-même, l'un des grands hommes à qui l'auteur des *Lundis* rend le mieux justice, de quoi composait-il donc ses *Oraisons funèbres ?* — De fragments biographiques et de jugements moraux qui en découlaient naturellement. Rien n'est classique comme le plan de l'Oraison de Condé, où l'orateur n'a fait qu'une application du mot de l'Ecriture qu'il cite au début : « *Leurs seules ac-*

tions les peuvent louer ». 1re partie, les qualités du cœur chez le prince. — *La bataille de Rocroi :* la clémence. — *Le retour à la cour :* la modestie. — *Bataille de Fribourg :* le courage. — *Echec devant Lérida :* la possession de soi. — *Défection du temps de la Fronde :* la sincérité dans le repentir. — *Négociations en Espagne et en France :* la grandeur d'âme. — *Bataille de Senef :* la tendresse paternelle. — *La retraite à Chantilly :* la bonté... Les qualités de l'esprit, dans la 2e partie, ne sont point illustrées d'une autre façon.

Il en ressort cette conclusion étrange, mais point paradoxale, que les brèves oraisons funèbres de Sainte-Beuve sont exactement conçues comme les grandes de Bossuet ; nous ne voyons qu'une différence : l'orateur ancien, quand son plan comprend deux parties, comme pour Condé, parcourt par deux fois, mais toujours chronologiquement dans chaque partie, la vie de son héros ; le critique moderne suit une à une les années de son auteur, cheminant sans cesse à côté de lui, du même pas que lui, et recueillant à mesure, sans les ordonner par avance, les traits intellectuels qui se révèlent à sa pénétration.

Du fond même de cette *méthode biographique,* — à l'heure où l'on cherche de toutes parts à donner une base scientifique à la critique littéraire (1), — il sera bien permis de s'entretenir, à

(1) Emile Hennequin : *La Critique scientifique.* Paris, Perrin, 3e éd., 1894. — *La Méthode scientifique de l'histoire littéraire,* Paris, Alcan, 1900, par Georges Renard, qui donne à la biographie une

un modeste admirateur de Sainte-Beuve, qui l'a aimé, lui et sa méthode, presque jusqu'au danger, jusqu'à en soutenir les avantages devant le tribunal qui semblait y être le moins acquis, nous avons nommé la Sorbonne. Il lui sera permis d'exposer impartialement les bons côtés de la méthode, dont il est, depuis beau temps, intimement convaincu, aussi bien que les inconvénients qui lui furent plus d'une fois opposés.

Dégageons donc avec netteté les deux principes sur lesquels manifestement repose la critique de Sainte-Beuve ; ayons pour lui le courage de ses opinions, et puisque l'on voit bien que ses préférences l'attirent vers les âmes de second ou même de troisième plan, tâchons d'éclairer par nous-même ces deux questions tour à tour :

1° Toute vie d'homme est-elle intéressante par elle-même ?

2° Une vie d'écrivain l'est-elle doublement par cette raison qu'elle explique en partie son œuvre ?

Ces deux démonstrations seront suivies de la discussion des objections faites à la méthode, pour aboutir, dans une quatrième et dernière partie, aux conclusions pratiques.

part exacte, mais modeste (p. 60-63). — *L'Ame et l'Evolution de la littérature, des Origines à nos jours.* Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 2 vol., 1903, par Georges Dumesnil, qui, dans une réaction de spiritualisme généreuse, mais assez vague, fonde tout son système sur l'*âme* en général.

I

TOUTE VIE HUMAINE EST-ELLE INTÉRESSANTE PAR ELLE-MÊME ?

Voilà certes une question à laquelle notre époque ne sera point embarrassée de faire réponse. L'histoire n'en est plus, grâce à Dieu, à ne se composer que des hauts faits des rois et des conquérants, et, à la suite des Augustin Thierry et des Michelet, nous aimons les détails pittoresques et caractéristiques sur les humbles, cette poussière souvent anonyme, mais agissante, de la politique et des batailles. De même, les rois de la pensée et les conquérants d'idées, les grands écrivains, en un mot, ne sont plus seuls à occuper la scène de la critique : les auteurs *minores*, voire les *minimi* viennent tour à tour réclamer aussi leur part des regards du public. Parallèlement, dans le domaine intellectuel et dans la société se fait l'ascension des prolétaires.Le romantisme y aida. Non seulement l'école nouvelle avait des origines dites alors « libérales », c'est-à-dire se rattachant aux traditions de la Révolution, mais elle se complut, par passion de l'antithèse, à produire en pleine lumière, en face des grands personnages, tels que François Ier, Charles-Quint ou le capitaine Phébus, les parias de la société, les

Triboulet, les Quasimodo ou les Jean Valjean. Le roman rivalisa avec la poésie : Balzac et Flaubert nous intéressèrent aux âmes, fort médiocres en somme, des Birotteau et des Bovary, leurs successeurs nous touchent par l'histoire si simple des « frères Yves » et des « bonnes Perrettes » ; il se fit donc une universelle *démocratisation* des personnages qui retiennent l'attention de la foule.

Dans le monde qui pense, la féconde méthode de l'évolution est venue encourager cette tendance, en prouvant que les humbles cas sont instructifs et figurent comme les maillons serrés de la grande chaîne progressive des mouvements d'idées.

En même temps, par suite de la chute des douanes intérieures de la société, et du progrès matériel des communications, les hommes se trouvèrent rapprochés ; la *sympathie*, qui n'est que la consonnance des sensibilités, s'en accrut, et le sentiment de la solidarité sociale et humaine se développa dans une ample mesure (1).

En conséquence, il n'est pas une vie d'homme, quelle qu'elle soit, qui n'attire un peu de notre curiosité et beaucoup de notre sympathie. C'est même en définitive l'objet qui attire *par excellence*, nous voulons dire le plus de personnes, et chacun de nous le plus immédiatement. Sans

(1) Cf. Sully Prudhomme, *La vraie Religion selon Pascal*, 1905. « ... Le progrès de la sympathie dans les foyers conscients et « aimants qu'elle allume, oblige à reconnaître le principe d'une « victoire évolutive, lente mais constante, du mieux sur l'état « précédent ».

doute, la méditation des idées générales, la création ou l'analyse de la beauté esthétique, sont singulièrement passionnantes. Mais la première n'est que le partage d'esprits d'élite, et encore ne se produit-elle chez eux que moyennant certaines précautions et à certaines heures privilégiées ; quant au beau, il ne vise qu'à réaliser plus d'*humanité,* mais c'est de l'humanité élaborée artificiellement et noblement d'ailleurs par l'art et extraite de la vie. Or, le spectacle direct de la *vie* séduit beaucoup plus souvent les hommes et un bien plus grand nombre d'entre eux : une preuve brutale en est que la masse des lecteurs de journaux se jette avant tout et parfois exclusivement sur les *faits-divers* et les *feuilletons,* c'est-à-dire, d'une part, sur les événements graves arrivés à des congénères dont on ignore et dont on ne cherche même point à retenir le nom, d'autre part sur les récits d'existences imaginaires, mais très *vivantes*, qu'ouvre aux lecteurs l'habileté des romanciers.

Dans le cours de nos journées à chacun, qu'est-ce qui nous intéresse donc plus universellement, plus immédiatement, plus inlassablement, que la *vie* d'un de nos semblables, qui nous sera soudain révélée par un récit bien fait, par une confidence sincère, par une de ces surprises quelconques du hasard qui viennent, à certains moments, nous découvrir l'intimité d'un foyer ou le tréfonds d'une destinée ?

C'est que, tout occupés nous-mêmes et tendus à vivre, nous regardons de tous nos yeux com-

ment l'on vit à côté de nous, comment nos compagnons de bord se tirent des multiples difficultés de l'humaine traversée, comment chacun d'eux résout pour son propre compte tous ces problèmes de sa formation personnelle, de la religion, de l'honneur, de l'amour, du mariage, de la naissance des enfants et de leur éducation, de l'argent, du support des maladies et des déceptions, du vieillissement dont secrètement on s'aperçoit si vite, alors même qu'on est encore dit jeune, de la vieillesse, de la mort.

Cet appétit de la *vie* des autres et du « vécu », qu'a dû ressentir, j'imagine, l'humanité à toute époque, est bien puissant à la nôtre, puisque, depuis cent ans, il s'impose à l'art sous les noms divers de romantisme, naturalisme, réalisme, naturisme, pleinairisme, tranches de vie, etc., etc... Le public réclame perpétuellement qu'il y ait le moins de différence et de transposition, le plus d'identité possible entre la vie, matière de l'art, et l'art lui-même : à mesure que les écoles, planant de leur propre vol, s'éloignent du sol de la terre, il les y rappelle, et toutes les réformes esthétiques depuis un siècle ont été un effort, plus ou moins heureux, de rapprochement vers la réalité de la *vie*. Les preuves en seraient trop faciles à trouver dans l'évolution du théâtre, de la poésie lyrique ou du roman.

D'autres preuves se peuvent tirer du genre de goût actuel du public français pour l'histoire : on sait avec quelle *furia* il s'est jeté naguère sur les

« Mémoires », qui ne sont autre chose que de l'histoire « vécue », et voici qu'il encourage depuis peu ce que je me permettrai d'appeler « l'histoire romancée ». Il favorise visiblement aujourd'hui les historiens qui mettent dans leur histoire encore plus de vie que leurs prédécesseurs, en y introduisant des personnages fictifs, mais vraisemblables, qui incarnent toute une classe sociale ou un état d'esprit collectif. Voilà comment, sous quelques plumes éminentes (1), « l'histoire romancée » paraît presque sur le point de se confondre avec le roman historique, si aimé encore de notre génération, qui a fait récemment, à l'une de ses œuvres venue du Nord, un extraordinaire succès.

De tout temps l'on a donc aimé à connaître d'une façon vivante la vie des hommes, de tous les hommes, et, depuis un siècle, plus qu'on ne l'avait jamais fait, et notre génération, à cet égard, semble renchérir encore sur ses aînées, en s'appropriant le fameux mot de Térence, légèrement modifié : « Je suis homme et je considère que nulle *vie d'homme* ne m'est étrangère. »

Une semblable curiosité procède peut-être encore d'un inconscient retour sur soi-même et sur la dignité humaine, et celui qui prend intérêt à une biographie quelconque se dit peut-être, à son insu, que toute vie d'homme a *le droit* d'être connue. Chaque être humain ayant figuré sur la

(1) Les Lenôtre, Funck-Brentano, frères Margueritte, M.-R. Monlaur, etc...

terre n'a-t-il point légitimement quelque aspiration à ce que l'on conserve la trace et le souvenir de son passage, pour ne point retomber dans le néant de l'éternel oubli tout comme les simples insectes que sa marche a foulés et les animaux dont s'est nourrie sa chair ? De toutes ses forces, il tente désespérément d'atteindre, suivant ses moyens, à une telle survivance : tantôt c'est en s'adonnant à la carrière laborieuse de l'ambition, tantôt par des fondations pieuses ou académiques, etc., et l'on pourrait retrouver sans doute chez la masse un vestige obscur de la force de cette aspiration à durer, dans l'inscription maniaque des noms, *graffiti* de tous les siècles, sur les monuments publics et jusque sur les arbres renommés des forêts, particulièrement chez les pèlerins qui ont fait quelque effort pour les aller visiter.

Il n'est guère possible de supputer le nombre de choses physiques et morales dont nous aurions la clef, si, exactement, nous connaissions ainsi, chacun, nos ascendants, c'est-à-dire les personnes de qui nous tenons l'être, le sang avec ses pauvretés et ses richesses, et beaucoup de nos idées. Sans compter le culte des ancêtres qui y gagnerait, tandis qu'il se trouve si peu d'hommes qui sachent quelque chose de précis sur leur propre famille au delà de deux ou trois générations, nous ne devons point oublier que le document humain, c'est-à-dire les observations sur l'individu, forme la matière de l'art, de la littérature et de la plu-

part des sciences morales ou biologiques. Trop absorbée malheureusement par sa dépense d'énergie quotidienne, l'humanité ne fait pas ses relevés de compte. Mais de quelle ressource ce serait et pour la famille, et pour le penseur, si de chaque existence éteinte il demeurait une notice ou au moins une « fiche » biographique bien faite, sincère et équitable celle-là ! Alors on aurait la raison de bien des influences héréditaires qui s'exercent indéniablement sur chacun de nous, et l'on entendrait, par-delà le temps, résonner au vrai la voix des « morts qui parlent ». Le jour où une personnalité marquante surgirait dans une race, la consultation d'une pareille « généalogie biographique » ferait comprendre en grande partie, — la liberté de l'âme demeurant entière, — par quelles réserves de sève lentement accumulées a pu être préparée une fleur de vertu ou de talent, d'héroïsme ou de génie. Ce serait une manière de pénétrer les secrets les plus délicats de la nature, peut-être même de soupçonner quelques-uns de ceux de la Providence.

En attendant l'avènement de ces ressources plus complètes dont disposeront, il faut l'espérer, nos neveux, et à ne se servir que des existantes, l'on voit que Sainte-Beuve eut raison de nous révéler le secret de l'intérêt qui gît dans les vies, *toutes les vies*, les vies moyennes ou même complètement ordinaires en apparence, telle celle d'une jeune receveuse des postes, dans le Perche, cette *Christel*, qui termine par une idylle tou-

chante les *Portraits de Femmes ;* telles encore ces vies modestes de solitaires ou de religieuses attachées plus qu'il n'aurait convenu à leurs petits jardins, qu'il nous a racontées en perfection dans son *Histoire de Port-Royal.*

C'est bien ce premier principe qu'il transporta dans la critique littéraire : « Ce que j'ai voulu en « critique, disait-il dans sa maturité, ç'a été d'y « introduire une sorte de *charme* et en même « temps plus de *réalité* qu'on n'en mettait aupa- « ravant, en un mot de la *poésie* à la fois et quelque « *physiologie* (1). » Cette *réalité* et cette *physiologie* qu'il souligne lui-même, qu'est-ce autre chose que *la vie* et *le tempérament* de l'homme, par lesquels il éclaire l'écrivain ? Nous avons donc à nous poser maintenant notre seconde question :

II

LA BIOGRAPHIE D'UN ÉCRIVAIN EXPLIQUE-T-ELLE EN PARTIE SON ŒUVRE ?

Que se propose donc la critique littéraire, sinon d'*expliquer* et de *juger* les ouvrages de littérature, c'est-à-dire : 1° d'éclairer les idées et les sentiments qu'ils contiennent ; 2° d'apprécier la part de beauté qu'ils présentent ?

(1) *Portraits littéraires*, nouvelle édition, t. III, p. 546.

Avant le dix-neuvième siècle, elle se contentait de *juger* et de confronter chaque œuvre avec les règles esthétiques qui, dogmatiquement, s'imposaient au genre correspondant. Traitant un ouvrage tout comme un bolide qui aurait chu du ciel, elle s'exposait à des lacunes et à des méprises étranges, en ne tenant quasi aucun compte des circonstances qui l'avaient vu naître, des influences qu'il avait subies. Mais, il y a près d'un siècle, la critique littéraire ne se satisfit plus à aussi bon compte : appliquant, elle aussi, la méthode des « sources », elle se proposa le plus souvent de remonter aux sources naturelles de chaque écrit, en un mot d'expliquer avant de juger, ce qui lui permettait de juger, après ce long travail préalable, beaucoup plus équitablement l'originalité de l'écrivain : tel un magistrat, en face d'un prévenu, cherche d'abord à sonder la genèse et les mobiles de l'acte et mesure ainsi plus exactement, avant de la traduire dans un arrêt, la responsabilité morale de l'homme. Pour être vrai, il convient de reconnaître que, souvent, la critique du siècle dernier, curieuse de tout, même de ce qui n'offrait pas une grande valeur proprement esthétique, a tendu, par réaction, à s'absorber dans la tâche de l'*explication* pour faillir un peu au ministère du *jugement*, notamment du jugement moral.

Les sources propres d'une œuvre se trouvent manifestement dans l'époque, les circonstances où elle s'est produite, les empreintes qui ont marqué sur elle, le tour que lui a conféré son auteur, en

un mot elles se peuvent ramener à l'artiste qui l'a créée, avec sa date, sa race, son pays, ses idées et ses sentiments, son tempérament propre. Par exemple, quiconque a ressaisi, dans sa vie familière, le naturel âpre, brusque, sec et simpliste de Malherbe, entêté de clarté et d'ordre religieux et politique, comprend sans peine le caractère de son lyrisme et de sa réforme du Parnasse. — Pour qui sait la naissance en Orient d'André Chénier, le fils de la belle Grecque, et son enfance dans la serre chaude des vallées du Languedoc, s'explique tout uniment comme le jeune poète a pu entrer de plain-pied dans l'antiquité, et, entre autres choses, pour être plus précis, la vivacité dont il rend les impressions de fraîcheur. — Notre illustre contemporain, M. Sully Prudhomme, le philosophe-poète, ne s'éclaire-t-il pas singulièrement avec ses nobles et éternelles incertitudes métaphysiques, si l'on connaît ses attaches avec la brumeuse ville de Lyon, d'où était sa mère, pâle et triste, où les âmes, reployées sur elles-mêmes, ont coutume d'être inquiètes des grands problèmes ; où lui-même, à la vingtième année, connut une sorte de vision religieuse (1) ? Voilà ce qui, dans une large mesure, a commencé, avec des précisions diverses, à être déterminé au 19e siècle.

(1) L'on trouvera le développement de ces idées dans les études suivantes sur Malherbe, sur André Chénier et sur Sully Prudhomme. C'est l'application de la même méthode à ces différents « cas » qui donne seule une certaine unité à ce livre.

Villemain, dans ses brillants tableaux, tint compte largement de l'histoire de la société. Mais c'est Sainte-Beuve qui, à notre sens, signala avec le plus de finesse et le plus de tact les sources historiques et surtout personnelles d'une œuvre d'art littéraire. Sans théorie tapageuse, cherchant avec son bon sens avisé à appliquer son idée neuve, après maints tâtonnements, que M. G. Michaut nous a si bien déduits (1), il a donné l'inimitable galerie des *Lundis*, où il n'a point *substitué*, comme on l'a dit, l'étude des écrivains à celle des œuvres, mais *accompagné* l'une par l'autre : nous avons analysé, en commençant, la savante marche *littéraire* par échelons *biographiques*, qui est proprement sa manière.

En inaugurant cette méthode pleine du « charme » qu'il sentait bien, Sainte-Beuve avait compris à merveille qu'elle réalisait par surcroît son tout féminin désir de plaire, qui fut l'un des traits essentiels de sa nature. Puisqu'il avait formé l'entreprise hardie et contestable de faire descendre la critique littéraire érudite des ouvrages spéciaux et des chaires d'enseignement supérieur dans la presse quotidienne, rien ne la pouvait mieux favoriser : le grand public se lasse, en effet, très vite des questions d'art pur, il est friand, en revanche, des traits de biographie, qui rafraîchissent son attention, nous l'avons vu, piquent

(1) *Sainte-Beuve avant les « Lundis ». Essai sur la formation de son esprit et de sa méthode critique.* Thèse de doctorat ès lettres, 735 pages. Paris, A. Fontemoing, 1903.

sa curiosité et mettent en œuvre sa sympathie. Aussi, entre mêler les questions esthétiques d'anecdotes biographiques et les relier les unes aux autres par leurs délicates affinités, c'était un coup de maître, qui fut l'habileté en même temps que l'originalité de Sainte-Beuve. Non seulement il nous *expliquait* le caractère des physionomies littéraires, mais encore il rapprochait de nous les littérateurs, en montrant que, tout artistes qu'ils sont, ils sont hommes comme nous, avec des faiblesses comme les nôtres, parfois pires que les nôtres, notamment du côté de l'orgueil, et, en fin de compte, il rapprochait de nous la littérature.

Taine arriva et, avec son esprit puissant, mais insensible aux nuances, s'emparant de la vue juste de Sainte-Beuve, il la mit en système, ce qui la rendit célèbre et la faussa. Telle est l'opinion communément admise aujourd'hui par les critiques : mais le public est, en général, très éloigné encore d'une semblable sévérité et cite avec une admiration sans partage l'*Essai sur La Fontaine et ses Fables,* un des livres les plus brillants et les plus faux de la critique française. Sans compter que le fabuliste n'a sans doute jamais eu le dessein de représenter *dans le détail* toutes les classes sociales de son époque, ainsi que l'affirme l'auteur, comment peut-on prétendre qu'un écrivain est le produit nécessaire de la *race*, du *milieu* et du *moment ;* que La Fontaine, par exemple, fut fatalement ce que nous voyons qu'il a été, parce que c'était un Champenois vivant au temps de la cour

de Louis XIV ? comme si tous les Champenois de cette époque qui vinrent à Versailles étaient nécessairement devenus des La Fontaine... Que le fabuliste ait reçu de son milieu une certaine empreinte, nous le nions certes moins que personne, et nous admettons fort bien que *les alentours* et comme l'écorce du génie d'un écrivain soient expliqués par là ; mais il n'en reste pas moins vrai que La Fontaine fut La Fontaine surtout par la raison qu'il était La Fontaine, ce qui veut dire qu'il apportait de naissance un ensemble d'aptitudes et de prédispositions qui constituent le fond de sa nature propre : la théorie de Taine ne tient nul compte de cet élément primordial, qui est pourtant l'essentiel et comme la base d'un écrivain, à savoir le tempérament non pas ethnique, mais individuel.

Cet élément premier peut-il donc être atteint par une analyse scientifique ? Dans une certaine mesure, croyons-nous. C'est d'abord lorsqu'on aura su, au moyen des exactes notices d'ancêtres que nous demandons plus haut et par cette sorte de généalogie biographique, compter et mesurer les éléments héréditaires qui entrent manifestement dans la composition d'un individu.

Les philosophes modernes allèguent aussi l'état des parents au moment de la conception de l'enfant, lorsque du moins il est possible de le savoir.

Nous pensons que la part d'inconnu pourra reculer encore, grâce, entre autres, à une connaissance qui a joui longtemps d'une bien mauvaise

réputation et qui fait aujourd'hui hausser les épaules à tous ceux qui ne l'ont pas étudiée de près, autant dire à presque tout le monde : nous voulons parler de l'astrologie scientifique. Nous apercevons d'ici les sourires incrédules et moqueurs de ceux de nos lecteurs qui ont eu le courage de nous suivre jusqu'à ce point, et d'avance nous les affrontons bravement comme toutes les fois que la vérité est en jeu. Car enfin il est devenu impossible de nier la réalité des résultats de la moderne science astrale, à la suite des récents travaux, à la fois mathématiques et psychologiques, de M. Paul Flambart et de ses émules : étant donnés le caractère et la nature d'un écrivain, par de savants calculs astronomiques, il retrouve, *à une heure près*, la date de la naissance, ou inversement, avec la date de la naissance, il reconstitue, sans les connaître, les linéaments d'un esprit, d'un caractère et même parfois d'une vie. Ainsi, l'un de ses confrères en cette science, à qui l'on a présenté le ciel de nativité de George Sand, a authentiquement écrit ces quelques traits d'ensemble sans soupçonner le moins du monde la personne visée :

« Esprit brillant et ingénieux. — Profondeur et fermeté du jugement. — Activité intellectuelle. — Spiritualité élevée. — Indépendance de l'esprit. — Grande bonté et grande bienveillance. — Sensibilité très développée. — Caractère aimant, impressionnable, éloigné de tout ce qui est bas et vulgaire. — Sensualité et attrait pour les

plaisirs matériels. — Imagination et raison (1). »

En exceptant de ce médaillon un seul trait, « fermeté du jugement », nous ne voyons pas qu'un critique, sachant, lui, de qui il parle, puisse tracer de la grande femme-écrivain une esquisse plus ressemblante, et il serait souverainement fâcheux que, par un préjugé causé seulement par d'antiques charlataneries astrologiques, les critiques modernes, qui entendent approfondir scientifiquement les choses, renonçassent à des contributions d'une aussi avérée précision. Quand on y réfléchit bien, d'ailleurs, quelle difficulté y a-t-il d'admettre que, dans les premiers instants de notre apparition sur la terre, nos organes, si tendres et délicats, reçoivent l'empreinte invisible d'influences cosmiques, qui se répercutent aussitôt, comme toutes les influences matérielles, sur nos qualités internes ? Et après qu'on a étudié des milliers de tempéraments, comparés à l'état du ciel au moment de leur naissance, pourquoi n'aurait-on pas expérimentalement pu établir une sorte de table de concordance entre tel genre

(1) Paul Flambart, ancien élève de l'Ecole polytechnique : *Langage astral* (Traité sommaire d'astrologie scientifique), avec un recueil d'exemples célèbres et de nombreux dessins de l'auteur, p. 137. Paris, bibliothèque Chacornac, 11, quai Saint-Michel, 1902. — L'auteur avait publié en 1901 l'*Influence astrale* (série d'articles parus dans la *Nouvelle Revue* et la *Revue du monde invisible*), 1901, Paris, Société des journaux spiritualistes réunis, rue Rodier, 3, et il a donné en 1903 une *Etude nouvelle sur l'hérédité*, accompagnée d'un recueil de nombreux exemples, 1903, bibliothèque Chacornac. — Les pionniers de cette nouvelle connaissance publient maintenant une revue intitulée *La Science astrale*.

de caractère, par exemple, et telle conjonction d'astres, entre tel trait intellectuel et telle position de planètes ? Ces idées nous étonnent parce qu'elles sont nouvelles pour beaucoup, mais elles ont grande chance d'être une portion de la vérité de demain. Elles reçoivent déjà une sorte de confirmation par le rapport où elles semblent bien être avec les lois encore mal démêlées de l'hérédité : ainsi, pour les membres d'une même famille, parents et enfants, aïeuls et petits-fils, etc., il est des similitudes frappantes et des parentés entre l'état du ciel de leurs naissances respectives, par exemple pour Louis XIV et le grand-dauphin, pour Victor Hugo et ses arrière-petits-enfants, etc. (1). Aussi bien par ces influences s'expliqueraient en partie les différences souvent si sensibles qui s'observent entre frères et sœurs doués de la même hérédité.

Que les partisans de la liberté, dont nous sommes, se rassurent. Les prédispositions intellectuelles et morales, qui nous viennent du ciel physique, ne font nul obstacle à notre libre arbitre : elles déterminent simplement le terrain sur lequel il évoluera à l'aise, absolument comme les circonstances nous obligent à vivre en Europe, ou en Asie, ou en Afrique, sans que notre liberté morale en soit pour rien diminuée. Nous sommes

(1) *Etude nouvelle sur l'hérédité*, citée p. 80, 84 et *passim*. — Nous ne voulons pas rappeler qu'un bon nombre de grands esprits ont ajouté foi à l'astrologie, même celle de jadis, par exemple Gœthe, qui recommande d'ailleurs aux écrivains de faire leur autobiographie (*Vérité et Poésie*, traduction Porchat, p. 1-4).

sans doute prédestinés chacun à vivre, soit par l'imagination surtout ou par la raison, soit dans l'amour de la solitude ou dans le goût de la société, etc., tout aussi libres de dominer et d'exploiter par nous-mêmes telle de ces régions que nous le serions pour telle autre : notre personnalité libre, que les Allemands appellent « le facteur personnel », n'est nullement engagée ni violentée par là. Bien plus, elle est capable de résistance et de réaction. Les prédispositions morales qui nous viennent des astres agissent probablement sur notre tempérament à la manière des hérédités physiologiques. La science moderne a prouvé que celles-ci ne sont point fatales : elles forment en nous un « terrain » préparé pour telle ou telle maladie de notre race, mais la faveur d'heureuses circonstances ou d'une hygiène appropriée et *voulue* peut empêcher le mal héréditaire d'y germer et nous permettre de pratiquer notre « évasion » hors des tendances natives.

Cette résistance saura plus sûrement s'organiser, du moins pour les natures douées de volonté, si l'on sait se bien connaître et prévoir. L'on devine aisément de quel prix serait l'exacte connaissance de cette pâte primitive dont l'individu est façonné, pour la direction de sa propre conduite, par exemple, et pour l'éducation des enfants. De quel prix ne serait-elle pas également pour la pleine intelligence des autres hommes et en particulier des écrivains ? Ce n'est pas à dire, sans doute, que, même à l'aide de ces lu-

mières, qui brilleront peut-être plus vives pour nos descendants, l'on connaîtrait tout du fonds d'un homme. Les chimistes nous apprennent que, en isolant les divers éléments d'un corps de la nature et en refaisant ensuite artificiellement la synthèse, ils n'obtiennent pas toujours un corps identique au premier, le nouveau n'affectant point toujours dans sa combinaison la même symétrie moléculaire que l'ancien : il se peut, de même, que dans l'humanité, des éléments connus viennent, un moment donné, à se combiner, pour former un tempérament nouveau, suivant une mystérieuse formule qui résiste à toute espèce d'analyse. Et puis, le « facteur personnel » de chacun de nous échappera toujours, suivant l'apparence, à une mensuration scientifique. Mais l'important est de faire sur une nature humaine le plus de déterminations précises, ou de prévoir du moins celles qui pourront humainement se faire dans un avenir plus ou moins prochain.

Quoi qu'il en soit, une pareille étude délicate et scientifique des natures individuelles, lesquelles présentent, du reste, une infinie variété, semble n'avoir jamais été essayée par l'auteur de *La Fontaine et ses Fables*, toujours hanté par sa théorie trop grosse et seulement approximative de « la race ». Sainte-Beuve, au contraire, s'était sans cesse appliqué à y remonter, sans tenir compte d'ailleurs de l'élément astral. Pour l'hérédité, il l'indiquait souvent d'une touche légère, et il lui donna plus d'importance à mesure que ce grand

problème était plus fouillé dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Ainsi, l'année qui précéda sa mort, en 1868, il s'analysait lui-même et attribuait son goût pour la littérature à son père, déclarant nettement que « le point où *celui-ci* était arrivé, s'était trouvé comme fixé à l'origine dans son organisation » à lui, et que « ç'avait été son point de départ (1) ». Toujours il avait perçu clairement qu'une œuvre littéraire a sa principale source, et partant sa clef, dans le tempérament de son auteur, et que le tempérament apparaît surtout par la biographie, d'où sa méthode biographique.

L'influence de Sainte-Beuve s'est évidemment marquée, de divers côtés, sur la manière d'écrire l'histoire des hommes en général, des écrivains et même des saints, dans la biographie et l'hagiographie, où les parties humaines des héros sont mises en lumière d'une façon beaucoup plus exacte et vivante qu'auparavant (2). Mais l'on peut s'étonner que l'action proprement littéraire du critique n'ait pas été plus profonde, surtout dans les sphères officielles. Le phénomène tient sans doute à ce que la plupart des illustres critiques littéraires de la fin du 19e siècle se trouvèrent être, de par leur nature propre, avant tout *intel-*

(1) Table des *Lundis*, par Ch. Pierrot, 1885, p. 39.

(2) Entre autres dans l'intéressante collection « les Saints », à la librairie Lecoffre. Cf. aussi les belles biographies de M. l'abbé Baunard.

lectuels, beaucoup plus logiciens et philosophes qu'historiens et artistes, plus épris de synthèses que d'analyses, se complaisant de préférence à l'ingénieux démontage et remontage des pièces de théâtre, aux vastes généralisations et systématisations, aux simplifications et dépouillements pénétrants et spirituels, au replacement des individus dans l'histoire des idées, avant tout servants de *l'idée,* au détriment du fait et du beau, qu'ils paraissent équitablement dédaigner. Adieu les délicates et fines analyses, les pastels fondus et spirituels, les échantillons variés de beauté littéraire ou d'humanité, présentés soigneusement par des hommes de société, aimables moralistes mondains ! Mais, en revanche, les dissertations fortes et vigoureuses de nos maîtres, que nous sentons passer au-dessus de nos têtes avec une docile et tremblante admiration. L'on comprend que les poètes en particulier se plaignent de n'être plus jugés que par des philosophes, et non plus par un des leurs (1). Venant après Taine et Sainte-Beuve, les modernes philosophes de la critique ne peuvent pas, naturellement, ne point tenir compte de l'histoire littéraire, soit générale, soit même biographique, même quand ils ont l'air de s'en défendre ; mais il faut voir avec quelle désinvolture large et succincte ils profitent des longs et patients travaux de ceux qui ont défriché, à la sueur de leur front, un coin de l'histoire

(1) Voy. Emmanuel des Essart, *Journal des Débats,* 7 novembre 1903 : « Une Revue de la Poésie française. »

de la littérature ; souvent ils leur empruntent des idées générales qui leur serviront, à eux, d'énergiques sergents de bataille, pour ranger leurs diverses théories sur un écrivain. Chez lui, ils nous montreront en gros le bourgeois, le précieux, le Gaulois, le provincial, etc., et les divisions s'alignent ainsi sur un, deux, dix auteurs jugés fermement et intellectuellement, sous des formules brèves et bien classées, sans qu'il y ait besoin de tant méditer sur la vie des gens et de faire tous ces prudents et hésitants détours auxquels s'était condamné le pauvre Sainte-Beuve.

Mais ne soyons point injustes : quelques critiques, non des plus renommés, se sont mis, surtout dans les thèses du doctorat ès lettres français, à étudier lentement et avec précision le tempérament et la vie des écrivains, pour démêler ensuite l'empreinte de l'un et de l'autre sur leurs ouvrages. Ils se sont rendu compte qu'il n'y avait pas de meilleur moyen de comprendre le plus grand nombre des tonalités et des *nuances*, et ceci n'est-il point une bonne partie, pour ne pas dire le principal de la littérature, parce que c'est en elles que consistent et l'art et les idées exactes d'un écrivain? Nous apercevons donc là des résultats certains, qui sont un commencement d'application de la méthode biographique, vers laquelle Sainte-Beuve, jadis, nous avait si bien orientés. Mais combien ne reste-t-il pas encore à s'avancer dans cette voie !

III

LES OBJECTIONS

Les adversaires de la méthode biographique lui adressent un certain nombre d'objections que nous nous devons d'examiner en toute impartialité ; elles se ramènent, sauf erreur, aux trois suivantes : 1° c'est encombrer inutilement la critique littéraire ; — 2° c'est trahir les auteurs et les rabaisser ; — 3° la méthode ne peut s'appliquer valablement qu'aux écrivains secondaires.

D'abord, dit-on, c'est encombrer la critique littéraire d'un poids lourd, qui ne vaut pas les maigres résultats que l'on en tire, c'est compliquer à l'infini, et sans grand profit, la tâche du critique : aussi bien, dans le monde vivant, lorsqu'un être nouveau s'est détaché de ses auteurs, c'est qu'il a le pouvoir de vivre par lui-même, indépendant, par conséquent d'être jugé seul, sans qu'il soit besoin de le ramener à ceux qui l'ont produit. Aussi, même bornée à l'étude d'une seule vie, cette méthode inflige à ceux qui l'emploient une extraordinaire patience et une plaisante lenteur. Connaître un homme et une vie dans le détail exige un travail très minutieux, et l'on a pu comparer spirituellement la longanimité exigée du biographe à celle qui s'impose à l'entomolo-

giste (1) ; aussi, pour peu que l'on s'attache à un grand écrivain, surtout s'il a vécu longtemps, risque-t-on de mourir soi-même avant d'avoir réussi à faire mourir son héros, ce qui arriva aux biographes de Bossuet et de la marquise de Sévigné, auxquels nous reviendrons plus loin. — Mais ce dernier point de vue concerne les auteurs, non les lecteurs, qui s'en soucient peu, et la valeur d'une méthode ne s'est jamais mesurée aux efforts qu'elle demande, mais aux résultats qu'elle produit. Les historiens dignes de ce nom ont bien dû s'astreindre à la méthode infiniment longue des sources, et ils ne songent point à s'en plaindre, parce qu'ils envisagent la sûreté des acquisitions qui en résultent. Quel encouragement les critiques littéraires ne recueilleront-ils pas sur leur longue route quand ils découvriront dans telle ou telle des œuvres de leur modèle le contre-coup manifeste de tel événement de sa vie, quand ils percevront peu à peu dans son tempérament des traits qui se retrouvent dans toute sa carrière littéraire et qu'ils pourront restituer ce « dessin plus ou moins original, que la nature trace d'abord en nous » pour « le caractère moral comme *pour* la physionomie physique » et qui « va creusant et le plus souvent grossissant avec les années (2) » ! Ils ne peuvent

(1) Sainte-Beuve lui-même, dans les *Lundis*, t. VI, p. 169, à propos de Walckenaer, qui réussit également dans les deux branches.

(2) Sainte-Beuve, *Lundis*, t. XI, p. 511.

manquer d'y puiser de grandes lumières pour leur double ministère d'explication et de jugement des œuvres.

Quant à la métaphore biologique, que l'on veut opposer, de l'être qui se suffit à lui-même, une fois détaché de sa souche originelle, elle se retourne directement contre la thèse de ses auteurs. Quel meilleur moyen, en effet, de se rendre compte de cet être que de le rapporter à cette souche même ? Ainsi, un enfant a tel trait caractéristique dans le visage ou le caractère : simple constatation. Sa mère ou un oncle ou un aïeul offre la même particularité, et voilà l'explication, qui permet de voir à quelle race ancestrale il doit cet héritage, et même de juger, au besoin, la juste atténuation de responsabilité dont doit bénéficier telle ou telle tendance morale. L'on devine tout le parti qui peut se tirer d'un procédé du même genre pour pénétrer une nature d'artiste.

C'est trahir, dit-on encore, et rabaisser un auteur que d'introduire dans la critique littéraire des explications biographiques. Un proverbe français, commun, mais expressif, déclare : « Il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre. » Vous ôtez ainsi, à coup sûr, du nimbe et de l'auréole qui se posent naturellement autour du chef de ceux que nous connaissons *uniquement* par des manifestations intellectuelles, si vous étudiez « la physiologie » de l'écrivain. — Le fait est certain, mais le mal est-il si grand de

réduire un peu de cette idéalisation spontanée, qui n'est, elle-même, qu'une mensongère apparence? Par exemple, vous ne voyez un penseur, un professeur que dans sa chaire, bien sanglé dans sa redingote et dans son esprit : vous l'admirez de loin. Vous êtes reçu dans son intimité, vous le surprenez en déshabillé et en robe de chambre : peut-être descend-il un peu du trône où vous l'aviez placé, dans cette tendance instinctive que l'homme subit à embellir tout; mais comme vous le comprenez mieux, lui et ses idées, et même ses idées bien apprêtées pour le public ! La critique biographique n'est pas autre chose que la fréquentation de l'écrivain... en robe de chambre.

Mais, ajoute-t-on, c'est le rapetisser et le rabaisser que de l'*interviewer*, vivant ou mort, sur la naissance de son œuvre, car c'est réduire notablement la portée de celle-ci. D'un fait particulier ou d'une émotion individuelle il a tiré ce qu'ils comportaient d'idée générale ou de sentiment commun à tous les hommes, en laissant tomber exprès tout ce qu'il y avait de particulier dans le point de départ, et vous, critique biographique, vous allez me rappeler ce pauvre et humain point de départ, ruinant ainsi directement l'œuvre de l'artiste; tandis que lui-même s'était élevé du particulier au général, vous le faites, vous, redescendre, contre son gré, du général au particulier. Pour user d'exemples, j'ai été sincèrement touché par *le Lac*, de Lamartine, par *les Nuits*, de

Musset, ou *les Châtiments*, d'Hugo : j'ai appliqué le sentiment exprimé par le poète à des émotions que j'ai éprouvées, en personne, ou connues à côté de moi ; qu'importe que vous veniez m'apprendre que ces pièces furent inspirées à leurs auteurs par la passion sentimentale de l'un pour Mme Charles, par le voyage en Italie de l'autre avec George Sand, par l'exil politique du troisième à Jersey ! L'appréciation de la vraie beauté artistique, dont le caractère est justement l'universalité, n'a que faire de cette intrusion de la chronique indiscrète, voire même scandaleuse. — Nous avouons que cette objection, à laquelle nous avons cherché à donner toute sa force, nous semble la plus grave. Là est manifestement l'écueil de la méthode. Mais quelle méthode n'a pas les siens ? Il faut l'avoir regardé en face pour savoir l'éviter, pour résister à la tentation toujours vive d'éveiller malicieusement la curiosité mondaine et frivole, au lieu de laisser couler à larges bords l'admiration du beau. C'est affaire de tact et de doigté, et encore plus peut-être de naturelle largeur d'esprit. Sainte-Beuve n'en a pas toujours fait preuve, et l'on a beau jeu à lui reprocher d'avoir paru ressentir comme une secrète jouissance à ramener l'âme des écrivains étudiés par lui à des dimensions humaines, même bourgeoises, à « montrer le visage des morts », comme disait crûment l'ancien carabin, « avec leur front, leur teint, leurs verrues », à les déloger du « point de perspective et d'illusion » où ils se trouvaient, pour « leur

ouvrir devant tous les entrailles » et en « faire l'autopsie (1) ».

Cette résolution de largeur d'idées une fois prise et fidèlement tenue et ces précautions sévèrement gardées, quel profit n'y a-t-il point pour un critique, étant donnés, d'un côté, une œuvre et, de l'autre, son point de départ, à mesurer exactement le chemin parcouru de l'un à l'autre, en repassant par les mêmes étapes que l'auteur ; à refaire en partie le labeur auquel s'était livré celui-ci, jugeant du travail artistique non plus par le dehors, mais bien par l'intérieur ; en un mot, et ce n'est guère trop dire, à recréer le livre à son tour. Alors on le possède entièrement, alors on le connaît presque aussi bien que l'auteur, parce que, avant de le repenser avec lui, avec lui on l'a revécu, tout comme si, nouveau Diable Boîteux, l'on pénétrait, perçant le temps et les murailles, dans l'atelier, dans le cœur et dans le cerveau de l'artiste.

Ainsi, pour reprendre les exemples objectés, l'on comprendra certes mieux la sentimentalité débordante du *Lac* quand on connaîtra et la jeune poitrinaire sentimentale, et les molles rives du lac du Bourget, qui l'ont inspiré. L'on retrouvera dans les *Nuits* les notes chaudes et pittoresques des campagnes et des cités italiennes, et dans les *Châtiments* l'âpre écho de la colère personnelle de l'exilé. Mais il demeure entendu que l'analyse détaillée et minutieuse se reformera ensuite en une

(1) *Notes et Pensées. Causeries du lundi*, t. XI, p. 522 et 461.

chaleureuse synthèse et que, après avoir *expliqué* ainsi, par des raisons contingentes et personnelles, le point d'origine, tout le tour et la formation d'une œuvre, l'on fera appel à sa plus large sympathie, dégagée des menus documents de l'histoire et de la biographie, pour *juger*, goûter et admirer le fond éternel et le grand lieu commun qui fait la matière pure et précieuse de tout chef-d'œuvre.

Les adversaires de la méthode biographique se retranchent alors dans une autre position. Ils accorderaient à la rigueur que la méthode fût valable pour les écrivains secondaires, lesquels sont plus sensibles, disent-ils, à l'impression des événements et du milieu. Mais elle ne vaut plus rien pour les grands écrivains, qui tirent tout de leur génie, surtout pour les grands écrivains classiques qui ne comprenaient point que l'on ne dissimulât pas jalousement sa personnalité et sa vie derrière les idées générales de ses œuvres.

Nous ne pouvons aucunement admettre une telle distinction. Ce sont de grands écrivains que ceux dont nous tirions des exemples à l'instant, ce ne sont pas moins que les trois grands poètes du romantisme. Il est trop évident que la littérature moderne, inaugurée par Jean-Jacques Rousseau, se prête admirablement à la méthode, puisque ses écrivains font leurs œuvres avec leurs impressions, directement et presque sans nulle élaboration : leur biographie a l'air de se confondre, dans certains cas, avec leurs ouvrages, témoin *les*

Confessions ou *l'Année terrible*, et ici l'étude de la vie devient pour le critique un devoir impérieux et indiscutable, puisque c'est la seule voie pour lui de contrôler la sincérité de l'écrivain.

Mais les grands classiques ? demande-t-on. — La méthode est très éloignée de s'avouer impuissante à leur égard. Pour le théâtre de Corneille, par exemple, il sera aisé et utile de retrouver l'avocat normand dans les plaidoyers moraux ou politiques, même l'habitant de Rouen dans les vers expressifs sur le reflux des fleuves, partout le chevaleresque contemporain des héroïnes de la Fronde, etc. Nous comprendrons mieux l'amertume des *Maximes* sur les lèvres de l'amoureux déçu de Mme de Longueville et du capitaine dupé de la folle guerre contre le Mazarin, cette amertume légèrement adoucie, sur la fin, par le charme de Mme de Lafayette qui, présente auprès de son fauteuil de goutteux, lui fait atténuer bon nombre de ses cruels jugements sur l'homme. Comment concevoir la morale hardie de Molière si l'on ne sait l'autorité tyrannique des parents d'alors sur la question matrimoniale ? et le tableau d'ensemble vigoureux et divers, brossé par sa verve, quel moyen y aurait-il de le saisir pleinement, si l'on ignorait les treize années employées d'abord à parcourir tant de nos vieilles provinces en tous sens, par ce chemineau de génie ? Serait-il encore question aujourd'hui d'étudier, comme on faisait jadis, *Esther* et *Athalie* tout à la suite d'*Iphigénie* et de *Phèdre*, sans distinguer avec soin du pas-

sionné dramaturge, amoureux de la Champmeslé, le pieux retraité, présidant, en son logis, les processions religieuses de ses jeunes enfants ? Serait-ce d'aventure La Bruyère que l'on prétendrait expliquer sans le replacer en son poste d'observation de Versailles et de Chantilly ? ou par hasard serait-ce Voltaire qui échapperait à la méthode, si du moins on le met au rang des grands écrivains et non pas des grandes influences ? pour lui plus que pour tout autre, l'existence est nécessaire pour commenter les écrits de circonstance, et l'on ne peut expliquer nulle de ses lettres, de ses épîtres ou des tirades philosophiques de ses tragédies, sans les rapporter à l'épisode correspondant, parmi la vie de ce père authentique du journalisme moderne. Témoin cette preuve qui fut naguère bien inattendue : un éminent professeur de la Sorbonne, des plus hostiles à cette méthode et des plus épris d'idées pures, notre regretté maître Léon Crouslé, ayant voulu rassembler, à la fin de son existence, ses idées sur Voltaire, qu'il n'avait jamais cessé d'étudier, fut conduit par la force des choses à donner la plus grande place à l'histoire de la vie, exactement un volume et demi sur deux, 550 pages sur 750 (1). Ce fut, à nos yeux, l'une des plus belles conquêtes de la méthode.

Il est à remarquer que les grands écrivains, en

(1) *La Vie et les Œuvres de Voltaire*. Paris, Honoré Champion, 1899.

particulier les grands poètes lyriques, ou ceux qui se croient tels, pensant devoir à leur génération d'en être les chantres attitrés, puisent souvent leur inspiration dans les événements publics, telles sont l'ode de Malherbe sur la prise de la Rochelle, celle de Boileau sur le siège de Namur, la pièce de Hugo sur *le Retour de l'Empereur*. Sans doute, s'ils sont réellement grands écrivains, ils dégagent spontanément de ces faits le maximum de généralité qui s'y recèle. Mais encore est-il nécessaire, pour bien comprendre et expliquer de semblables œuvres, de connaître clairement les événements qui leur servent de supports, le retentissement qu'ils ont eu dans le public et le contrecoup plus ou moins direct qu'ils ont exercé sur les auteurs eux-mêmes.

Un penseur contemporain remarquable par son sentiment de *la vie* et qui s'adonne à si utilement dégager pour le public cet élément essentiel du catholicisme, s'exprimait ainsi naguère à propos d'éducation : «... Puisque tous les grands écri-« vains ont dans leurs écrits exprimé leur vie, il « faut derrière leurs mots retrouver, et faire re-« trouver aux élèves cette même vie... *Un vers « n'est que de la vie momifiée et solidifiée.* Il attend « un lecteur pour le ressusciter. *C'est au professeur « de savoir le faire sortir du tombeau* (1)... » Or le critique ne doit-il pas aspirer au noble rôle de professeur pour adultes ?

(1) Georges Fonsegrive, *L'Education verbale. Quinzaine* du 16 novembre 1897, p. 276.

Ajoutons enfin que, contrairement à l'opinion commune, la carrière littéraire est un chemin fort rude, qui exige une dépense considérable de labeur soutenu et de renoncement à ses aises. Molière, Racine, Flaubert ou Victor Hugo nous apparaissent, bien vus de près, comme de grands laborieux ; Lamartine fait une très rare exception, et l'histoire de presque tous les écrivains forme un rameau important de la noble histoire du travail humain ; de là, outre le grand intérêt psychologique, un réel intérêt moral pour la biographie des auteurs.

Si l'on s'adonne à l'écrire, l'on est sûr, — pour résumer, — en même temps que l'on documente les penseurs et que l'on aide expressément à la vérité, d'intéresser le grand public et de le conduire aux questions littéraires par une voie qui particulièrement le charme, par celle qu'il aime le mieux.

IV

LES CONCLUSIONS PRATIQUES.

Pour en venir aux résolutions pratiques, — car nous n'aimons guère à disserter pour le seul plaisir, — il est souhaitable que, selon son humeur et ses moyens, ou bien l'on compose des biographies d'écrivains en elles-mêmes, dont usera ensuite la critique littéraire, ou, si l'on en est capable,

l'on aborde d'emblée la double tâche, en entremêlant la biographie et la critique, en replaçant dans le cours de la vie d'un écrivain l'apparition de ses ouvrages, qui seront jugés à mesure.

Ce dernier travail plus complexe présente évidemment un inconvénient naturel, dont n'étaient point déjà exemptes les esquisses de Sainte-Beuve : ce que l'on gagne en vérité, on le perd en clarté. Là on ne voit pas d'un coup d'œil tous les résultats littéraires bien alignés, mais on passe incessamment de la biographie à la critique et des idées générales au récit. — Il est facile de pallier ce désavantage en accusant avec soin les conclusions littéraires partielles, formulées en cours de route, puis en les résumant dans un dernier chapitre en une conclusion littéraire générale, ou même, à l'imitation de Léon Crouslé pour Voltaire, en renversant l'ancienne proportion adoptée et donnant les trois quarts à la vie et le reste aux œuvres. Enfin l'on pourra dresser un répertoire spécial qui aide à retrouver facilement les jugements littéraires dans le corps du volume.

Soit mêlée à la littérature, soit isolée d'elle, la *Vie* d'un écrivain doit être à la fois documentée et vivante, et n'a rien de commun, bien entendu, avec les quelques pages que l'on ose couramment mettre sous ce titre, lorsqu'on prétend étudier successivement tel homme dans « sa vie » et dans « son œuvre ». Parmi les innombrables personnages de la pièce des *Cabotins*, de Pailleron, se trouve je ne sais quel auteur sous pression, qui a

sans cesse à la bouche le nom de l'ouvrage qu'il prépare et qui l'annonce chaque fois par son titre projeté, lequel revient perpétuellement dans la pièce comme une obsession et presque comme une « scie » : *Murillo, sa vie, son œuvre*, parodie amusante d'un cliché de titre si usité et si usé, qui recouvre ce que l'on sait, en fait de biographie : un sec catalogue de dates et de faits. Rien n'est moins vivant, rien ne répond moins à ce que ce mot si bref de *Vie* enferme d'admirable variété et de souple mouvement. L'on n'aboutit ainsi qu'à une image mutilée, informe et incolore de la vivante réalité.

En ce qui regarde les écrivains, la littérature biographique du 19e siècle (pour ne pas remonter au delà), sans être très riche, présente un certain nombre d'essais honorables. Le premier représentant en est le baron Walckenaer : il donna, en 1820, une *Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, qui connut quatre éditions. Ensuite il publia l'*Histoire d'Horace* (deux éditions, 1840 et 1858) et, avec son agréable mais digressive érudition, il entassa des *Mémoires touchant la vie et les écrits de la marquise de Sévigné*, cinq volumes qui ne la conduisent que jusqu'à l'année 1680, seize ans avant sa mort (1).

A la suite de Walckenaer, nous devons citer Amable Floquet, qui, d'une plume malheureu-

(1) Ils eurent trois éditions. M. Aubenas publia un sixième volume, mais qui complète les années précédentes, et ne dépasse pas lui-même 1680.

sement lourde, mais admirablement consciencieuse, rassembla des *Etudes sur la vie de Bossuet*, d'abord en 1855, jusqu'au préceptorat du Dauphin, qu'il présenta neuf ans plus tard (1864). Il reste encore vingt-deux ans à étudier de la vie du grand évêque. Tels sont ceux que l'on pourrait appeler les professionnels de la biographie littéraire.

Ce genre fut également cultivé par des littérateurs proprement dits, plus hommes du monde, la plume à la main, je veux dire d'une psychologie plus flexible et plus fine, et qui s'y révélèrent des maîtres : ce furent Victor Cousin et Sainte-Beuve, qui ne s'aimaient pas, mais qui servirent avec éclat l'un et l'autre la cause de la biographie.

L'on sait le brillant succès, mélangé d'un peu d'ironie, que remportèrent les monographies des grandes dames du 17e siècle, Mmes de Hautefort, de Sablé, de Longueville, etc., dont s'était éprise la laborieuse vieillesse du philosophe.

Cependant, Sainte-Beuve poursuivait sans relâche sa vaste entreprise de biographies littéraires, ou plus exactement, de biographies d'écrivains, dont une partie s'intitule, à juste raison : « *Portraits* littéraires » : ce sont bien des portraits, en effet, de délicates miniatures que, selon la méthode à la fois biographique et littéraire exposée plus haut, il parfaisait à petites touches, grâce aux nuances infinies de son vocabulaire, trempé aux finesses savoureuses et pittoresques de son maître Montaigne, à qui il emprunte, entre autres choses, l'aimable coutume du redoublement

d'expression du seizième siècle, mais en y remplaçant, lui, les deux mots synonymes par deux termes voisins, artistement gradués (1). Voilà cinquante ans que ces délicates petites œuvres servent à bon droit, sinon de modèles, au moins d'inspiratrices, à quiconque se mêle ou de biographie ou de littérature. Mais reconnaissons que la finesse du critique ne va point sans préciosité, son tact sans tâtonnements, son goût des auteurs, petits ou minces, sans un fâcheux défaut de sympathie à l'égard des grands : n'osa-t-il pas écrire un jour ce véritable blasphème, qu'il n'était pas fâché « de tous les soufflets donnés à de grands noms (2) » ! Aussi convient-il, en tenant compte, d'ailleurs, des multiples progrès de l'érudition, de reprendre certaines études sournoises de Sainte-Beuve pour les élargir, la plupart de ses fins médaillons pour les agrandir et en faire des portraits *en pied*, bon nombre de ses pastels biographiques pour les pousser à de véritables et complètes peintures, où une lumière plus franche

(1) Par exemple, Montaigne dira couramment : « ... Ils étaient *régis* et *gouvernés* par certaines polices et coutumes particulières... » Sainte-Beuve redouble aussi l'expression, mais en la graduant toujours : « ... Les mœurs politiques anglaises se *relevèrent* patriotiquement et se *retrempèrent* avec Chatham... ; le côté *positif* et *calculateur* de l esprit anglais... », etc.

(2) Il ne le dit pas tout à fait aussi crûment, car il est toujours exquisement enveloppé, même dans ses blasphèmes : « Cousin, « écrit-il. dit, en parlant du livre de de Maistre contre Bacon : « Je ne lui aurais pas donné ce soufflet moi-même, mais je ne suis « pas fâché qu'il l'ait reçu » C'est ce qu'on dirait, si on l'osait, « de tous les soufflets donnés à de grands noms. » (*Lundis*, t. XI, p. 479.)

et plus vive osera s'épandre sur les œuvres.

On ne le fit guère à la fin du 19e siècle, où l'on conçut généralement les biographies littéraires selon deux méthodes bien différentes que nous appellerons volontiers, l'une *chartiste*, et l'autre *intellectuelle*. Ceux-ci accumulaient documents sur documents, les uns au bout des autres, entremêlant les faits d'une vie avec des dissertations sur l'authenticité des sources biographiques, sans séparer ces éléments divers, et un pareil agrégat, d'ailleurs très instructif, ils osaient l'appeler *Vie* de tel écrivain, n'ayant oublié qu'une chose, c'est de faire passer dans tous ces matériaux morts ou au moins arides, le courant de la vie. Le type du genre se trouve réalisé dans la plupart des « Vies » d'écrivains qui sont en tête des éditions savantes de la collection des « Grands Ecrivains de la France (1) ». D'autres, moins patients, les critiques intellectuels que nous avons décrits plus haut, ne se servent guère de quelques grands traits biographiques que pour donner une brillante unité, assez facile et factice, à leurs expertes analyses littéraires.

Veut-on avoir, par un souvenir personnel, une idée de la difficulté qu'ont ces messieurs à concevoir la biographie ? Nous exposions un jour nos idées à l'un d'eux, et non des moindres. « Il y a « des vies d'écrivains intéressantes, reprit-il, mais « il en est qui ne le sont pas. Voyez celle de Bour-

(1) A la librairie Hachette.

« daloue, dont la vie est tout bonnement celle « d'un bon religieux. » — De loin, de très loin, peut-être de la région où l'on plane. Mais, vue de près, croit-on que la vie de Bourdaloue est la même chose que celle de son confrère, le P. La Chaise, ou celle du P. Porée identique à celle de dom Mabillon ? ou encore celle de M. de Meaux, un « bon évêque », pareille à celle de M. de Cambrai, qui fut, sans doute, un « bon évêque », lui aussi ?

A côté de la méthode « chartiste », très fastidieuse, et de la méthode « intellectuelle », très cavalière, il y a sûrement place pour une autre qui a d'ailleurs donné, depuis quelques années, plusieurs œuvres de valeur. Il s'agit de la biographie, à la fois *érudite et vivante*, dont voici à peu près la recette : rassembler consciencieusement tous les documents biographiques que l'on peut se procurer, dans les généalogies, registres d'état civil, minutes de notaire, archives publiques et privées, traditions orales, etc. ; dépouiller, à ce point de vue, les œuvres de l'auteur et tout ce qui a été écrit sur lui, en France et à l'étranger, sans négliger les contributions des sociétés provinciales, qui éclairent souvent d'une façon fort précise des points particuliers ; visiter soi-même les lieux où a vécu son héros, les pays et les demeures où il a séjourné, les paysages qu'il a eus sous les yeux, étant enfant, à l'âge où se forme pour toujours la toile de fond de l'imagination et de la mémoire, car il faut porter tout

spécialement la lumière sur la naissance et aussi, beaucoup plus qu'on ne le fait généralement, sur *l'enfance*, l'homme adulte dépendant sans doute, pour une bonne part, de ses prédispositions héréditaires et aussi de ses premières impressions (1), — de tous ces matériaux rapportés de partout à pied d'œuvre, soigneusement triés d'avance et classés dans l'ordre chronologique, faire une construction d'ensemble, qui sera nécessairement harmonieuse si elle reproduit la vie. L'on sera frappé des périodes qui se marquent d'elles-mêmes dans l'existence que l'on étudie, et, se prêtant aux groupements naturels des faits, sans les violenter, on les présentera aisément en autant de « tableaux » correspondants. Malgré la diligence de l'information, il manquera fatalement quelques pierres à l'édifice : celles-là, quand il sera possible, on les restituera, non point par des hypothèses fantaisistes à la Renan (2), mais selon le maximum de vraisemblance et en se défiant de son imagination, à peu près comme les architectes tentent des « restaurations », par leurs dessins, de monuments antiques qui ne nous sont point par-

(1) Nous avons à présent, pour ces sortes d'excursions, un guide précieux et infatigable en M. André Hallays, qui parcourt, depuis quelques années, toute la France littéraire et artistique *En flânant*. Lire, sous ce titre, ses chroniques hebdomadaires du vendredi dans *les Débats*. Il en a déjà réuni un certain nombre en volume : *A travers la France* (Touraine, Velay, Normandie, Bourgogne, Provence). Perrin, 1903. Nous attendons les autres volumes.

(2) Voir l'étude que nous en avons faite dans la *Quinzaine* du 16 décembre 1902, *Renan et les Etudes de littérature chrétienne*, p. 433-455.

venus intacts. Il en résultera une œuvre assurée par ses fondations érudites, imposante par son aspect, mais plaisante à contempler, chaude à l'œil, colorée, *vivante* en un mot, qui sera non point certes la vie de l'écrivain elle-même, mais la perspective vraie et naturellement artistique de cette vie.

Si, tentées par une pareille œuvre, des plumes de bonne volonté cherchaient à quel sujet précis s'appliquer, il leur faudrait d'abord établir le bilan total de la littérature biographique méritant ce nom : pour les grands écrivains l'on serait vite au bout du compte. Nous n'avons pas de Vie de Corneille, pas de Vie de Racine, pas de Vie de Boileau. Pour Molière nous possédons au moins le livre de Gustave Larroumet : *La Comédie de Molière, l'auteur et le milieu.* Depuis 1904, nous pouvons lire un vrai tableau de la vie de Pascal dans les 200 pages où M. Boutroux le fait revivre avec ses pensées et ses crises morales presque jour par jour. Nous avons cité Walckenaer pour Mme de Sévigné et pour La Fontaine : pour ce dernier, il y faut joindre, dans le genre réduit, le pénétrant récit de M. Georges Lafenestre dans la collection des « Grands Ecrivains français » (1). Si nous ajoutons le gros volume de M. Etienne Allaire sur *La Bruyère dans la maison de Condé,*

(1) La série de volumes de 200 pages, à la librairie Hachette (ne pas confondre, par suite d'une fâcheuse ressemblance de titres, avec la collection des « Grands Ecrivains de la France », qui se compose d'éditions savantes et que nous avons signalée tout à l'heure).

nous serons, sauf erreur, bien près d'avoir cité tout le principal, pour le 17e siècle (1).

Le 18e, au moins dans ses chefs, semble mieux partagé, puisque nous possédons les huit volumes de Desnoiresterres sur *Voltaire et la Société française au dix-huitième siècle*, qui en est à la seconde édition, sans compter l'ouvrage, plus serré, de Léon Crouslé, que nous avons cité plus haut, l'excellente *Histoire des Travaux et des Idées de Buffon*, par Flourens, les deux volumes de M. Baudouin sur la *Vie de Jean-Jacques Rousseau*, et M. Maurice Souriau, par sa pénétrante étude sur les manuscrits du Havre, vient de renouveler. de fond en comble, la biographie de Bernardin de Saint-Pierre (2). Point n'est surprenant que la galerie biographique des écrivains du 19e siècle reste presque toute à composer. Il était juste qu'un très heureux péristyle fût édifié tout d'abord par M. G. Michaut, qui vient d'appliquer en grand au critique lui-même sa propre méthode dans la thèse de doctorat, déjà indiquée : *Sainte-Beuve avant les « Lundis ». Essai sur la formation de son esprit et de sa mé-*

(1) Nous serait-il loisible de mentionner en note l'*Histoire anecdotique et critique de la Vie et des Œuvres de Racan* (couronnée par l'Académie française), par laquelle nous nous sommes essayé, après dix ans de recherches, à donner la pratique de la méthode, avant d'en esquisser ici la théorie ? Nouvelle édition un peu abrégée : *Un Gentilhomme de lettres au dix-septième siècle.* Librairie Armand Colin.)

(2) Maurice Souriau, professeur de littérature française à l'Université de Caen : *Bernardin de Saint-Pierre*, d'après ses manuscrits. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1905.

thode critique. Enfin, si quelque incrédule doutait encore de l'utilité scientifique et morale des œuvres de ce genre et du crédit qu'elles peuvent, bien traitées, rencontrer auprès de nos contemporains, il n'a qu'à méditer sur le récent et éclatant succès de la belle *Vie de Pasteur*, en 700 pages, par M. René Vallery-Radot (1).

La lice est donc ouverte. Et l'on jugera peut-être que, pour stimuler les coureurs, l'heure n'est point mal choisie que celle où sonne le centenaire de la naissance de Sainte-Beuve. Ces fêtes n'auront pas déjà été perdues si elles peuvent ramener les lectures du public instruit, celles des jeunes filles et des femmes du monde, ces grandes dévoreuses de livres, vers le bréviaire de délicatesse qu'est la collection des *Lundis :* là dorment des trésors de jouissances artistiques et instructives, qui ne demandent qu'à reprendre vie plus souvent, dans un tête-à-tête plein de charme. Non seulement on y apprend, non seulement on s'y délecte, mais l'on a encore, avec un guide aussi subtil, l'impression ou au moins l'illusion toujours douce de devenir soi-même plus intelligent, un peu ce qu'éprouvaient nos pères lorsqu'ils frayaient avec les poésies d'Horace, cet autre maître de Sainte-Beuve : c'est que, dans la compagnie du critique, l'on sent inconsciemment sa propre faculté d'analyse poussée sans effort au maximum, — au

(1) 7e édition, librairie Hachette, 1901.

maximum de la pénétration, au minimum des parcelles d'objets pénétrés.

Ceci serait sans doute un grand bien. Mais c'en serait encore un, non moins appréciable, si beaucoup de jeunes gens, ou mieux de jeunes hommes, car ceux-ci auraient déjà récolté un peu de l'expérience de la vie, mettaient leur pioche d'or vacante à l'œuvre de la biographie littéraire pour en dégager le filon encore si près d'être neuf. Les jeunes gens, d'ailleurs, peuvent commencer leur tâche : ils ne la termineront vraisemblablement que jeunes hommes. Dans l'atelier intellectuel de la France, beaucoup de ceux qui ne réclament que du travail n'ont qu'à se diriger de ce côté : ils trouveront, à leur choix, bien des écrivains qui attendent leur biographie ; ils rencontreront là une belle besogne humaine et sérieuse, qui les prendra tout entiers, car elle exigera d'eux, en même temps, toute leur érudition critique de savants et toute leur observation aiguë de moralistes, et ils auront conscience, eux, *les romanciers vrais,* de faire une œuvre tout aussi utile que leurs frères de la fiction. Sainte-Beuve présidera de loin à ce vivant et puissant labeur, encore que, dégoûté par les exemples de Victor Hugo et de Lamennais, il ait fermement honni la race des disciples (1) : mais les siens seront des disciples posthumes, et puis fort indépendants, on le voit, puisqu'ils aspireront à continuer et aussi à compléter le maître. Non

(1) *Lundis*, t. XI, pensées XXVI et XXVII, portrait de *Phanor*.

pas, sur ce point vaincus d'avance, qu'ils espèrent lutter de délicatesse avec lui ; mais cette délicatesse, faute de fermes croyances morales, a trop souvent quelque chose de las, d'incomplet, de trop court et comme d'étriqué (1). Aussi les débutants de la biographie, en tournant les yeux vers les Champs-Elysées de la gloire, ne doivent compter que sur un sourire assez sceptique venant du vert boqueteau où aimablement règne, séparé pour sa peine des génies qui le boudent un peu et condamné à la société des talents de mi-côte, — ce prince de la finesse française, à qui il n'a manqué qu'une grande âme.

N. B. — Comme il semble désirable que les chaires similaires des universités de province aient, autant que possible, leur spécialité, chacune, nous pouvons affirmer que les débutants de la biographie rencontreront, pour peu qu'ils le cherchent, l'appui le plus sympathique et le plus fraternel dans la chaire de littérature française de l'Université de Poitiers.

13 janvier 1905.

(1) On le voit assez dans les conversations de la fin de sa vie, sténographiées, au jour le jour, par les frères Goncourt, qui d'ailleurs ne l'aiment pas : consulter notamment, grâce à la table alphabétique, le 2e volume du *Journal des Goncourt* (1862-1865), Eug. Fasquelle, 10e mille, 1904.

PREMIÈRE SÉRIE. — 17e SIECLE

MALHERBE

(1555-1628)

A

MALHERBE ET SON ŒUVRE (1)

La poésie française a subi, en somme, dans le cours de son histoire, trois influences prépondérantes, qui en marquent les trois « tournants » : Ronsard en 1550, Malherbe en 1610, Victor Hugo en 1830. Le premier et le dernier furent de grands

(1) Nous tentons cette synthèse sur Malherbe en tenant compte, bien entendu, des nombreuses contributions qui ont été données sur le poète depuis vingt ans et dont voici les principales : 1888, E. Roy : *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*, publication de la première pièce de Malherbe, jusque-là inédite ; — 1890, A. Gasté : *La Jeunesse de Malherbe*, brochure ; — 1891, G. Allais : *Malherbe et la Poésie française à la fin du XVIe siècle* ; F. Brunot : *La Doctrine de Malherbe d'après son commentaire sur Desportes*, thèses ; — 1893, L. Arnould : *Anecdotes inédites sur Malherbe*,

poètes en même temps que de grandes influences : l'on n'en peut pas dire autant de Malherbe, dont l'action décisive fut servie par sa volonté et par les circonstances plus que par son génie.

I

LA POÉSIE FRANÇAISE EN 1605.

En l'année 1605, date de l'arrivée de Malherbe à Paris, deux poètes dominaient au Parnasse français : la royauté s'y trouvait aimablement exercée par un sexagénaire, qui jouissait avec délices de l'automne de son talent et des beaux restes de ses revenus. Sans être probablement jamais entré dans les ordres, Philippe Desportes avait amplement profité du fléau de la commende, et s'était

brochure ; M. Souriau : *La Versification de Malherbe*, inséré dans l'*Évolution du vers français au XVII*e *siècle ;* — 1895, abbé Bourrienne : *Malherbe, Points obscurs et nouveaux de sa vie normande ;* — 1896, A. Gasté : *Malherbe concessionnaire de terrains à bâtir sur le port de Toulon*, brochure ; — 1897, le même : *Le Portrait de Malherbe. La Maison de Malherbe à Caen*, brochure ; Duc de Broglie : *Malherbe* (collection des Grands Écrivains français) ; — 1898, L. Arnould : *Honorat de Bueil, seigneur de Racan. Histoire anecdotique et critique de sa vie et de ses œuvres*, thèse ; — 1899, Jules Lair : *Recherches sur une maison où demeura Malherbe*, brochure ; Durand-Lapie et F. Lachèvre : *Deux homonymes au XVII*e *siècle : François Maynard et François Maynard ;* — 1901, F. Lachèvre : *Bibliographie des Recueils collectifs de Poésies, de 1597 à 1635 ;* — 1902, L. Arnould : *Racan en Touraine*, brochure illustrée ; — 1904, A. Counson, *Malherbe et ses sources*, fascicule XIV de la Bibl. de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liég etc.

vu abbé des Vaux de Cernay, de Tiron et de Josaphat près de Chartres, de Bonport en Normandie, avec l'âme la moins abbatiale de l'univers ; il y avait joint un bon canonicat à la Sainte-Chapelle, en tout deux cent mille livres de rentes de la monnaie actuelle. — Pauvre Gringoire, tes successeurs ont fait des pas de géant, toi qui n'avais pour tout bien que ton pourpoint en loques !

A vrai dire, pendant la dernière guerre civile, notre abbé avait perdu quelque chose de sa... ceinture dorée, et, dans ses négociations avec Sully et le Bon Roi, n'avait réussi à sauver que deux abbayes sur quatre. C'était assez pour le maintenir dans la bonne humeur souriante, avec laquelle il côtoyait depuis quarante ans les intrigues de sang, depuis le jour où la fortune s'était, pour la première fois, offerte à lui sur le pont d'Avignon ; — assez pour garder sa table savoureuse ouverte à tout venant parmi les poètes. Cette gracieuse nature, qui sut traverser élégamment le siècle le plus honteux de notre histoire, avait encore affiné sa grâce native au contact de l'Italie, où son premier patron, l'évêque du Puy, avait tout d'abord emmené ses vingt ans. Le jeune homme en avait rapporté, pour l'acclimater en France pendant toute sa vie, une douceur brillante, qui n'a jamais été atteinte chez nous par un autre poète. On en jugerait bien par son agile *Prière au sommeil*, qui débute ainsi :

Somme, doux repos de nos yeux,
aimé des hommes et des dieux,

Fils de la Nuit et du Silence,
qui peut les esprits délier,
qui fait les soucis oublier,
endormant toute violence,

... Clos mes yeux, fais-moi sommeiller,
je t'attends sur mon oreiller,
où je tiens la tête appuyée ;
je suis dans mon lit sans mouvoir,
pour mieux ta douceur recevoir,
douceur dont la peine est noyée.

... Un petit ruisseau doux coulant
a dos rompu se va roulant,
qui t'invite de son murmure ;
et l'obscurité de la nuit,
moite, sans chaleur et sans bruit,
propre au repos de la nature...

Avec délicatesse aussi le courtisan avait goûté la campagne, où venaient fidèlement le rejoindre ses quartiers de rentes, et il y a bien de la verdure dans les pièces qu'il a réunies sous le nom de *Bergeries :*

O bienheureux qui peut passer sa vie
entre les siens, franc de haine et d'envie,
parmi les champs, les forêts et les bois,
loin du tumulte et du bruit populaire,
et qui ne vend sa liberté pour plaire
aux passions des princes et des rois ! etc...

Enfin, dans les premières années du 17e siècle, Desportes, à l'âge où le diable a coutume de se faire ermite, mettait la dernière main à ses *Poesies chrestiennes,* où il chantait, non sans bonheur, la miséricorde infinie de Dieu, sur laquelle il éprouvait tant le besoin de compter :

....Fais rentrer dans le parc ta brebis égarée,
donne de l'eau vivante à ma bouche altérée,
chasse l'ombre de mort qui vole autour de moi.
Tu me vois nu de tout, sinon de vitupère [de crime] :
je suis l'enfant prodigue, embrasse-moi, mon père !
je le confesse, hélas ! j'ai péché devant toi.

Pourquoi se fût offert soi-même en sacrifice
ton enfant bien-aimé Christ, ma seule justice ?
Pourquoi par tant d'endroits son sang eût-il versé,
sinon pour nous, pécheurs, et pour te satisfaire ?
Les justes, ô Seigneur, n'en eussent eu que faire,
et pour eux son saint corps n'a pas été percé...

O Dieu ! toujours vivant, j'ai ferme confiance
qu'en l'extrême des jours, par ta toute-puissance,
ce corps couvert de terre, à ta voix se dressant,
prendra nouvelle vie et, par ta pure grâce,
j'aurai l'heur de te voir, de mes yeux, face à face,
avec les bienheureux ton saint nom bénissant (1).

De dix ans plus jeune, du Perron s'était mis à l'école poétique et politique de Desportes, si bien que, sur ses conseils, ce fils de ministre protestant avait « laissé là le protestantisme, opinion dangereuse, lui avait dit l'abbé de Tiron, — qui vous éloigne de la prospérité », et, du coup, il était devenu évêque d'Évreux et cardinal. Ses stances amoureuses, ses paraphrases de Psaumes, ses strophes monarchiques sonnent assez bien, et Henri IV le préférait à Desportes, qui avait ouvertement servi la Ligue. Mais dans ce tempérament combattif la politique, la polémique même

(1) *Plainte*, « Des abimes d'ennui.... »

l'emporta vite sur la poésie, et le poète en lui fut supplanté par le disert négociateur des conclaves et par l'orateur capable de soutenir, sept jours entiers, des conférences contradictoires avec les protestants.

Pour son second en poésie, Desportes reconnaissait lui-même le prêtre Jean Bertaut, qui était un peu plus jeune que lui, mais légèrement plus âgé que du Perron. Avec un sérieux qui n'excluait pas la fiction ni le sentiment, Bertaut composait des « Discours » en vers suivis, à savoir de petits poèmes épiques de quatre à cinq cents vers, quelquefois plus, sur les principales actions royales, et sa coutume est de s'exprimer en des périodes un peu gauches, qui ne manquent ni de précision, ni de vie. Il parle ainsi de la mise en bière d'Henri III :

Hélas, il me souvient que, quand son pâle corps
fut mis à reposer en la couche des morts,
j'entrai dedans la chambre où le plomb qui l'enserre
gisait sans nulle pompe, étendu contre terre,
pendant que l'artisan, à cet œuvre empêché,
de maint ais résonnant, l'un à l'autre attaché,
formait la triste chambre où la fatale marque
des fourriers de la mort logeait ce grand monarque.
Et lors ramentevant [repensant] que celui dont les os
dormaient entre les vers dedans ce plomb enclos,
naguère était au monde et mon Prince et mon maître,
celui dont tout mon heur se promettait de naître,
et de qui le trépas me venait de ravir
l'espoir de tout le bien qu'à le suivre et servir
j'avais pu mériter d'un cœur si débonnaire, —
je vis perdre à mes sens leur usage ordinaire,
d'un tel coup de douleur dedans l'âme frappé
par le triste penser qui m'avait occupé,

que presque évanoui je tombai sur la place,
en pâleur d'une pierre, en froideur de la glace,
et tel qu'aux yeux humains se ferait admirer
un marbre qu'on oirrait gémir et soupirer...

C'était là comme la monnaie de la *Franciade ;* d'ailleurs, cette génération poétique, qui avait Desportes à sa tête, se réclamait de Ronsard, mais elle commençait de faire une mise au point assez sage des projets tumultueux de la Pléiade ; elle avait renoncé, par exemple, à l'ode pindarique, à l'épopée et aux termes gréco-latins, et nous ne doutons point, pour notre part, que la poésie française n'eût ainsi trouvé peu à peu sa voie et accompli son évolution, doucement et sans secousses, dans le sens de la vérité, c'est-à-dire dans celui des tendances nationales. Mais un homme se rencontra, qui soudain brusqua cette évolution, l'avança de cinquante ans, et par son enseignement, par ses boutades, par l'autorité tranchante de toute sa personne, par ses œuvres même, constitua définitivement l'école classique française.

II

LE CHEMINEMENT DE MALHERBE VERS LA COUR.

François de Malherbe employa trente ans à parvenir de Caen au Louvre, en passant longuement par la Provence, et il y mit cette opiniâtre ténacité qu'il devait témoigner dans sa réforme.

Il sortait d'une vieille famille normande, qui remontait authentiquement aux compagnons de Guillaume le Conquérant et qui, depuis, était tombée dans la robe : son père, conseiller au présidial de Caen, se fit construire en ville une maison, qui existe encore, et il prit soin d'orner le dessous des lucarnes des principaux écussons sculptés de la famille. Le poète lui-même tenait à ses rougeoyantes armoiries « d'argent à six roses de gueules, semé d'hermines de sable sans nombre », c'était là proprement le blason des Malherbe de Saint-Aignan (1).

Il termina ses études par deux ans passés dans les universités allemandes de Bâle et de Heidelberg, ce qui était alors bien original ; puis, refusant la succession de la charge paternelle, il prit le parti de quitter la Normandie. Il dédaignait la carrière de magistrat, à laquelle il préférait de beaucoup celle des armes ; l'humeur batailleuse de ses ancêtres fermentait en lui ; il jouait tout jeune au gentilhomme d'armes, et, à son retour d'Allemagne, prononçait des discours dans les écoles publiques, l'épée au côté. De plus, sans posséder de très chaudes convictions catholiques, il avait vu avec « déplaisir » son père « se faire de la religion », et piller même, à la tête d'une bande d'énergumènes, l'abbaye de Troarn, ce qui ne devait pas empêcher ce digne sectaire de finir marguillier de l'église Saint-Étienne-le-Vieil,

(1) L'on en peut voir une belle planche coloriée dans l'Album de la grande édition de Malherbe, par L. Lalanne (chez Hachette).

tant, à cette lamentable époque, les sincères croyances religieuses étaient rares.

Le jeune homme part donc, à vingt et un ans, pour Aix, à la suite d'un prince du sang, Henri d'Angoulême, grand prieur de France, amiral des mers du Levant et gouverneur de Provence, à qui il sert de premier secrétaire, mais un secrétaire qui a la main quelquefois à la plume, souvent au pommeau de l'épée.

Bientôt « il s'insinue aux bonnes grâces » d'une jeune veuve, Madeleine de Coriolis, qui avait perdu ses deux premiers maris et qu'il épouse en troisième : elle était fille d'un président au Parlement de Provence, qui, lui, avait convolé quatre fois. L'hymen faisait rage en cette famille.

Après dix ans de séjour dans le Midi, en 1586, Malherbe revient à Caen, où il apprend la mort de son protecteur provençal, tué dans un duel tragique, et le ménage vivote péniblement en Normandie, « sans aucun secours de sa maison », écrit le poète avec mélancolie, « que peut-être un tonneau de cidre ». Les honneurs de l'échevinage ne peuvent compenser pour lui les difficultés des relations de famille, et il se décide en 1596 à retourner avec sa femme dans ce cercle de relations et d'amis qu'il a laissés à Aix, et où il retrouve vraiment une seconde patrie.

La magistrature en est le centre, comme il arrivait alors dans les villes parlementaires. A la tête des réunions d'esprit apparaît le premier président du Parlement d'Aix, Guillaume du Vair,

qui s'applique, par la théorie et la pratique, à faire monter le niveau de « l'éloquence française ». Là, Malherbe rencontre encore les précieuses amitiés du gentilhomme François du Périer et du jeune Claude Peiresc, qui a renoncé à s'asseoir sur le siège occupé par son père pour pouvoir s'adonner librement à la collection et à l'étude de tous les documents d'histoire, de littérature, de numismatique, d'histoire naturelle, qu'il fait venir de l'Europe entière, — un des esprits les plus modernement curieux de l'ancien régime.

Dans ce milieu notre poète acheva de mûrir son goût, vers les quarante ans, et, certes, il en avait besoin : à cet égard encore il n'arriva point d'emblée au but. A vingt ans, il avait commis une élégie en cent soixante vers sur la mort prématurée d'une jeune Caennaise, nommée Geneviève Rouxel, nièce d'un de ses professeurs de droit de l'Université. Les *Larmes du sieur de Malherbe* n'étaient qu'une faible imitation de Desportes, qu'il avait rencontré à Caen. Plus tard, il rougit de ce délit de jeunesse, dont on n'a découvert la preuve, le texte même de la pièce, qu'en 1888.

Lors de son retour en Normandie, Malherbe, privé de protecteur, avait eu l'idée d'envoyer à Henri III un poème de quatre cents vers, intitulé *Les Larmes de saint Pierre* et imité de l'un des modèles favoris de Desportes, le contemporain italien Luigi Tansillo. On le voit, notre homme, doué de peu de sentiment, ne cessait cependant de répandre en ses premiers essais des larmes poé-

tiques. Celles de saint Pierre contiennent encore bien du mauvais goût, mais en même temps de la fermeté dans les images et dans la structure des strophes. Celle-ci, bien connue, sur les Saints Innocents, offre l'exemple d'un tel mélange :

Ce furent de beaux lis, qui mieux que la nature,
mêlant à leur blancheur l'incarnate peinture
que tira de leur sein le couteau criminel,
devant que d'un hiver la tempête et l'orage
à leur teint délicat pussent faire dommage,
s'en allèrent fleurir au printemps éternel.

Le roi donna au poète un cadeau de 500 écus, qui lui fit momentanément du bien, mais ne lui procura point encore la situation officielle qu'il rêvait à la Cour.

Les progrès réalisés lentement, mais sûrement, par Malherbe, s'aperçoivent bien dans les célèbres *Stances de consolation* qu'il adressa *à M. du Périer* sur la mort de sa fille, en 1599. Le commencement sonne avec cette vivacité d'apostrophe où l'auteur se plut toujours et qui rappelle ici le fameux exorde de Cicéron : « Jusques à quand enfin abuseras-tu de notre patience, Catilina ! »

Ta douleur, du Périer, sera donc éternelle?
et les tristes discours
que te met en l'esprit l'amitié paternelle,
l'augmenteront toujours?

Mais sur les vingt et une strophes de la pièce, quatre seulement, hélas ! sont complètement belles : ce sont celles où le poète exprime forte-

ment le lieu commun de la fatale loi de la mort ; les autres sont bien froides, où il passe en revue les exemples de Tithon, Pluton. Archémore, Priam, François Ier, — lui-même enfin, qui a eu le malheur de perdre deux enfants ; ici peu s'en faut qu'il ne révolte notre sentiment moderne :

De moi, déjà deux fois, d'une pareille foudre
je me suis vu perclus,
et deux fois la raison m'a si bien fait résoudre
qu'il ne m'en souvient plus.

L'année suivante, la fortune envoya au poète une occasion rare : la jeune reine florentine Marie de Médicis, qui venait de débarquer à Marseille, passa par Aix pour aller épouser à Lyon son royal fiancé, occupé par le soulèvement de la Bresse et du Bugey. François du Périer présenta à la princesse Malherbe, qui venait de composer en son honneur une ode de bienvenue : c'est cette noble pièce, dont le début retentit comme un appel de trompettes :

Peuples, qu'on mette sur la tête
tout ce que la terre a de fleurs ;
peuples, que cette belle fête
à jamais tarisse nos pleurs ;
qu'aux deux bouts du monde se voie
luire le feu de notre joie,
et soient dans les coupes noyés
les soucis de tous ces orages,
que pour nos rebelles courages
les dieux nous avaient envoyés.

Mais Marie de Médicis, à cette date, « n'avait encore, dit un contemporain, ni intelligence ni

connaissance de la langue française ». Malherbe se contenta de publier son ode, et de nouveau attendit.

A Lyon, Bertaut à son tour célébra la reine en un « Chant nuptial » de rythme massif qui contient plusieurs beaux accents. Nous devons croire que, d'Aix à Lyon, Marie avait fait quelques progrès dans la langue française, car Bertaut lui fut attaché aussitôt, en qualité d'aumônier.

Cependant on parla de Malherbe au roi. Ce fut son compatriote normand, le cardinal du Perron, qui s'en chargea, après avoir lu certainement les dernières pièces du poète. Henri IV l'admettait dans sa familiarité et jouait couramment avec lui aux échecs : un jour il lui demanda s'il ne faisait plus de vers : « Sire, répondit le cardinal, depuis « que vous m'avez fait l'honneur de m'employer « en vos affaires, j'ai tout à fait quitté cet exercice, « et il ne faut point que personne s'en mêle après « M. de Malherbe, gentilhomme de Normandie, « habitué en Provence : il a porté la poésie fran- « çaise à un si haut point que personne n'en peut « jamais approcher. »

Informé, Malherbe attendit encore, puis se décida à toujours remercier l'obligeant cardinal.

Le roi se rappelait ce nom de Malherbe, et en parlait souvent à Vauquelin des Yveteaux, précepteur de son fils aîné et compatriote aussi du poète. L'esprit pratique de solidarité des Normands à cette époque ne fut certes pas étranger à l'hégémonie qu'ils exercèrent alors, jusqu'à Corneille, dans notre littérature.

Toutes les fois que le roi parlait de Malherbe à des Yveteaux, continue Racan dans les *Mémoires pour la vie* de son maître, le poète de Cour lui offrait de le faire venir de Provence ; « mais le roi, « qui était ménager, craignait que, le faisant venir « de si loin, il serait obligé de lui donner récom- « pense, du moins de la dépense de son voyage ».

Les choses traînèrent ainsi pendant trois ou quatre ans, lorsque, au mois d'août 1605, Malherbe fit le voyage de Paris avec du Vair et Peiresc : il était appelé à Caen pour ses affaires particulières. L'officieux des Yveteaux prévient aussitôt le roi, qui envoie querir le voyageur. Malherbe est accueilli avec bienveillance et reçoit une commande de vers pour le voyage militaire que Henri IV s'apprête à faire en Limousin et en Auvergne.

A son retour, le roi trouva les vers « si admirables » qu'il commanda à son grand écuyer, M. de Bellegarde, « de garder le poète jusques à « ce qu'il l'eût mis sur l'état de ses pensionnai- « res. M. de Bellegarde lui donna sa table, et « l'entretint d'un homme et d'un cheval, et mille « livres d'appointements », et le fit nommer bientôt gentilhomme ordinaire de la chambre du roi.

Enfin le poète de cinquante ans avait achevé sa laborieuse montée jusqu'à la Cour, et de là, lentement mûri par toutes les difficultés essuyées, il allait faire, de haut, la leçon à la poésie française.

III

MALHERBE PÉDAGOGUE.

A peine installé à Paris, le nouveau venu de Provence fut invité à la table hospitalière de Desportes, qu'il connaissait de longue date et qu'il avait commencé par imiter. Avec leurs neuf années seulement de distance, ils étaient de complexion totalement différente : l'un apportait une verdeur et une énergie restées longtemps sans emploi et maintenant impatientes de se produire; l'autre vieillissait en paix, venant de mettre la dernière main à une nouvelle édition de ses *Psaumes* et jouissant de la considération générale des poètes, qu'il continuait à traiter grandement dans sa maison de Vanves. Malherbe s'y rendit donc en compagnie de Mathurin Régnier, neveu de l'amphitryon. Desportes le reçut, à son ordinaire, « avec grande civilité » : le potage était servi, mais soudain le vieux poète songe à offrir à son hôte un exemplaire de sa nouvelle édition des *Psaumes* et se met en devoir de monter en sa chambre pour l'aller querir. « Je les ai déjà vus, réplique Mal-
« herbe, cela ne vaut pas que vous preniez la
« peine de remonter, et votre potage vaut mieux
« que vos *Psaumes.* »

Desportes était trop courtois pour relever la

boutade, un peu dure. Le déjeuner se fit dans un profond silence : sitôt terminé, les convives se séparèrent. Desportes n'en continua pas moins à vivre paisiblement les derniers mois de son existence ; mais Régnier, dans la fougue de sa jeunesse, alla rimer contre l'impudent sa IXe satire, et Malherbe s'en fut dire, à qui voulait l'entendre, que l'on ferait des fautes de Desportes un livre plus gros que ses poésies ; il commença lui-même ce livre, et annota, avec une prodigieuse constance d'impatience, la *Diane* et la *Cléonice*, criblant les marges de « Bourre, Superflu, Ridicule, Cheville, Chevillissime, etc., etc... » Il le fit avec cette opiniâtreté que l'on apporte à insulter les dieux que l'on a jadis adorés.

Malherbe se brouillant avec Desportes, c'était là un événement littéraire plein de signification, c'était l'aimable poésie de Cour des Valois brusquement supplantée par la fermeté classique des Bourbons : Malherbe fondait une école littéraire, tout comme Henri IV une dynastie, et cela à côté du roi et grâce à lui.

En arrivant à Paris, le législateur n'apportait nullement dans son bagage un plan d'ensemble ni un code bien lié, mais uniquement une « impression » très vive, plus ou moins inconsciente, touchant la poésie de ses prédécesseurs : à savoir que, si elle se montrait toujours inspirée des anciens ou des étrangers et quelquefois sublime, trop souvent elle était languissante et obscure. En un mot, elle n'était point vraiment *française*.

Rendre la poésie de France réellement française, la faire intelligible à *tous* ses compatriotes, et pour cela lui conférer, par tous les moyens possibles, la qualité essentielle et foncière de la pensée en notre pays, c'est-à-dire *la netteté*, telle sera sa mission à lui, et qu'il remplira par toutes les ressources de son énergie, quitte à se faire des ennemis partout, — sans faiblir.

Des idées proprement dites il s'occupa naturellement peu, du moins en ce qui concerne leur nature, repoussant seulement les fictions, ce qui est peut-être la marque d'un homme qui n'est point né poète, et réclamant une certaine modération dans l'usage de la mythologie, en quoi par hasard il se montra timide : quant à la variété des idées, il déclara qu'il n'en avait cure. Il veilla de beaucoup plus près à leur liaison, qu'il voulut une et forte, parce qu'il jugeait assez exactement de notre peuple par lui-même, qui était beaucoup moins un rêveur qu'un raisonneur.

L'obscurité générale, à laquelle il entendait porter remède, il s'avisa qu'elle procédait surtout des défauts de l'expression, c'est pourquoi sa doctrine reposa presque toute sur *la forme :* il voyait même en celle-ci le critérium de la valeur des idées, et si telle idée, recherches faites, ne *pouvait* être exprimée par des mots bien français à son gré, c'est qu'elle ne *devait* pas l'être du tout. Sur ce point, Malherbe se place aux antipodes de Ronsard, qui, lui, faisait toujours passer l'idée avant les mots.

Dans la pratique, sa réforme fut double, métrique et grammaticale.

Il avait *l'horreur des vers suivis*, par réaction sans doute contre la *Franciade* de Ronsard et les petits poèmes héroïques de Bertaut, ou, pour mieux dire, parce qu'il sentait à merveille l'efficacité de la contrainte pour la pensée et que, lorsqu'elle n'est pas forcée de se resserrer, — ayant l'espace infini devant soi, elle s'étend et s'étale, fluide et lâche. Aussi, en dehors de sa première poésie de jeunesse, qu'il reniait d'ailleurs, ne lui connaît-on pas une seule pièce qui ne soit partagée en strophes. La strophe est son perpétuel souci : Racan le surprend un jour occupé à payer en mesure un ouvrier, en lui alignant deux fois 10, 10 et 5 sols, parce qu'il songe à une pièce qu'il vient de faire et où les vers sont rangés de la même sorte. Quelques années plus tard, si l'on en croit du moins le prestigieux évocateur moderne, — Ragueneau, le poète-rôtisseur, fait, sur la broche interminable,

> le modeste poulet et la dinde superbe
> *alterner*..., comme le vieux Malherbe
> alternait les grands vers avec les plus petits,
> et *fait* tourner au feu des strophes de rôtis (1).

Ragueneau ne peut avoir été qu'un élève inconnu de notre poète.

Celui-ci méprise les deux genres poétiques qui s'écrivent en vers suivis, l'élégie et le théâtre, et

(1) *Cyrano de Bergerac*, acte II.

il tente de leur imposer la strophe ; selon sa pittoresque image, il dédaigne de *marcher*, ne rêvant que de *sauter*, et il en trouve jusqu'à 45 façons différentes. Au contraire de ce qui devait arriver à d'autres, tels qu'André Chénier, il ne conçoit pas la poésie autrement que par strophes. C'est pourquoi perfectionner *les rythmes* existants, en inventer d'autres, telle est sa grande préoccupation. Par là il continua directement l'œuvre de Ronsard, et il la mit au point. Ainsi c'est la collaboration à distance de ces deux ennemis, qui acheva de constituer le beau dizain de vers octosyllabes que nous avons entendu résonner dans l'ode à Marie de Médicis, — cette vraie strophe lyrique qui, émettant une première idée dans le quatrain initial, s'arrête un instant à la pause, puis s'élance en un superbe jet prolongé qui vient s'étaler en un sizain de sonorités féminines, tout comme une belle vague qui retombe écumante sur la plage.

En réglementant ce rythme et les autres, en proscrivant *l'hiatus*, en ordonnant *pauses et césures*, en recommandant la rime riche, qui peut, selon lui, « faire produire de nouvelles pensées », en édictant toutes ces lois sévères de la versification française, qui, au bout de trois cents ans, vivent encore, à très peu près, de quel principe s'inspirait le maître ? Pour nous il est manifeste qu'il entendit mettre la strophe en rapport intime avec l'attention de l'auditeur, avec la prononciation et la respiration du récitant ou du musicien. La

poésie lyrique n'était donc pas pour lui une jouissance solitaire qui dût être goûtée entre initiés, et, avant de la déclamer, il n'entendait point faire reculer les profanes. A eux elle était destinée, et il voulait que tous puissent l'entendre et en percevoir la musique.

Il voulait encore plus énergiquement que tous puissent la comprendre et en saisir le sens. De là sa réforme grammaticale, conçue dans le même esprit pratique. Impitoyable sur la *propriété* des mots, il entendait que l'écrivain dît exactement ce qu'il avait l'intention de dire, sans se laisser bercer dans un nonchalant à peu près. L'on frémit à la pensée de ce qu'eût pu être un volume de Lamartine corrigé par Malherbe !

Il fit tout pour donner à la langue poétique *le naturel*. Il voulut que l'on écrivît, même en vers, comme l'on parle : tous ses ennemis s'accordent à lui reprocher d'avoir identifié la langue de la poésie et celle de la prose, ils auraient même pu ajouter celle de la prose orale. Car ceux qui lui demandaient si tel ou tel mot était ou non français, il les renvoyait ordinairement, comme on sait, aux crocheteurs du Port-au-Foin, qui chargeaient et déchargeaient les bateaux sous les fenêtres du Louvre : « Ce sont, disait-il, mes maîtres pour le langage, » et il ne craignait pas de mettre une chanson populaire au-dessus de toutes les œuvres de Ronsard. Par là il n'entendait point transporter tout le parler du peuple dans la poésie

et faire une tentative anticipée de « réalisme », car s'il rencontre un mot vulgaire chez Desportes, il ne manque pas de le relever par la note : « plébée ». Mais il commence délibérément ce que va poursuivre son continuateur dans la fixation de la langue, à savoir Vaugelas.

Vaugelas n'est nullement le pédant que l'on se figure à tort, sans doute parce qu'on le fait responsable du renvoi des servantes qui parlent mal, tellement l'influence de Molière reste grande sur les idées françaises. Lorsqu'il pénétrait en réalité dans les hôtels de femmes savantes, il ne louait pas sans doute les solécismes des Martines, mais haïssait encore plus les prétentions des Philamintes et des Bélises. Dans ses *Remarques sur la langue française*, de 1647, il se règle, dans le choix des mots et des tours, sur le principe du « bon usage », c'est-à-dire du bon usage parlé, que l'on trouvait à la Cour de la fin de Louis XIII et de la régence d'Anne d'Autriche.

Quarante ans plus tôt, Malherbe ne pouvait pas renvoyer au langage de la Cour, qu'il n'approuvait point : il se croyait même la mission de la « dégasconner ». On observera qu'il ne cite pas plus l'hôtel de Rambouillet, dont il est un des premiers et des plus célèbres familiers : il invoque le milieu où il lui apparaît que les vraies traditions du français de l'Ile-de-France se perpétuent sûrement, *le peuple de Paris*.

Il n'admettait pas pour cela dans la poésie les à peu près, les longueurs (rares d'ailleurs à Paris

de la conversation : il s'agissait de celle-ci, mais resserrée et condensée ; il voulait, en somme, les mêmes termes et les mêmes expressions, mais adaptés à dire plus de choses et avec plus de force. Dans la profondeur de son bon sens, Malherbe fit là une très grande découverte sur le fond du génie français : c'est que « l'écriture » française doit, par sa destinée, ressembler au langage oral tout en en différant. Sur ce sauvageon commun, l'écrivain entera sa propre pensée, qui, si elle est de vigoureuse origine, s'épanouira en fleurs rares et en fruits savoureux.

Le premier, notre poète, à sa manière, forte et hachée, donna cette théorie du naturel acquis et laborieux, et déjà « des vers faciles, difficilement faits » : tout le 17e siècle suivra avec sa succession de chefs-d'œuvre, tous inspirés par cette même sorte de naturalisme idéalisé.

On voit que ce pédagogue, dans le fond, n'est pas plus un pédant que Vaugelas ; car il n'impose point, au nom de dogmes personnels, sa législation grammaticale. Il n'est pédant que dans le ton, et comme par excès de sens commun. Sa réforme est, en réalité, une réaction démocratique contre l'aristocratie littéraire de Ronsard, mais il l'opéra avec les procédés d'un vrai dictateur.

Les deux grands critiques qui rappellent le mieux Malherbe aux 19e et 20e siècles ont excellemment résumé la grande idée de son règne. Nisard d'abord, dans son admirable chapitre Ier de l'*Histoire de la Littérature française*, définit

l'esprit français « l'esprit pratique par excellence », la littérature française « l'image idéalisée de la vie humaine ; ou plutôt la réalité, dont on a retranché les traits grossiers et superflus », et M. Brunetière, dans son étude sur Vaugelas, donne ce raccourci nerveux du fondement des *Remarques :* « Parler la langue de tout le monde, mais la parler comme personne (1). »

Cette grande réforme de la langue et de la pensée françaises se fit dans une petite chambre d'auberge. Durant la plus grande partie de son séjour à Paris, le poète habita modestement un hôtel garni de la rue des Petits-Champs, à l'image Notre-Dame, sculptée dans le mur au-dessus de la porte basse : à côté logeait un maréchal-ferrant, dont le « travail » garnissait la façade ; devant se dressait un calvaire, d'où est venu le nom actuel de rue *Croix*-des-Petits-Champs, ainsi que l'enseigne du marchand de vins qui occupe actuellement l'angle de cette rue et de la rue du Bouloi : *A la † blanche.* La maison de Malherbe était au n° 13 actuel, et une plaque, posée par les soins du Conseil municipal de Paris, sur l'initiative du savant historien, M. Jules Lair, y a commémoré ce grand souvenir. Le poète, qui avait laissé sa famille à Aix, occupait là une chambre garnie, vraie chambre d'étudiant, dont le mobilier se composait d'un lit, un buffet, une table, sept ou

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1er décembre 1901.

huit chaises de paille : la pièce était éclairée par une fenêtre sur laquelle Malherbe, un jour de grand hiver, étendait trois ou quatre aunes de frise verte, l'astrakan de nos pères, tout en bougonnant : « Je pense qu'il est avis à ce froid qu'il n'y a plus de frise dans Paris ; je lui montrerai bien que si ! » Il était là tout près du Louvre où il avait son service, à deux pas de l'hôtel de Bellegarde où il avait sa table.

Presque tous les jours, sur le soir, il se tenait chez Malherbe une petite conférence littéraire, dont les principaux membres étaient Racan, Maynard, président au siège présidial d'Aurillac, Yvrande, ami de Racan et son compagnon des pages, le sieur de Touvant, le gros Colomby, compatriote et ami du maître, le peintre-poète Dumonstier : c'était comme sa « classe » de poètes. Quand toutes les chaises étaient occupées, il fermait sa porte à l'intérieur, et si quelqu'un y venait heurter, il lui criait : « Attendez, il n'y a plus de chaires (de chaises), » disant qu'« il valait mieux ne point les recevoir que de leur donner l'incommodité d'être debout ».

Un jour, un habitant d'Aurillac vient agiter le heurtoir en demandant : « Monsieur le Président est-il point ici ? » Malherbe se lève brusquement et court répondre à l'Auvergnat : « Quel président demandez-vous ? Apprenez qu'il n'y a point ici d'autre président que moi. » Son fauteuil présidentiel est une simple chaise de paille près de la cheminée, à cause de sa naturelle frilosité et

de sa « crachotterie » perpétuelle, qui faisait dire plaisamment à l'abondant cavalier Marini, l'hôte glorieux de la Cour à cette date : « Je n'ai jamais vu un homme si humide ni un poète si sec. »

Là Malherbe, en présence de ses disciples, annote Desportes, barre Ronsard, méprise des Yveteaux, « n'estime qu'un peu Bertaut », et encore déclare qu'il fait trois vers insupportables sur quatre, loue aussi Régnier... avant la brouille, tout en lui reprochant bien des négligences, dit leurs vérités aux présents comme aux absents, aux vivants comme aux morts, fait de chacun une critique minutieuse et positive, ardente et pittoresque. enfonce dans l'esprit de ses élèves, à coups de boutades et de boutoirs, sa doctrine de la Netteté. Enfin, pour ajouter l'exemple au précepte, il lit ses propres vers (1).

IV

MALHERBE POÈTE (1605-1627)

Chose curieuse, Malherbe est l'un des seuls de nos poètes illustres qui n'ait rien composé pour le théâtre, et le seul de nos théoriciens de littérature qui ne se soit même pas occupé du genre dra-

(1) L'on trouvera plus complètement exposé cet enseignement de Malherbe dans les chapitres IV et IX de notre thèse sur RACAN : *La Rencontre de Malherbe 1605* et *Racan chez Malherbe (1610-1620)*.

matique. Il se consacra uniquement à la poésie lyrique, et, lorsqu'on parlait devant lui, à la Cour, de toutes les règles à observer pour faire une bonne pièce de théâtre, il répliquait avec son ordinaire fatuité : « Je crois que le jugement me les ferait trouver toutes. » Il eut la prudence de ne se point risquer, peu disposé qu'il était à ce genre par sa brièveté d'haleine et par sa pauvreté d'invention.

Ses odes furent tour à tour politiques, amoureuses et religieuses, ou, pour dire vrai, à peu près uniquement politiques, car il chanta l'amour pour Henri IV et invoqua le secours de Dieu au nom de Louis XIII. C'est qu'il avait le sens monarchique au plus haut degré, et l'intelligence profonde de l'œuvre royale qui se poursuivait à ses côtés, cette œuvre que Henri IV commença avec une fermeté déguisée sous la bonhomie, que la régente Marie de Médicis s'efforça de maintenir, pendant quatorze ans, contre les ennemis de l'intérieur, et que Richelieu reprenait avec force aux yeux ravis du poète vieillissant. Il voyait là s'accomplir une besogne d'autorité, analogue à la sienne propre, la foi robuste qu'il avait dans l'une et l'autre lui facilitait ses devoirs de chantre officiel, et dans la fierté sereine de sa conviction, il traitait le roi de France ou la reine régente presque d'égal à égal, il allait même jusqu'à les prendre, à certains jours, sous sa protection poétique, vis-à-vis de la postérité.

Tel est le sentiment profond qui anime plu-

sieurs strophes de son œuvre, et comme la facture en est toujours fort soignée, il avait là d'excellents modèles de netteté réalisée à offrir à son école de la rue des Petits-Champs, s'il savait du moins choisir dans ses pièces de cent à deux cents vers, où bien des parties sont froides et prosaïques.

Maintes fois, en ses odes politiques à Henri IV, il invoque avec bonheur « le grand démon » de la France en faveur de la prospérité du couple royal, comme il le fait en décembre 1605 :

Garde sa compagne fidèle,
cette reine, dont les bontés
de notre faiblesse mortelle
tous les défauts ont surmontés.
Fais que jamais rien ne l'ennuie ;
que toute infortune la fuie ;
et qu'aux roses de sa beauté
l'âge, par qui tout se consume,
redonne contre sa coutume
la grâce de leur nouveauté.

Serre d'une étreinte si ferme
le nœud de leurs chastes amours,
que la seule mort soit le terme
qui puisse en arrêter le cours.
Bénis les plaisirs de leur couche
et fais renaître de leur souche
des scions si beaux et si verts,
que de leur feuillage sans nombre
à jamais ils puissent faire ombre
aux peuples de tout l'univers...

Après l'assassinat du roi, la régente hérite des hommages magnifiques du poète. Ainsi, au début

d'une de ses odes les plus animées, la Renommée reçoit cette noble apostrophe :

Nymphe qui jamais ne sommeilles,
et dont les messages divers
en un moment sont aux oreilles
des peuples de tout l'univers,
vole vite, et de la contrée
par où le jour fait son entrée
jusqu'au rivage de Calis [Cadix],
conte, sur la terre et sur l'onde,
que l'honneur unique du monde,
c'est la reine des fleurs de lis.

Il termine fièrement la pièce en défiant les artistes. qui, comme Rubens, célèbrent par le pinceau la gloire de Marie :

Apollon, à portes ouvertes,
laisse indifféremment cueillir
les belles feuilles toujours vertes
qui gardent les noms de vieillir;
mais l'art d'en faire des couronnes
n'est pas su de toutes personnes ;
et trois ou quatre seulement,
au nombre desquels on me range,
peuvent donner une louange
qui demeure éternellement.

L'un des grands soucis de Malherbe est de réagir contre la surabondance et incohérence des images, défauts, aimables d'ailleurs, si fréquents au 16e siècle. Lui use, et pour cause, d'un petit nombre de métaphores, qu'il suit consciencieusement jusqu'au bout dans une même strophe. Voici une comparaison entre les princes révoltés de 1614 et

l'eau qui coule dans de vieux tuyaux : un plombier ne dirait pas mieux :

Qui ne voit encore à cette heure
tous les infidèles cerveaux,
dont la fortune est la meilleure,
ne chercher que troubles nouveaux, —
et ressembler à ces fontaines
dont les conduites souterraines
passent par un plomb si gâté
que, toujours ayant quelque tare,
au même temps qu'on les répare,
l'eau s'enfuit d'un autre côté ?

Malherbe, nous n'en serons pas surpris, était un amoureux peu délicat : il battit la dame de ses pensées, la vicomtesse d'Auchy, une fois qu'il la rencontra seule à l'hôtel de Rambouillet. Il n'était guère plus galant quand il se vantait d'avoir dit « en toutes les bonnes compagnies de la Cour « qu'il ne trouvait que deux belles choses au « monde, les femmes et les roses, et deux bons morceaux, les femmes et les melons ». Nous ne nous étonnerons donc pas de voir qu'il fut un chantre d'amour très inférieur à Desportes ; cependant le jour où, dans un rôle douteux, il prêta sa muse élégiaque à son roi, qui voulait séduire la jeune princesse de Condé, il montra une fermeté de touche qui n'excluait point la grâce, témoin sa meilleure pièce en ce genre, la *Plainte d'Alcandre*, qui s'ouvre par cette strophe :

Que d'épines, Amour, accompagnent tes roses !
Que d'une aveugle erreur tu laisses toutes choses
à la merci du sort !

Qu'en tes prospérités à bon droit on soupire,
et qu'il est malaisé de vivre en ton empire
sans désirer la mort !

Notre poète s'était durement moqué des *Psaumes* de Desportes ; il fit néanmoins lui-même des Psaumes, sans doute pour se conformer à l'usage courant et montrer là aussi son savoir-faire. Mais en homme avisé il se garda bien de traduire les cent cinquante : il en fit 3, préférant toujours la qualité à la quantité, s'appliquant à rivaliser avec l'énergie biblique, au lieu de la noyer, comme l'on faisait, dans le délayage, et arrivant ainsi à concentrer sa pensée de plus en plus fortement.

Le premier psaume traduit par lui, le 8e de David, ne contient guère qu'un beau vers..., tout comme la tragédie de des Millets dans *Le Monde où l'on s'ennuie*. Sur la perversité des inclinations de l'homme, Malherbe s'écrie avec un réalisme énergique, qui annonce Pascal :

Et nos sens corrompus n'ont goût qu'à des ordures.

Le psaume 128, que le poète met dans la bouche du jeune Louis XIII aux prises avec la révolte de 1614, présente un bel ensemble dans ses cinq strophes : l'on a raison de souvent citer celle-ci, qui condense deux versets de David :

La gloire des méchants est pareille à cette herbe
qui, sans porter jamais ni javelle ni gerbe,
croît sur le toit pourri d'une vieille maison :
on la voit sèche et morte aussitôt qu'elle est née ;
et vivre une journée
est réputé pour elle une longue saison.

Vers la fin de sa vie, il « paraphrasa », ou plutôt réduisit le psaume 145 en quatre strophes, qui sont toutes quatre belles, sur l'égalité des hommes devant la mort, sur le nivellement posthume des pauvres et des rois, ce thème qui avait un à-propos bien plus pénétrant sous l'ancien régime, car il contenait comme une revanche future des inégalités monarchiques (1). Voici le milieu de la pièce :

En vain, pour satisfaire à nos lâches envies,
nous passons près des rois tout le temps de nos vies
à souffrir des mépris et ployer les genoux : [sommes,
ce qu'ils peuvent n'est rien ; ils sont comme nous
véritablement hommes
et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
que cette majesté si pompeuse et si fière
dont l'éclat orgueilleux étonnait l'univers ;
et dans ces grands tombeaux, où leurs âmes hautaines
font encore les vaines,
ils sont mangés des vers.

Dans la bouche du poète officiel de la monarchie française en charge depuis plus de vingt ans, voilà une éloquence singulièrement audacieuse. Nous ne savons sur le même sujet qu'un accent plus vif encore ; il vient aussi de l'école de Malherbe, où le thème devait être familier, et a été proféré par son cousin Patrix. Dans *Le Songe*

(1) La même idée l'avait déjà bien inspiré dans l'une des *Stances* célèbres de l'*ode à du Périer*.

il arrive à Patrix de rêver qu'il est inhumé « côte à côte d'un pauvre », à qui il crie :

Va pourrir loin d'ici !

et le pauvre lui répond avec une tragique simplicité :

Ici tous sont égaux ; je ne te dois plus rien :
je suis sur mon fumier comme toi sur le tien.

Bossuet, quarante ans plus tard, sera-t-il beaucoup plus éloquent pour enseigner aux grands de ce monde la vanité de la grandeur ? Sur ce point plus que sur tout autre, l'éloquence sacrée a pris la suite de la poésie lyrique.

Il est en somme de plus grands lyriques que Malherbe ; il en est surtout de plus imprévus, de plus imagés, de plus fantaisistes, et son lyrisme n'évoque nullement, comme certains autres, l'allure capricieuse d'un torrent, qui bondit, se brise, écume, et s'arrête pour s'élancer à nouveau ; mais il rappelle plutôt un beau fleuve calme, dont le lit, loin d'avoir été abandonné aux caprices de la nature, fut diligemment corrigé et canalisé par un laborieux ingénieur, et qui, suivant une pente exacte et comme mathématique, plaît, sans éblouir, par son large mouvement continu.

V

LES DISCIPLES DE MALHERBE : RACAN ET MAYNARD.

Ses deux principaux disciples, et qui furent vraiment originaux, Maynard et Racan, continuèrent, et pendant longtemps, à lui faire honneur. Malherbe en avait fait des versificateurs corrects et clairs. Leurs propres sentiments leur fournirent à chacun une admirable inspiration.

Nous ne parlerons pas de Racan et de ses immortelles *Stances sur la Retraite*, dont il sera question plus loin. Nous nous contentons de citer les derniers traits d'une délicate esquisse qui lui a été consacrée, dans un compte rendu de notre étude : « La poésie de Racan coule de « source, comme un ruisseau des champs : elle « est née, elle a jailli du sol natal à l'endroit « même où le poète a pris naissance. Les beaux « esprits se moquaient de lui, de son vivant ; il a « laissé dire, il a laissé écrire les beaux esprits ; « il a rêvé, il a écrit, loin d'eux, quelques vers « qui ne périront plus, dans le doux parler de « notre pays (1). »

Malherbe lui reconnaissait « de la force », c'est-à-dire du souffle, mais trouvait « qu'il ne travail-

(1) Henri Chantavoine, *Correspondant* du 10 février 1899, p. 630.

lait pas assez ses vers » et lui reprochait ses trop grandes licences. Dans les conférences littéraires, il se montra toujours le plus indépendant de tous et eut l'honneur d'être traité d' « hérétique en poésie » par le grand pontife de l'orthodoxie.

François de Maynard, au contraire, à qui l'on commence seulement à restituer ses véritables œuvres, avait une parfaite entente métrique avec Malherbe, et, dans les réunions, ils s'unissaient souvent contre Racan, leur commun ami. Malherbe le jugeait ainsi : « Vous êtes celui de tous « qui fait le mieux des vers [c'est-à-dire évidem- « ment, étant donné le faible du maître, qui com- « bine le mieux des rythmes], mais vous n'avez « point de force. »

Originaire du Quercy et arrivé à Paris la même année que Malherbe, Maynard avait d'abord fait partie de la petite Académie de Marguerite de Valois, au Pré-aux-Clercs, s'y était lié intimement avec Régnier, près de qui il aiguisa son goût assez heureux pour les épigrammes, et aussi avec Desportes. Il avait passé ensuite dans le camp adverse, où il se montra un bon disciple de Malherbe, mais en y joignant un sens fin du pittoresque, qui se donne carrière entre autres dans son *Manifeste* aux « Petits Gentilshommes à lièvres » de sa province :

....Vous voilà soudain en campagne
sur quelque rosse d'Allemagne
lasse de servir au charroi.

Sans craindre échafaud ni galère,
les fougues de votre colère
font la figue aux édits du roi.

.... Les soldats et les capitaines,
vous les égorgez à centaines,
comme s'ils étaient des poulets.
Que vos menaces étourdies
sont de plaisantes comédies
à faire rire vos valets !

Votre dépit éclaire et tonne,
et jure que s'il s'abandonne
il détruira le genre humain.
Miracle de l'âge où nous sommes :
vous tuez aujourd'hui des hommes
qui vous souffletteront demain.

Fidèle aux traditions parlementaires de sa race, l'auteur du *Manifeste* se fit nommer président au siège présidial d'Aurillac; mais la vie de province lui coûta singulièrement, et il fut atteint de ce mal qui n'est rare à aucune époque, chez les provinciaux, et qui consiste à se croire et surtout à se dire provincial en tout, et arriéré dans les manières et le langage. Il échappait souvent à sa charge, gagnait Paris en hâte, venait se loger tout près de Malherbe... et du Louvre, reprenait avec délices sa place aux réunions littéraires de l'auberge Notre-Dame, et dans les intervalles intriguait à la Cour pour obtenir une situation à Paris... Mais il n'y réussissait point; malgré les odes qu'il lui dédiait, il ne plaisait pas à Richelieu et il retournait dépité dans son Auvergne. En 1634 il partit pour l'Italie où il s'étourdit trois

ans, à la suite de l'ambassadeur de France comte de Noailles, à voir, à boire, à écrire des lettres charmantes à Racan et à ses amis de Paris, « de la Cour des bas de soie à la Cour des bottes », et, brouillé définitivement avec Richelieu, il inscrivit sur sa porte ce quatrain mélancolique :

Las d'espérer et de me plaindre
des Muses, des grands et du sort,
c'est ici que j'attends la mort,
sans la désirer ni la craindre.

A la mort de Richelieu, Maynard, « tout chenu qu'il était », reprit plusieurs fois le chemin de Paris, où il était accueilli avec déférence par les uns, avec raillerie par les autres, comme un revenant de la cour d'Henri IV, et toujours il devait reprendre, les mains vides, le chemin des montagnes du Quercy.

Les longues déceptions de son cœur et de son ambition lui inspirèrent à la fin deux pièces, qui sont les joyaux de sa couronne poétique. Il faut lire en entier son ode à *La Belle Vieille*, à qui son ami Balzac avait en vain essayé de le marier :

....Ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis ta conquête :
huit lustres ont suivi le jour que tu me pris,
et j'ai fidèlement aimé ta belle tête
sous des cheveux châtains et sous des cheveux gris.

C'est de tes jeunes yeux que mon ardeur est née;
c'est de leurs premiers traits que je fus abattu :
mais, tant que tu brûlas du flambeau d'Hyménée,
mon amour se cacha pour plaire à ta vertu.

.... L'âme pleine d'amour et de mélancolie,
et couché sur des fleurs et sous des orangers,

j'ai montré ma blessure aux deux mers d'Italie,
et fait dire ton nom aux échos étrangers....

Cette dernière strophe est-elle de François de Maynard ou d'Alfred de Musset ? Il ne serait vraiment guère possible, à qui ne le saurait point, de le décider.

Le candidat perpétuel à la Cour, qui se croyait revenu de toutes les ambitions, reprit à son tour le thème d'Horace, qui avait déjà si heureusement inspiré et Malherbe et Racan, et il prêcha au courtisan *Alcippe* le retour dans les bois paternels et le dédain des grandeurs :

.... La cour méprise ton encens ;
ton rival monte et tu descends,
et dans le cabinet le favori te joue.
Que t'a servi de fléchir le genous
devant un dieu fragile et fait d'un peu de boue,
qui souffre et qui vieillit pour mourir comme nous ?

... On n'est guère loin du matin
qui doit terminer le destin
des superbes tyrans du Danube et du Tage.
Ils sont les dieux dans le monde chrétien,
mais ils n'auront sur toi que le triste avantage
d'infecter un tombeau plus riche que le tien.

...Le Temps amènera la fin de toutes choses ;
et ce beau ciel, ce lambris azuré,
ce théâtre où l'Aurore épanche tant de roses,
sera brûlé des feux dont il est éclairé.

Le grand astre qui l'embellit
fera sa tombe de son lit :
l'air ne formera plus ni grêles ni tonnerres ;
et l'univers, qui dans son large tour
voit courir tant de mers et fleurir tant de terres
sans savoir où tomber, tombera quelque jour.

Il est remarquable à quel point l'école de Malherbe est propice à la vieillesse, autant qu'elle est peu favorable à la jeunesse. C'est décidément une Ecole des Vieillards. Maynard se surpassait dans ces belles pièces à 64 ans ; Racan fera les 8.000 derniers vers de ses *Poésies chrétiennes* à 70. Tel était l'âge du maître lui-même lorsqu'il composait le troisième de ses Psaumes, le meilleur, et aussi l'une de ses plus belles odes.

Celui qui exhortait si bien Alcippe ne put s'empêcher de faire encore un voyage à Paris en 1646 ; à peine revenu, il mourait, le 28 décembre, partant cette fois pour le voyage suprême qui ne connaît point de retour.

VI

LES ENNEMIS DE MALHERBE. — RÉGNIER. — THÉOPHILE. — D'AUBIGNÉ. — Mlle DE GOURNAY.

Malherbe eut des ennemis, comme tous les chefs d'école, surtout quand ils sont bourrus : il faut qu'ils le soient tous un peu, et Malherbe l'était beaucoup. Contre lui il vit se lever tous les partisans de la libre fantaisie en poésie, soit pour les idées, soit surtout pour la langue : ils appartenaient à deux classes distinctes, les vieux qui se rappelaient leur jeune temps du 16e siècle, ses

libertés, ses langueurs aimables et ses nonchalances pleines de charme ; les jeunes satiriques, qui combattaient pour les privilèges de la verve et les droits de l'inspiration, et se refusaient à peser indéfiniment les idées, à « gratter » et « regratter » les mots (ils ont tous cette méprisante expression à la bouche). Il est même plaisant de voir cette impertinente jeunesse qui n'a de respect pour rien, défendre, avec de grands airs scandalisés, les vieux poètes attaqués par le législateur.

Les jeunes, ainsi qu'il arrive, tirèrent avant les autres. Ce fut le déjeuner de Vanves qui déclencha les mousquets : le jeune *Mathurin Régnier*, qui avait été très lié avec le maître et était déjà fort connu par ses premières satires lancées entre deux voyages d'Italie, voulut venger Desportes, son cher oncle... à succession, et l'art libre tel qu'il le concevait. Sous le coup de l'indignation, il décocha au législateur la IXe satire, sa meilleure, où il expose avec une verve pénétrante, qui lui sert à la fois et d'arme et d'exemple, les principaux griefs qui retentissent chez les mécontents contre la nouvelle école... Les successeurs ne diront pas mieux. S'adressant à son ami poitevin Nicolas Rapin, l'un des auteurs de *la Ménippée*, il fait un tableau, assez exact et pris sur place, des occupations intérieures et discours ordinaires de l'école :

> Ronsard en son métier n'était qu'un apprentif,
> il avait le cerveau fantastique et rétif,

Desportes n'est pas *net*, du Bellay trop facille,
Belleau ne parle pas comme on parle à la ville,
il a des mots hargneux, bouffis et relevés
qui *du peuple aujourd'hui* ne sont pas approuvés.
Comment ! il nous faut donc, pour faire une œuvre
qui de la calomnie et du temps se défende, [grande,
qui trouve quelque place entre les bons auteurs,
parler comme à Saint-Jean parlent *les crocheteurs* ?
Encore je le veux, pourvu qu'ils puissent faire
que ce beau savoir entre en l'esprit du vulgaire,
et quand les crocheteurs seront poëtes fameux,
alors, sans me fâcher, je parlerai comme eux.
Pensent-ils, des plus vieux offensant la mémoire,
par le mépris d'autrui s'acquérir de la gloire,
et pour quelque vieux mot, étrange ou de travers,
prouver qu'ils ont raison de censurer leurs vers ?
(Alors qu'une œuvre brille et d'art et de science,
la verve quelquefois s'égaye en *la licence*.)
... Cependant leur savoir ne s'étend seulement
qu'à *regratter* un mot douteux au jugement,
prendre garde qu'un *qui* ne heurte une diphtongue,
épier si des vers la rime est brève ou longue,
ou bien si la voyelle à l'autre s'unissant
ne rend point à l'oreille un vers trop languissant,
et laissent sur le vert le noble de l'ouvrage :
nul aiguillon divin n'élève leur courage,
ils rampent bassement, faibles d'inventions,
et n'osent, peu hardis, tenter *les fictions*,
froids à l'imaginer, car s'ils font quelque chose,
c'est proser de la rime et *rimer de la prose*,
que l'art lime et relime et polit de façon
qu'elle rend à l'oreille un agréable son...

L'attaque était vive, et l'adversaire redoutable, mais il disparut vite. Desportes s'était éteint en 1606, quelques mois après le déjeuner de Vanves. Son neveu, usé par tous les excès, succomba, à 40 ans, dans une auberge de Rouen, en 1613.

Deux de ses compagnons de débauche et de satire firent aussi le coup de feu contre Malherbe, se servant de l'arme, si puissante en France, de la parodie. Le maître avait fait, en collaboration avec Racan et Mme de Bellegarde, une chanson, à double refrain, qui commence ainsi :

Qu'autres que vous soient désirées,
qu'autres que vous soient adorées,
cela se peut facilement ;
mais qu'il soit des beautés pareilles
à vous, merveille des merveilles,
cela ne se peut nullement.

Berthelot fit imprimer sept couplets très mordants, dont chacun était d'une malice singulièrement précise, témoin celui-ci :

Etre six ans à faire une ode,
et donner des lois à sa mode,
cela se peut facilement ;
mais de nous charmer les oreilles,
par sa *merveille des merveilles*,
cela ne se peut nullement.

Berthelot était très petit : Malherbe chargea un hercule de Caen de lui administrer une volée de bois vert, et l'on sait que le maître parlait coutumièrement sans figure. Ce trait, rapporté par Ménage, a été faussement attribué à Régnier par Alfred de Musset, dans sa pièce, d'une actualité toujours saisissante, *Sur la Paresse*, — lorsqu'il dit de Mathurin :

Il poussa l'oubli de tout respect humain
jusqu'à daigner rosser Berthelot de sa main.

Théophile de Viau, connu familièrement sous le nom de *Théophile*, paya moins cher sa parodie. L'année du mariage de Louis XIII, Malherbe avait rimé sur la future reine une malheureuse chanson de ballet, qui commence :

Cette Anne si belle,
qu'on vante si fort,
pourquoi ne vient-elle ?
Vraiement elle a tort.

Et Théophile de lancer aussitôt ce couplet :

Ce brave Malherbe,
qu'on tient si parfait,
donnez-lui de l'herbe,
car il a bien fait.

En d'autres circonstances l'auteur facile et élégant de *Pyrame et Thisbé* s'applique à rendre quelque justice à Malherbe en distinguant le poète qu'il tolère, du maître qu'il ne souffre pas ; ainsi dans la satire : « Si notre doux accueil... » de 1620 :

... Imite qui voudra les merveilles d'autrui,
Malherbe a très bien fait, mais il a fait pour lui ;
mille petits voleurs l'écorchent tout en vie.
Quant à moi, ces larcins ne me font point d'envie ;
j'approuve que chacun écrive à sa façon ;
j'aime sa renommée, et non pas sa leçon...

Il continue :

J'en connais qui ne font des vers qu'à la moderne,
qui cherchent à midi Phébus à la lanterne,
grattent tant le français qu'ils le déchirent tout,

blâmant tout ce qui n'est facile qu'à leur goût ;
sont un mois à connaître, en tâtant la parole,
lorsque l'accent est rude ou que la rime est mole,
veulent persuader que ce qu'ils font est beau
et que leur renommée est franche du tombeau,
sans autre fondement sinon que tout leur âge
s'est laissé consommer en un petit ouvrage,
que leurs vers dureront au monde précieux
pour ce qu'en les faisant ils sont devenus vieux...

Et il termine en retraçant sa propre manière de composer, toute primesautière et capricieuse, qu'il règle sur cette maxime, entièrement opposée à celles de la nouvelle école :

Jamais un bon esprit ne fait rien qu'*aisément*.

Bientôt poursuivi pour athéisme et autres déréglements, Théophile fut emprisonné, et Malherbe s'en entretient avec Racan dans une lettre où il ajoute cette appréciation sans doute partiale :

« Pour moi, je pense vous avoir déjà écrit que « je ne le tiens coupable de rien, que de n'avoir « rien fait qui vaille au métier dont il se mêlait. »

Le pauvre poète finit par sortir en 1625 de la tour de Montgommery, où il avait beaucoup souffert, et il expirait peu de temps après, n'ayant pas plus de 36 ans. Malherbe enterrait ses jeunes ennemis les uns après les autres.

Cependant l'arrière-garde des vieux partisans du dernier siècle se décidait à donner. A la tête se trouvait celui qui fut assurément le plus grand poète de cette époque, sorte de Michel-Ange de

la poésie d'alors, qui, pour rendre ses grandioses visions, brossa de vastes fresques bibliques, où le fini du détail était le moindre de ses soucis.

L'on ne peut d'ailleurs mieux s'arranger qu'il ne fit pour manquer sa carrière littéraire. Plus âgé que Malherbe, le protestant *Agrippa d'Aubigné*, après avoir fait la guerre pendant plus de vingt années, avec le grade de maréchal de camp, ne publia ses *Tragiques* qu'en 1616, et alors cette grande œuvre, d'une langue archaïque, passa inaperçue. Nous ne connaissons point d'exemple plus frappant pour prouver qu'en littérature il ne suffit pas d'avoir du mérite, il faut encore arriver à son heure. Dans sa préface des *Tragiques*, il fait dire assez fièrement au « Laron » qui aurait volé son manuscrit : « Les plus gentilles de ses pièces « [les plus heureuses] sortaient de sa main, ou « à cheval ou dans les tranchées, se délectant « non seulement de la diversion, mais encore de « repaître son esprit de viandes hors de temps et « saison... Ce qui nous fâchait le plus, c'était la « difficulté de lui faire relire. Quelqu'un dira : Il « y paraît en plusieurs endroits, mais il me sem- « ble que ce qui a été moins parfait par sa négli- « gence, vaut bien encore la diligence de plu- « sieurs... J'ai pris quelques hardiesses envers « lui, comme sur quelques mots qui sentent le « vulgaire ; avant nous répondre, il fournissait « toujours le vers selon notre désir, mais il « disait que le bonhomme Ronsard, lequel il « estimait par-dessus son siècle en sa profession,

« disait quelquefois à lui et à d'autres : « Mes « enfants, défendez votre mère de ceux qui veu- « lent faire servante une damoiselle de bonne « maison. Il y a des vocables qui sont français « naturels, qui sentent le vieux, mais le libre « français... Je vous recommande par testament « que vous ne laissiez point perdre ces vieux « termes, que vous les employiez et défendiez « hardiment... »

L'on voit bien contre qui il en a, et il enferme son opinion dans une lettre, où il recommande de « lire et relire » Ronsard : « C'est lui qui a coupé « le filet que la France avait sous la langue, « peut-être d'un style moins délicat que celui « d'aujourd'hui, mais avec des avantages aux- « quels je vois céder tout ce qui écrit de ce temps, « où je trouve plus de *fluidité*, mais je n'y vois « point *la fureur poétique*, sans laquelle nous ne « lisons que des proses bien rimées... » Malherbe avait coutume de dire que de Maynard et de Racan on ferait un grand poète : d'Agrippa d'Aubigné et de Malherbe quel poète eût-on donc fait ? Mais, dans la réalité, ils étaient tellement différents qu'ils se sont montrés radicalement incapables de se comprendre l'un l'autre.

Toutes les fois que sous Louis XIII on s'attaque ou l'on paraît s'attaquer au 16e siècle, à sa langue et à ses modes, il faut s'attendre à distinguer dans la mêlée cette Amazone déjà mûre, qui vole avec ardeur sur les divers points d'attaque,

Universitas BIBLIOTHECA

touchante et un peu ridicule dans son attitude chevaleresque de pieuse admiratrice du passé. S'étant vouée dans sa jeunesse au culte de Montaigne et ayant été déclarée par lui sa « fille d'alliance », *Mlle de Gournay* emploie dans sa vieillesse sa vive humeur gasconne et sa chaleur communicative à défendre tout ce qui fut contemporain de son père adoptif. En 1626 elle publie *l'Ombre* de la demoiselle de Gournay : ce titre plutôt obscur réunissait la plupart des petits traités qu'elle avait publiés auparavant et dont certains avaient eu du succès : *Du langage françois*, *La Version des poètes antiques ou les Métaphores*, *Sur les Rimes*, *Sur les diminutifs françois*, *Défense de la Poésie et du langage des Poètes*, etc..., autant d'apologies des vieux auteurs de l'âge précédent et d'escarmouches souvent pénétrantes sur le terrain de la nouvelle école ; elle entendait protéger, à la barbe des novateurs, la grâce, l'abondance et, comme elle disait, « l'uberté » de la langue contre « leurs regratteries » perpétuelles, qui l'appauvrissaient, et, poussant les choses à l'absurde, elle déclarait plaisamment : « Bientôt, à « en juger d'après ces écrivains décharnés, il eût « fallu croire que c'était ce qu'on retranchait des « vers, et non pas ce qu'on y mettait, qui leur « donnait du prix, en sorte que le nom d'excellent « poète eût de préférence été dû à qui n'y disait « rien ou même à qui n'en fait point du tout. »

L'Ombre eut un assez vif succès de ridicule. Boisrobert, le grand amuseur de Richelieu, voulut

présenter la « docte pucelle » au ministre, qui s'amusa à lui adresser un compliment tout composé de vieux mots empruntés à l'ouvrage, et elle, sans se décontenancer : « Vous riez de la « pauvre vieille, dit-elle ; mais riez, grand génie ; « riez ; il faut que tout le monde contribue à votre « divertissement. » Le cardinal racheta son manque de galanterie en lui accordant une pension pour elle, pour sa servante, pour sa chatte et ses chatons.

Par un nouveau trait de hardiesse chevaleresque, Marie de Gournay adressa un exemplaire de son *Ombre* à Malherbe, qui était visé tout du long de l'ouvrage, ainsi qu'à Racan, que, en conversation, elle n'appelait jamais autrement, bien à tort, que *le singe de Malherbe*. Racan, qui ne la connaissait pas encore, se met en devoir de l'aller remercier de son ouvrage, un beau jour, sur les trois heures. Le chevalier de Bueil, cousin du poète, se rend chez elle à une heure, monte à son 3e étage de la rue Saint-Honoré, se fait passer pour Racan, et reçoit de la vieille pucelle mille civilités à l'ancienne mode.

A peine est-il dehors, qu'Yvrande se présente à son tour, dit qu'il est Racan, et comme elle en doute, il fait fort le fâché de la pièce qui lui a été jouée et jure de s'en venger. Bref elle est encore plus contente de celui-ci qu'elle ne l'avait été de l'autre, qu'elle prend alors pour un Racan de contrebande.

Il ne faisait que de sortir lorsque M. de Racan

en chair et en os, c'est-à-dire bègue et essoufflé, arrive : « O la ridicule figure ! » s'écrie Mlle de Gournay. Il prend un siège sans cérémonie, tout en bégayant : « Mademoiselle, je vous dirai tout à l'heure pourquoi je suis venu ici, quand j'aurai repris mon haleine... ». Il se nomme, elle se fâche : « Je ne sais pas qui vous êtes, mais vous êtes le plus sot des trois. Merdieu ! [Mère de Dieu !] je n'entends pas qu'on me raille ! » La voilà en fureur, elle défait sa pantoufle et charge le vrai Racan à grands coups de mule ; des gens montent, le poète se pend à la corde de la montée et se laisse couler en bas.

Détrompée le jour même, elle dut emprunter, le lendemain, un carrosse et aller faire amende honorable. L'aventure des *Trois Racans* défraya tout le 17e siècle et se joue encore aujourd'hui en comédie de société.

Malherbe était vraiment chanceux : ses ennemis mouraient ou étaient ridicules, ce qui en France, comme on sait, revient au même. De plus, les deux corps de troupes constitués par eux tinrent campagne séparément, firent la maladresse de ne se joindre jamais, et de ne pas franchir la distance qui les séparait, venant de l'âge et plus encore peut-être des principes ; les vieux adversaires, doués d'une vertu austère, ne voulurent point frayer avec la jeune école satirique, suspecte d'athéisme et d'immoralité et habituée de

l'auberge de la Pomme de pin. Et cette opposition, comme tant d'autres, demeura impuissante par défaut d'union.

VII

LA MORT DE MALHERBE (1628).

Malherbe voyait donc les obstacles s'aplanir peu à peu devant son influence grandissante et il le devait sans doute à la faveur des circonstances, au fait que son action s'exerçait dans le sens du courant général de la nation, mais aussi incontestablement à son étonnant esprit de suite et à sa vigoureuse opiniâtreté.

Enfin, s'il ne produisit des œuvres ni nombreuses, ni longues, il produisit jusqu'au bout, contribuant largement par son exemple à prouver que sa nouvelle formule d'art, qui convenait si peu à la jeunesse, s'accommodait à merveille à la maturité et à la vieillesse.

En 1627, lorsque les ducs de Soubise et de Rohan s'entendirent avec l'Anglais Buckingham, le cardinal de Richelieu se décida à frapper contre les protestants un grand coup à la Rochelle : alors Malherbe, avec son profond instinct de l'ordre, s'anima contre les réformés ainsi qu'il avait fait jadis contre les princes révoltés, et il lança le roi Louis XIII à la guerre, dans une ode pleine

de légèreté, qui témoigne chez le vieillard de soixante-douze ans d'une vivacité à la fois juvénile et mûre :

Donc un nouveau labeur à tes armes s'apprête ;
prends ta foudre, Louis, et va, comme un lion,
donner le dernier coup à la dernière tête
de la rébellion (1).

Fais choir en sacrifice au démon de la France
les fronts trop élevés de ces âmes d'enfer,
et n'épargne contre eux, pour notre délivrance,
ni le feu ni le fer.

Marche, va les détruire, éteins-en la semence...

Il termine en proclamant hautement sa foi dans la fécondité de sa verte vieillesse :

Je suis vaincu du temps, je cède à ses outrages ;
mon esprit seulement, exempt de sa rigueur,
a de quoi témoigner en ses derniers ouvrages
sa première vigueur...

Le vieux poète tient tête à l'âge : il avait pourtant, à cette heure, l'âme bien endolorie. Il venait de perdre le dernier enfant qui lui restait, son fils, le grand duelliste, qui avait fini par périr lui-même dans une querelle aux environs d'Aix : ce fut, à coup sûr, la plus grande douleur de sa vie, et avec sa ténacité coutumière, il employa ses dernières forces à obtenir la punition des meurtriers. En 1628, il adressa donc au roi sa

(1) Il est bien rare que Malherbe tombe, comme en cette strophe, dans l'incohérence des images : le roi y est à la fois Jupiter, un lion et Hercule abattant l'hydre.

belle ode, accompagnée d'une requête contre les coupables ; à la fin de sa lettre, il donnait une strophe anticipée sur la future reddition des Rochelois.

Au mois de juillet il n'y tient plus, et, en dépit de son grand âge, fait le voyage de la Rochelle, où il est reçu et guidé par Racan, qui sert comme enseigne dans la compagnie d'Effiat. Dans la cour même du château du roi, le vieux poète fait sourire les gens de guerre, en disant tout haut qu'il entend aller sur le pré et demander le combat contre M. de Piles, un des jeunes officiers qui ont tué son fils. Racan le tire à part pour lui montrer qu'il est ridicule, avec ses soixante-treize ans, de se battre contre un homme de vingt-cinq. « C'est pour cela que je le fais, réplique brusquement Malherbe, je hasarde un sol contre une pistole. »

Un autre jour, désignant à son jeune ami la sentinelle la plus avancée sur un bastion de la ville : « Voyez-vous cet homme-là ? dit-il, il souffre « la faim et mille autres incommodités, et s'expose, « à tous moments, à perdre la vie, parce qu'il veut « communier sous les deux espèces, et les autres « l'en veulent empêcher ; n'est-ce pas un beau sujet « pour troubler toute la France ? » Curieuse boutade qui forme comme l'envers de l'ode précédente ; mais en vertu des disparates si accentuées dans la nature de Malherbe, l'on peut croire qu'il n'est pas moins sincère dans ses envolées lyriques que dans ses saillies gauloises, quand il

excite Louis XIII que lorsqu'il le prend en pitié.

Le septuagénaire partit mécontent du peu de succès qu'avaient obtenu ses démarches et fatigué par les grandes chaleurs qu'il avait eu à supporter dans le camp. Il emportait de cette région fiévreuse le germe du mal auquel sa robuste constitution devait succomber.

Il tomba malade, au retour, dans sa chambre d'auberge, où il était soigné par son hôtesse, visité par son cousin Porchères d'Arbaud et son disciple Yvrande, et, sans avoir pu faire l'ode qu'il projetait sur la prise de la Rochelle, il expira douze jours avant la reddition de la place, le 6 octobre 1628. Chacun de nous n'aura-t-il pas son ode à finir au moment où la mort viendra le surprendre ?...

Malherbe mourut en grammairien, comme il avait vécu. Porchères avait tâché de le résoudre à se confesser, le malade répondit qu'il irait à Pâques. Yvrande lui adressa alors l'une de ses pieuses énigmes, qui sont d'usage auprès des mourants : « Ayant toujours fait profession de vivre comme les autres hommes, lui dit-il, il faut mourir aussi comme les autres. » Malherbe n'était pas l'homme des énigmes : « Qu'est-ce que cela veut dire ? » avait-il repris, et Yvrande avait répondu avec *netteté*, cette fois : « Quand « les autres meurent, ils se confessent, commu- « nient et reçoivent les autres sacrements de l'É- « glise. — Vous avez raison, » lui dit simplement Malherbe, et il envoya querir le vicaire de

sa paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois, qui l'assista jusqu'à la mort.

Une heure avant de mourir et après deux heures d'agonie, il se réveilla comme en sursaut pour reprendre sa garde d'un mot qui n'était pas bien français à son gré, et le vicaire lui en faisant réprimande : « Je ne peux m'en empêcher, répondit-il, et je veux jusques à la mort maintenir la pureté de la langue française. »

Une leçon de clarté et une autre de correction, telles auraient été les dernières paroles de Malherbe, si, entre les deux, il n'avait chargé son valet de donner ses vieux souliers... à un Carme déchaussé.

*
* *

Malherbe pouvait mourir : l'école classique française était, grâce à lui, définitivement constituée, cette école qui n'est que l'harmonieuse fusion de deux éléments, contradictoires en apparence, l'imitation et le naturel. Mais cette fusion ne se fit pas en un jour, ni même en une fois : elle fut le résultat de deux opérations, auxquelles présidèrent, à cinquante ans de distance, Ronsard et Malherbe. Le premier retrempa fortement notre pensée et notre langue dans leurs origines gréco-latines, le second *naturalisa* français ces emprunts étrangers. La formule de la littérature moderne était désormais trouvée en France : les hommes de génie peuvent venir, et peu importe que, pour

des causes générales, ils ne cultivent pas le genre lyrique auquel s'est adonné Malherbe, et qu'ils le remplacent de préférence par le genre dramatique; notre poète n'a pas tant servi à la poésie lyrique qu'à la littérature française en général, et Corneille, Molière, aussi bien que Racine, lui devront beaucoup, et par la suite Voltaire, qui renchérira encore sur sa netteté. On comprend donc l'enthousiasme de Boileau, le théoricien de l'école de 1660, et sur Malherbe son mot fameux, moins souvent compris que répété avec ironie. Dans l'énumération qu'il fait des qualités essentielles au poète français, lorsqu'il en vient à *l'harmonie* et à *la clarté*, il affirme que l'inventeur en France en a été Malherbe, et, pour appuyer son dire, il donne une esquisse sommaire et assez erronée, d'ailleurs, de l'histoire de notre poésie, qui a été, selon lui, plus ou moins « confuse » et « brouillée » depuis ses origines jusqu'à Desportes et Bertaut inclusivement :

> Enfin Malherbe vint et, le premier en France,
> fit sentir dans les vers *une juste cadence*,
> *d'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir*,
> et réduisit la Muse aux règles du devoir...
> marchez donc sur ses pas ; aimez sa *pureté*,
> et de son tour heureux imitez *la clarté*.

Boileau, à son tour, tranche le mot. Clarté, netteté, tel est bien l'élément que Malherbe a *dégagé* de notre tempérament national ; entreprise un peu bourgeoise peut-être, mais qui ne lui fait pas un mince honneur, et la postérité,

qui au fond ne se trompe guère, a égalé ce service, qui n'a rien de reluisant, au mérite des grands poètes créateurs, en lui accordant la gloire, à ce titre, tout comme à eux.

Les séduisantes imaginations et les éclatantes obscurités du romantisme n'ont pas réussi à détruire l'œuvre de Malherbe, quoi qu'il semble à première vue. Lorsque les feux d'artifice de 1830 se sont trouvés la plupart éteints, l'on a vu nombre d'écrivains français, et parmi les meilleurs, depuis les Musset et les Veuillot jusqu'aux Maupassant, aux Coppée, aux Anatole France et aux Jules Lemaître, reprendre le vieux sillon de la tradition française, déchargés sans doute du fardeau jadis obligatoire de l'imitation, allégés des entraves de règles trop multiples et plus libres de laisser leur imagination agiter en frémissant ses ailes, mais gardant jalousement *le naturel* préconisé depuis trois cents ans par Malherbe et comprenant, — pour finir par le vers de l'un d'eux, romantique pénitent, — que, chez nous, sauf d'infiniment rares exceptions, l'on ne peut, expérience faite, fonder de littérature durable comme de stable conduite que

sur l'éternel bon sens, lequel est né français.

15 juillet 1903.

B

UN REPORTER AU 17e SIÈCLE. ANECDOTES INÉDITES DE RACAN SUR MALHERBE.

I

Malherbe avait un disciple de 34 ans plus jeune que lui, un orphelin qui devint vite son ami et son fils, et qui, oreilles et bouche bées, l'écouta, l'observa, l'admira quotidiennement, vingt-trois ans durant, depuis ce jour d'automne de l'année 1605 où, petit page de la chambre d'Henri IV, il comparut au Louvre devant le poète officiel, « froissant sa toque à plume » (1), jusqu'au 6 octobre 1628 inclusivement, jour de la mort de Malherbe, à laquelle le disciple manqua, retenu au loin à son poste d'enseigne, mais dont il demanda tous les détails aux autres disciples, ses amis.

(1) Joli mot d'Antoine de la Tour, dans son édition de Racan, t. I, p. XXVIII.

Racan avait retenu pêle-mêle, avec les principaux articles du code littéraire de Malherbe, toutes les boutades échappées à sa brusquerie naturelle, et, comme il vécut fort âgé et qu'il était très conteur, il les conta pendant quarante ans.

Le poète avait affirmé dans sa superbe :

Ce que Malherbe *écrit* dure éternellement ;

il fut dépassé dans son attente, car il y eut plus, et

Ce que Malherbe *dit* dure éternellement.

Le maître était loin de s'en douter : l'eût-il soupçonné, que sa vanité eût été capable de s'en trouver au fond flattée, mais son bon sens n'eût pas manqué de décocher au trop fidèle disciple l'un de ces mots vifs dont il avait l'habitude et qui emportaient la pièce. Ce mot, il est même permis de le conjecturer, non sans vraisemblance, d'après celui qu'il lança un jour d'impatience au même Racan.

Un grand seigneur, qui se piquait de poésie, reprochait une fois à ce dernier le mauvais emploi d'un adjectif dans un de ses vers : l'auteur des *Bergeries* invoque aussitôt un vers de Malherbe où le même terme est employé, et Malherbe du coin où il écoutait, s'écrie brusquement : « Eh bien, mort Dieu ! si je fais un..., en voulez-vous faire un autre ? »

Racan savait par cœur tout ce qu'avait lâché son maître, en fait de boutades, durant vingt-trois ans, et il le répétait pieusement.

*
* *

Vers 1653, quand Ménage vit que Racan était décidément trop paresseux pour composer la première édition des poésies de Malherbe, il résolut de s'en charger lui-même, mais il lui demanda du moins quelques notes sur la vie du poète : Racan s'exécuta et rédigea des « Mémoires pour la vie de M. de Malherbe », improvisation naïve où il déverse à sa manière, sans art, sans grand ordre, sans aucun discernement, ce qu'il sait et ce qu'il a coutume de raconter, l'intéressant comme l'insignifiant, le grossier comme le ridicule. C'est vraiment le « Malherbiana » : les trois quarts de cet écrit sont remplis par des « bons mots ». Après en avoir rapporté un certain nombre, Racan est pris de scrupule et se met à songer comme un bon mot se refroidit à distance ; ce sont les lignes où il témoigne de la plus vive intelligence : « C'estoient, dit-il, les discours ordinaires « qu'il avoit avec ses plus familiers amis ; mais « ils ne se peuvent exprimer avec la grâce qu'il « les prononçoit, parce qu'ils tiroient leur plus « grand ornement de son geste et du ton de sa « voix. »

Et que dire, à trois siècles d'intervalle, quand la langue, les mœurs, les circonstances ont changé ? En vérité, on jugerait plus facilement par un

herbier des merveilles de la nature que du génie d'un homme par une collection de bons mots.

Ménage profita largement des notes manuscrites de Racan, dans son *Commentaire sur Malherbe,* et Pellisson, au même temps, en use dans son *Histoire de l'Académie française,* tous deux conservant scrupuleusement la façon de conter de Racan, façon longuette, un peu traînante, et qui sent la grâce vieillotte du 16e siècle et des gens âgés qui ne sont plus pressés.

Le grand médisant de l'époque, Tallemant des Réaux, se jette sur ces historiettes qui sont proprement son gibier. Il en compose le portrait de Malherbe, les resserrant, les accélérant et fouettant, pour ainsi dire, la langueur de Racan de sa piquante vivacité.

La Fontaine, qui s'entend à choisir, y prend l'unique perle : la fable du *Meunier, son Fils et l'Ane.*

Voilà donc le célèbre poète qui commence à être dépeint, ou plutôt déshabillé par son disciple, et cette relation enfantine de Racan qui devient le fondement de la tradition biographique sur Malherbe.

On fit plus. Deux ans après la mort de Racan, en 1672, un certain abbé de Saint-Ussans eut la fâcheuse idée de publier tels quels ces *Mémoires de Racan pour la vie de Malherbe* dans un recueil de *Divers traités d'histoire, de morale et d'éloquence.* Cet exemple fit fortune, et depuis deux cents ans on n'a pu donner une édition des poésies de Mal-

herbe, sans se croire obligé de mettre en tête le texte des historiettes de Racan ; au point que le meilleur éditeur moderne les publia, il y a une quarantaine d'années, sous le titre excessif de *Vie de Malherbe par Racan*, et naguère, à propos de deux thèses de doctorat, à la Sorbonne et dans les revues savantes, l'on a rouvert le feu sur le caractère et sur le génie de Malherbe, en cherchant de part et d'autre des munitions dans les *Mémoires* de Racan (1).

Une seule note détonne dans ce concert d'approbation vraiment extraordinaire : au milieu du 18e siècle l'abbé Jolly, en son *Dictionnaire de littérature et d'histoire*, se scandalisait de l'ouvrage et, se refusant à douter du tact de Racan, en contestait l'authenticité : « Est-il à présumer, dit-« il, que Racan, le disciple, l'ami, le fils de « Malherbe, pour ainsi dire, se soit plu à « *déshonorer* de gayeté de cœur la mémoire de « son Maître... ? Quelle indiscrétion dans Racan, « pour ne rien dire de plus, s'il est l'auteur de cet « écrit ! »

Quelle indiscrétion ! c'est : quelle naïveté ! qu'il convient de dire. Il faut avoir suivi, comme nous l'avons fait, pas à pas, l'invraisemblable naïveté que garda Racan pendant quatre-vingts ans, pour arriver à comprendre comment il la put pousser jusqu'à cette extrémité.

(1) A propos des thèses de MM. Ferdinand Brunot et Gustave Allais (1891).

Non, en vérité, ni Berthelot avec ses parodies, ni Mathurin Régnier avec ses satires, ni Desportes avec sa mauvaise humeur, aucun de ses ennemis enfin n'a réussi à faire à Malherbe un mal aussi sensible que, par ses inconscients bavardages, son disciple chéri. On n'est vraiment trahi que par les siens !

Certes, nous n'aimons pas Malherbe d'amour, mais la justice nous force à récuser un pareil témoignage, quand il s'agit de le juger ; et nous estimons qu'il serait « pourtant temps », comme dit la chanson, de s'apercevoir que c'est par la malice innocente de Racan que la mémoire de Malherbe nous arrive escortée, encombrée, étouffée, pour ainsi dire, par un monceau d'anecdotes qui n'ont presque rien à voir avec son génie, et que nous avons affaire, avec cette prétendue *Vie de Malherbe*, à de simples notes sans portée, à un vrai monument de naïveté, à une œuvre de reportage, comme nous dirions aujourd'hui, sincère à coup sûr, mais primitif, dans le genre de celui que pourrait faire sur son père un enfant à l'esprit simple.

Nous en avons extrait le principal pour notre étude précédente sur Malherbe. Quant au reste, contentons-nous de nous amuser de ces détails, quand ils se trouvent encore amusants, et d'en repaître notre curiosité, puisque c'est l'un des goûts de notre siècle indiscret de mettre à nu les grands hommes, et l'un des divertissements de notre époque égalitaire de surprendre à la loupe

les misères humaines chez les favoris de la gloire. Il faut reconnaître que le plaisir en est bien avivé, lorsqu'il s'exerce aux dépens d'un tyran des mots ou des hommes ; il prend alors je ne sais quoi de la saveur exquise de la vengeance.

Lisons donc les *Mémoires* de Racan et son supplément inédit, après déjeuner (c'est une lecture digestive), tout comme nous lisons notre journal qui nous donne les informations intimes sur un homme illustre, d'après l'interview de son valet de chambre.

*
* *

Racan n'avait pas absolument tout écrit à Ménage, il n'avait pas vidé jusqu'au fond son sac à souvenirs. C'était le plus souvent pudeur ou prudence : il avait en effet jugé certains mots de Malherbe vraiment trop lestes pour souffrir l'écriture, bien qu'il se fût déjà montré dans les *Mémoires* singulièrement large en ce sens ; d'autres mots lui semblaient trop libres en politique ou en religion, à présent que Richelieu, continué par Mazarin, avait appris à tous qu'il était perdu sans retour, ce franc-parler de la cour d'Henri IV et de la Régence de Marie de Médicis. Dans la série des « bons mots » de Malherbe, la partie réservée était donc la plus piquante. Racan, s'il n'avait point osé l'écrire, continua plus que jamais à la conter, mais avec quelque mystère sans doute, et

seulement aux amis sûrs, tels que Ménage ou Valentin Conrart, le premier secrétaire de l'Académie. Il y ajoutait d'autres détails, indifférents ceux-là, qu'il avait omis par simple oubli dans ses notes à Ménage.

Conrart, le jour où il recopia pour lui-même les *Mémoires* de Racan, se souvint de toutes ces anecdotes supplémentaires, oubliées ou réservées, qu'il tenait oralement de son ami, et il prit soin de les intercaler dans son manuscrit à leur place respective.

C'est ce manuscrit de Conrart, complété d'une façon si précieuse, sur lequel nous avons eu la bonne fortune de mettre la main, grâce au désintéressement d'un aimable savant qui a bien voulu nous céder sa petite découverte (1). Nous ne croyons plus avoir le droit de tenir sous clef ce petit trésor, et il est temps d'en livrer au public les principales pièces. L'on n'est plus aujourd'hui, grâce à Dieu, de l'humeur de Fontenelle, et quand on a la chance d'avoir la main pleine d'idées ou, plus modestement, de documents inédits, l'on s'empresse de l'ouvrir toute grande.

Nous ne revendiquons nullement Racan comme un tenant de la méthode biographique de critique littéraire, parce qu'il est aux antipodes mêmes de l'esprit *critique*, et qu'il fournit les renseigne-

(1) Notre maître M. Auguste Bourgoin, le biographe de Conrart. Il a donné depuis *les Maîtres de la critique au* XVIIe *siècle*, et *les Récits de nos élèves*, si poétiquement illustrés par Fraipont.

ments biographiques sans aucun *choix*. C'est à nous à nous servir de ces informations naïves en les triant, ainsi que nous avons essayé de le faire dans l'étude précédente, et si nous nous aventurons ici même à quelque conclusion partielle, ce ne sera qu'après nous être entouré de beaucoup d'autres documents, notamment de la correspondance de Malherbe.

Enfin, puissent-ils nous pardonner tous les trois, et Malherbe de le trahir, et Racan de le citer, et Conrart... de le faire parler !

II

Vous saviez, n'est-ce pas ? que Malherbe était frileux : Racan, vous vous en souvenez, avait ses entrées franches dans la modeste chambre garnie de son maître, située en la rue des Petits-Champs. Il y grimpait à toute heure, et il nous a déjà conté dans les *Mémoires* qu'un matin de grand hiver, il surprit Malherbe très affairé à enfiler les unes sur les autres un certain nombre de paires de bas presque toutes noires. Craignant de favoriser une jambe plus que l'autre, le bonhomme faisait deux tas de jetons, et, sitôt qu'un bas était mis, il grossissait d'un jeton le tas correspondant. Racan, pour une fois, la seule sans doute, plus pratique que son maître, lui conseilla d'attacher à chacun

de ses bas un ruban de couleur par ordre alphabétique « amarante, bleu, cramoisi », etc... Malherbe approuve le conseil et l'exécute sur l'heure. Le lendemain, rencontrant son disciple, comme à l'ordinaire, à la table du duc de Bellegarde, au lieu de bonjour, il lui dit : « J'en ai jusqu'à L. » Tout le monde fut fort surpris, et Racan, qui n'avait jamais l'esprit très présent, eut de la peine à comprendre que le poète voulait dire qu'il avait *douze* bas.

Les bas de Malherbe sont pour nous une vieille connaissance. Mais voici que Conrart nous renseigne sur le haut du vêtement :

« Estant un jour... en hiver... chez Mme Desloges... », — dans ce salon littéraire et protestant qu'il fréquentait si volontiers, — « il fit voir que les camisolles et les doublures qu'il portoit alloyent jusques au nombre de quatorze. »

Êtes-vous plus curieux encore, et tenez-vous à savoir en quoi étaient faites ces camisoles ? Sachez qu'il y en avait un certain nombre en frise, et en frise verte, l'étoffe dont il étendait, nous l'avons vu, plusieurs pièces à sa fenêtre, un jour de grand froid.

Quatorze camisoles vertes en haut, douze bas noirs... en bas, voilà qui va bien. Mais nous avons une lacune, hélas ! dans l'habillement de Malherbe, et nous ignorons jusqu'à ce jour le nombre, la nature et la couleur de... ses haut-de-chausses. Nous ne désespérons point qu'on exhume quelque jour des documents sur ce...

grave sujet, comme on l'a fait pour Napoléon Ier : Malherbe, avec son sans-gêne habituel, ne devait pas faire difficulté d'en entretenir la compagnie.

*
* *

Vous savez encore que Malherbe était un conservateur intransigeant en politique comme en tout le reste : en littérature, c'est à force d'être conservateur qu'il fut révolutionnaire, au nom de la modération, de la correction, de la prudence et même de la timidité. En politique, sa passion de l'ordre le rendait impuissant à comprendre les guerres civiles de son temps. Ce royalisme aveuglément dévoué fut même, croyons-nous, un des seuls sentiments profonds de sa nature, en même temps qu'une des sources les plus pures de son inspiration poétique.

Au mois de janvier 1614, rapporte Conrart, quand éclata, avec la révolte de Condé, la première guerre civile, « on parloit dans une grande « Compagnie des désordres que causeroit cette « guerre, et du tort qu'avoyent les mal-contens « qui se joignoyent à M. le Prince ; M. de Mal- « herbe, qui estoit présent, levant les yeux au « Ciel, s'écria tout à coup : « O bon Dieu ! où « est ta fièvre, ta peste, ton mal caduc [l'épi- « lepsie] ? qu'en fays tu que tu ne les envoyes à « ces gens qui troublent l'Estat ! »

Racan, qui avait entendu ce mot, jugea prudent

de ne pas l'écrire (et cela se comprend), vers 1650, au temps de la splendeur du grand Condé, le glorieux fils du révolté de 1614.

A la fin de la guerre, la même indignation profonde inspira à Malherbe de belles et fougueuses strophes paraphrasées d'un psaume, entre autres, celle que nous avons citée :

La gloire des méchants est pareille à cette herbe...

Après en avoir entendu la lecture, la régente soufflait à l'oreille du poète : « Malherbe, prenez un casque. »

Quand il montrait ces paraphrases de psaumes, il lui arrivait souvent, nous apprend Conrart, que des érudits lui reprochaient de « n'avoir pas suivy « le sens de David. — Je ne m'arreste pas à cela, « répondoit-il, j'ay bien fait parler le bonhomme « David autrement qu'il n'avoit fait. » — « Bien... autrement », c'est-à-dire bien mieux, par rapport au temps de Louis XIII : c'est incontestable. David donnait à Malherbe le cadre, le ton, une provision d'images (ce qui n'était point superflu), et Malherbe animait tout cela d'une passion personnelle et présente, et le revêtait de sa musicale harmonie.

*
* *

Il ne comprenait pas mieux les guerres religieuses que les guerres civiles, comme on le voit

par la boutade inédite que nous avons citée de lui, et qui lui échappa au siège de la Rochelle (1).

Nous savons, d'ailleurs, que Malherbe ne pouvait être rangé parmi les chauds catholiques de son temps, quoiqu'il prétendît avoir fait comme ligueur, dans sa jeunesse, le coup de feu contre Sully. Il s'acquittait strictement de ses devoirs religieux, car il allait à la messe, et même à la grand'messe, ainsi que le témoigne une autre anecdote de Conrart. Un dimanche, Racan arrive à l'église après lui et le trouve à la porte.

« Ne voulez-vous pas entrer plus avant, lui dit-
« il, pour entendre la messe ? » A quoy M. de
« Malherbe répondit brusquement, selon sa cou-
« tume : « Pensez-vous qu'une grande messe ne
« porte pas plus loin qu'une petite ? »

Son cœur n'était point engagé dans sa religion, mais plutôt son bon sens et surtout son goût de la bienséance. Il aimait à répéter que « la religion des honnêtes gens est celle de leur prince ». Il était catholique parce qu'il était royaliste, et l'un et l'autre par esprit d'ordre. Nul doute que, venu à une autre époque plus sceptique, il n'eût grossi le nombre des incroyants, ou tout au moins des indifférents.

*
* *

Le sentiment le plus vif de Malherbe paraît avoir été l'horreur de Ronsard. Il le détestait, il

(1) P. 105.

le méprisait, il l'injuriait. Il déclarait qu'il donnerait toutes les œuvres de Ronsard pour une chanson du Pont-Neuf. Il « effaçoit son Ronsard » d'un bout à l'autre « et en cottoit à la marge les raisons », qui ne devaient pas être tendres. Quel dommage qu'on ne puisse retrouver *son* Ronsard comme on a retrouvé *son* Desportes ! et s'il a criblé celui-ci de : « Excellente sottise, Bourre, Galimatias royal, Pâté de chevilles », etc., etc... que fût-ce donc de l'autre ? Quel monument perdu de vigoureuse haine littéraire ! Racan, du moins, qui avait feuilleté ce volume, put rapporter à Conrart que son maître « mettoit à « la marge de tout ce qui ne lui plaisoit pas, dans « Ronsard, *Moilon*, *moilon* : comme s'il eust « voulu dire, — expliquait Racan, — que ces « endroits-là ressembloyent au moilon, dont on « ne se sert, dans les bastimens, que pour rem- « plir les fondemens et pour faire des murs ; au « lieu que la pierre de taille est ce qui les rend « solides et beaux ».

Alors, quelle grêle de *moilons* il avait dû jeter en marge dans le jardin fleuri de Ronsard !

Voilà bien le genre d'*imagination de mots* dont Malherbe usait dans son enseignement, je veux dire dans ses corrections de vers imprimés ou manuscrits, méthode excellente parce qu'elle fait entendre clairement des idées abstraites et force parfois à rire les victimes mêmes de la correction.

Ainsi, Racan avait oublié de le dire dans ses

Mémoires, « les vers qui n'estoyent ni bons ni mauvais desplaisoient extrêmement à Malherbe, et il les appeloit des Pois-pilés ». Nous dirions aujourd'hui, si je ne me trompe, de la purée.

Le disciple ne partageait nullement la farouche prévention de son maître contre le chef de la Pléiade, il ne se faisait même pas faute de le lire à sa barbe. Un jour que cela lui arrivait, dit notre manuscrit, il rencontre la chanson de Ronsard qui commence d'une façon peu harmonieuse :

D'un gosier mâche-laurier
j'oy crier
dans Lycophron ma Cassandre.

Et il demande imprudemment à Malherbe si Lycophron est la ville où demeurait Cassandre. Silence obstiné de Malherbe. Racan insiste ; l'autre s'emporte alors en gronderies, « le traittant d'ignorant ; de sorte que Racan demeura dans son erreur » : il n'était guère pressé d'en sortir. Il prenait un homme pour le Pirée.

« Un jour qui fut fort longtemps après, comme il estoit chez M. de la Varenne », avec un helléniste, celui-ci « le pria de faire apporter de sa « bibliothèque un Licophron pour justifier un « passage qu'il avoit allégué ; Racan reconnut « par là que Licophron estoit un auteur et non « pas une ville ».

Cinquante ans s'étaient écoulés que, dans une lettre à Ménage, il parlait encore avec une plaisante terreur du « silence grondeur et impitoya-

ble de Malherbe » en cette mémorable journée.

Ne pensez-vous pas qu'au fond la mauvaise humeur de Malherbe fut bien moins amenée par l'ignorance de Racan (en est-il encore beaucoup parmi nous qui ne la partagent point ?) que par le goût déclaré de celui-ci pour la lecture de Ronsard ?

*
* *

On sait que notre poète travaillait lentement, ce qui est grave pour un auteur d'à-propos. En 1614, quand la duchesse de Conty perdit son frère, le chevalier de Guise, Malherbe se mit en devoir de composer à son intention une lettre de consolation. Il fait allusion, dans la première page, au voyage de la duchesse à Saint-Germain où elle avait été réfugier sa douleur. Mais il travailla longtemps sa lettre, il lui donna des dimensions considérables, il voulut « la mettre en sa perfection », c'est même « presque le seul ouvrage de prose qu'il ait achevé », au dire de Racan. Lorsque la lettre fut enfin construite, la duchesse était revenue à Paris.

« Il l'obligea, nous dit Conrart, à retourner « exprès à Saint-Germain-en-Laye, aymant mieux « luy donner la peine de faire ce voyage, que de « prendre celle de changer peut estre une periode « ou deux de cet ouvrage. »

Racan nous avait déjà conté l'histoire de ce président qui perdit sa femme ; la pièce de con-

solation de Malherbe arriva trop tard : le veuf était remarié. La chose était cette fois irréparable ; le poète ne pouvait vraiment pas obliger le conseiller à perdre sa seconde femme pour rendre la vérité à ses vers. Décidément, Malherbe ne consolait pas vite.

*
* *

On l'appelait le Père Luxure chez M. de Bellegarde, où pourtant l'on n'était pas prude ; l'une des deux raisons de ce surnom est qu'il avait le mot fort cru. Racan en cita bonnement, sans y entendre malice, quelques échantillons dans les « Mémoires » ; il recula devant d'autres dont il se borna à égayer maintes fois ses familiers. Conrart a le mauvais goût de les rapporter. Mais nous ferons grâce à nos lecteurs, tant ces mots sont grossiers.

Nous retrouvons la gaillardise toute gauloise du bonhomme dans la plus longue historiette de notre manuscrit. Elle nous présente la silhouette d'un singulier personnage , un peu détraqué, semble-t-il, un de ces hommes comme en produit chaque époque, qui, ne pouvant se ranger dans un des innombrables cadres sociaux de leur temps, ont la manie d'en fonder un personnel pour eux et leurs amis.

« Un nommé Chaperonnaye qui se faisoit appel-
« ler le chevalier de la Madelaine, parce qu'il avoit

« obtenu permission du Roy Louis XIII d'insti-
« tuer un ordre de ce nom-là, eust d'abord le
« dessein de bastir une Maison dans la forest de
« Fontainebleau, pour ceux qui voudroyent estre
« de cet ordre. Mais, ayant changé d'avis, il
« demanda permission au Roy de faire dresser
« une espèce d'oratoire dans la Galerie du Louvre
« où sont les portraits des Roys. S. M. la lui ayant
« accordée, il fit dresser un grand Pavillon dans
« cette galerie, en forme de petit hermitage, de
« velours Supraris, doublé de toile d'argent. Il
« passoit là les jours et les nuits, sans sortir à ce
« qu'il disoit, avec un sien compagnon, tous deux
« vestus d'une robbe d'hermite de Drap gris, en
« broderie de laine rouge (1). »

Un jour, le roi va dans la galerie avec beaucoup de noblesse : Malherbe suit. On devine la solennité de cette visite royale, les propos des nobles, l'admiration des uns pour *l'hermitage*, la curiosité des autres pour *l'hermite*. Malherbe s'approche de lui et lui demande : « Puisqu'il ne sort point de
« ce lieu-là, où fait-il donc ses nécessitez natu-
« relles ? — A quoy n'ayant pas répondu nette-
« ment, le Roy », craignant... pour sa galerie, lui commanda de la quitter.

« M. de Racan le vit depuis avec son camarade,
« qui avoyent quitté l'habit d'hermite, et estoyent
« vestus de deux habits qu'ils s'estoyent fait faire

(1) Nous n'avons pu retrouver nulle part ce qu'était le velours « Supraris ».

« du velours du Pavillon, avec les manches et la « doublure de toile d'argent. Et il ouït dire, au « bout de quelque temps, qu'il estoit allé à Rome, « où il tenoit une table qui estoit quelquefois de « 50 couverts, et toujours la meilleure et la plus « délicate de la Cour. Cela dura longtemps, sans « qu'on seût où il prenoit de quoy fournir à cette « dépence, et à toutes les autres qu'il faisoit à « l'avenant de celle-là. Puis, tout d'un coup, il « disparut, sans qu'on ayt jamais appris ce qu'il « estoit devenu. »

L'ermite s'était fait diable !

*
* *

Tout au bas du même feuillet, Conrart a relaté un incident de voyage, dont le relieur du manuscrit, au 17e siècle, n'a pas respecté la fin, heureusement facile à suppléer. Cela pourrait s'appeler : *La poudre de Chypre* ou *Comment on voloit Malherbe.* Le héros, je veux dire le voleur, est son valet, que nous connaissons déjà par la façon plaisante dont son maître le corrigeait :

« Il lui donnoit dix sous par jour pour sa vie, « ce qui estoit honneste en ce temps-là, et vingt « écus de gages [environ 420 fr. de notre mon- « naie], et quand son valet l'avoit fâché il lui « faisoit une remontrance en ces termes : Mon « ami, quand on offense son maître on offense « Dieu, et quand on offense Dieu il faut, pour

« avoir l'absolution de son péché, jeûner et donner « l'aumosne ; c'est pourquoy je retiendrai cinq « sous de vostre dépense, que je donnerai aux « pauvres à vostre intention, pour l'expiation de « vos péchés. »

Mais le valet savait se venger et rentrer dans ses cinq sous.

Un jour Malherbe passait à Auxerre ; c'était sans doute dans un de ses voyages à Aix ou à Dijon, chez son protecteur, le duc de Bellegarde, qui était gouverneur de Bourgogne :

« Il luy prit fantaisie d'avoir de la poudre de « Chypre, et envoya son valet dire à un homme « qui en vendoit, qu'il lui en apportast ; le Mar- « chand luy en ayant montré, qu'il vouloit vendre « 50 sols l'once, M. de Malherbe luy dit qu'il n'en « vouloit point, et qu'elle ne devoit pas être bonne « à ce prix-là ; si bien que le marchand s'en re- « tourna ! Le valet, qui connaissoit l'humeur de « son maître, alla retrouver le marchand, et l'ins- « truisit de ce qu'il devoit faire, à condition qu'il « auroit part au gain qu'il feroit de plus qu'il « n'eust fait. Le marchand revint donc au logis « où estoit logé M. de Malherbe, et luy montrant « la même poudre que « celle qu'il luy avoit mon- « trée auparavant », il luy dit qu'elle valoit 100 « sols (1) « et que c'estoit de la bonne poudre de « Chypre, dont M. de Malherbe voulut bien « acheter ».

(1) Tels sont les mots hors guillemets, que nous suppléons sans difficultés.

Bénéfice net pour le valet, 25 sols : de quoi faire face à cinq jours de jeûne.

*
* *

C'est à ce même valet sans doute que Malherbe, sur son lit de mort, commandait de « donner ses vieux souliers à un carme déchaussé ». Conrart a écrit ce trait inédit immédiatement après celui de Racan nous rapportant l'observation grammaticale faite par le poète moribond à son hôtesse. Ces deux traits ne sont que des on-dit, Racan ayant eu le chagrin de ne point assister aux derniers moments de son maître ; mais n'est-il pas vraisemblable que Malherbe ait conservé jusqu'au bout la fermeté de son caractère, la brusquerie et la liberté de son humeur ?

« On ne lui trouva, ajoute Conrart en terminant, autre argent que deux quarts d'écus ; ce « qui fit écrire par M. de Malleville à Mme des « Loges « que s'il ne fust mort de maladie, il « fust mort de faim », et ce qui inspira à M. de Gombaud cet (*sic*) épitaphe :

L'Apollon de nos jours, Malherbe icy repose,
il a vescu longtemps sans beaucoup de support ;
en quel siècle, Passant, je n'en dis autre chose,
il est mort pauvre, et moy, je vis comme il est mort.

Malherbe ne mourut point pauvre, et si on ne lui trouva que deux quarts d'écus, c'est qu'on ne chercha pas bien. Après avoir vécu toujours

avec une simplicité extrême, il était dans l'aisance à la fin de sa vie (1).

D'ailleurs, en y comprenant Corneille lui-même, un Normand meurt-il pauvre?

*
* *

Tels sont les principaux détails inédits que Racan avait coutume de rapporter à Conrart et qui formèrent, au 17e siècle, comme le *Supplément* oral des *Mémoires* manuscrits pour la vie de Malherbe. Même avec ce supplément, les *Mémoires* ne donnent pas encore un portrait en pied du poète : on ne voit au clair ni les grandes lignes de sa réforme, ni le fond de son âme, que nous avons tenté de restituer dans le chapitre précédent. On prend du moins une idée du tour de son humeur, de sa parole et de son esprit ; on est édifié sur ses mots, ses repas, son vêtement, le croirait-on ? jusque sur le goût « agréable de ses sueurs en sa jeunesse » : c'est une promenade au bord plutôt qu'au dedans de cette vie ; c'est son his-

(1) Il semble le dire lui-même dans une mauvaise strophe d'une de ses dernières pièces : il s'estime au fond content

d'avoir bien vécu dans le monde
prisé (quoique vieil abattu)
des gens de bien et de vertu :
et voilà le bien qui m'abonde.

Et nous pouvons l'en croire, après toutes les lamentations qu'il a envoyées pendant si longtemps sur ce sujet à ses amis Peiresc et Racan. Néanmoins le dernier vers ne prête-t-il pas à une équivoque sur le sens ?

toire, non pas intime, mais détaillée, ce qui est tout autre.

Racan qui, à bien des égards, retardait sur son temps, l'a devancé sans le vouloir par ses informations minutieuses sur un homme illustre. Les biographes ont certes mieux à faire qu'à le prendre pour modèle ; mais les *reporters* ne pourraient-ils point le saluer comme leur premier ancêtre (1) ?

3 décembre 1892.

(1) Nous avons publié intégralement ces *Anecdotes inédites sur Malherbe*, avec une introduction et des notes critiques (87 p. in-8°, chez Alphonse Picard et fils, 1893).

RACAN

(1589-1670)

A

LA NAISSANCE DE RACAN. — RACAN MANCEAU-ANGEVIN.

Le 1er octobre 1899, le Maine et l'Anjou fêtaient spontanément à Aubigné la naissance de Racan, que notre enquête leur avait restitué, tandis que le charmant poète passait jusque-là pour avoir vu le jour à Saint-Paterne en Touraine. Nous nous proposons de raconter les circonstances de cette petite découverte, ce qui jettera peut-être un jour peu connu sur les curieuses aventures de la vie des travailleurs : nous essaierons ensuite de déterminer la portée de cette modeste trouvaille.

Que l'on veuille bien, seulement, nous excuser si nous sommes, par force en un pareil sujet, obligé de parler de nous-même continûment.

*
* *

Un jour de janvier de l'année 1891, je travaillais, solitaire, à la bibliothèque de l'Arsenal, dans une de ces salles qui furent élégamment lambrissées au 18e siècle, alors qu'on rajeunit la vieille demeure de Sully, l'ancien dépôt de notre artillerie, qui dort à présent dans le silence du quartier le plus désert de la capitale. Je m'étais plongé dans un des gros volumes de manuscrits de Conrart, car ce premier secrétaire perpétuel de l'Académie française, s'il observa en public « un silence prudent », écrivit pour lui-même, toute sa vie. Il avait la salutaire manie, dont nous sommes aujourd'hui de si nombreux tributaires, de conserver et de classer tout ce qui lui tombait sous la main : idées, faits, lettres, documents de tous genres, si bien que de ses manuscrits et de ses notes il a laissé 48 gros volumes in-4°, qui sont incessamment fouillés depuis un siècle et que l'on retrouve à l'origine de la plupart des découvertes opérées à travers notre histoire littéraire, en commençant par les belles études de Victor Cousin sur la Société du 17e siècle.

Dans un de ces volumes je lisais les anecdotes inédites de Racan sur Malherbe, que nous

avons analysées plus haut, lorsque, en feuilletant les pages voisines, mes yeux vinrent à apercevoir, par hasard, une notice sur Racan. J'examinai avidement l'écriture : elle était notoirement de Conrart lui-même ; c'était son écriture négligée et hâtive, tandis qu'il en avait une autre appliquée, dont il a écrit beaucoup d'autres pièces, telles que les Anecdotes. Alors quelle joie intense! depuis trois ans j'essayais de jalonner la vie de Racan, et voici que je tenais le fil conducteur qui allait me diriger dans la reconstitution de cette existence !

Il n'y avait rien d'étonnant à ce que Conrart eût ainsi écrit un résumé de la vie de Racan. Sans doute il n'avait pu le connaître dans le cercle Malherbe, dont il ne faisait point partie ; mais il était pour lui, avec Chapelain et Ménage, un des amis de la seconde heure. On sait qu'il demeurait, en été, près de Paris, dans cette charmante villa d'Athis qui dominait une gracieuses courbe de la Seine ; il aimait à y recevoir les lettrés des deux sexes : avec eux il devisait dans son jardin disposé à la française, et l'une de ses belles visiteuses, Mlle de Scudéry, parlait ainsi de ces cabinets de verdure : « Les arbres en sont si beaux, « le vent si frais et l'ombrage si charmant, qu'il « n'est presque pas possible d'être en ce lieu sans « plaisir et sans esprit. » Racan, qui allait tous les ans à Paris pour ses interminables procès, ne manquait point de se rendre à Athis, et là, les amis discutaient des questions qui nous laissent

assez froids aujourd'hui : la supériorité relative des genres littéraires, par exemple, de la poésie épique, dramatique ou lyrique.

Mais, un jour, il arriva malheur à cette amitié. C'était à la fin de l'été de 1659, en un temps d'âpres cabales académiques. Racan voyait beaucoup Ménage, qui préparait une édition des œuvres de Malherbe ; or Ménage était d'un parti opposé à celui de Conrart et de Chapelain. Toutefois Racan avait promis à ce dernier (qui, apparemment, le lui avait demandé) d'aller, avant de quitter Paris, faire une dernière visite à Conrart, d'ailleurs malade. Mais Racan était un parfait étourdi, et il a traversé tout le 17e siècle, formant avec La Fontaine un couple fraternel, uni, non seulement par l'amour des champs, mais encore par la distraction. Le septuagénaire part donc, va faire ses vendanges en Touraine, tombe lui-même malade et perd totalement de vue Chapelain, Conrart et Athis. Mais il est rappelé à l'ordre par une lettre pincée de Chapelain, qui lui déclare entre autres choses : « M. Conrart a « trouvé que vous aviez un peu péché d'être part « de Paris sans lui avoir dit adieu... Il a senti « avec quelque douleur que vous n'ayez pas jugé « à propos de lui en donner au moins du regret « ou par un valet ou par une lettre, dans le temps « qu'on lui mandait que vous ne bougiez de chez « une personne qui s'était déclarée notre enne- « mie. » On reconnaît à ce portrait Ménage. Et dans ses protestations de modération, Chapelain

ajoute cette phrase étonnante : « Et n'allez pas « vous imaginer, de grâce, *que nous souhaitassions « que vous ne la vissiez point, et que vous rompissiez « avec elle en notre faveur.* »

Les explications envoyées par le pauvre Racan ne purent rien. Sa double amitié avec Conrart et avec Chapelain sombra dans cette sotte aventure. N'est-ce point la comédie humaine que nous voyons encore se jouer chaque jour sous nos yeux : le collègue ou l'ami se brouillant avec vous parce que vous n'êtes pas venu le voir, l'électeur votant contre le candidat qui l'a négligé, éternelle et lamentable comédie à laquelle on peut donner pour titre : *L'Omission d'une visite ?*

C'est une dizaine d'années auparavant, dans la lune de miel de cette amitié, vers 1650 ou 1651, que Conrart eut l'idée d'inscrire ce qu'il savait par lui-même de la vie de son ami Racan : le poète avait passé la soixantaine et était d'une santé débile ; il était donc naturel et prudent au secrétaire de l'Académie de prendre quelques notes sur son confrère. Or il se trouve que nul document ne contient sur cette existence plus de renseignements sûrs et précis que la courte Notice rédigée à la hâte par Conrart. Aussi l'avons-nous eue perpétuellement sous les yeux en écrivant la vie de notre héros.

La première phrase en est celle-ci : « M. de « Racan est né en une Maison nommée Champ- « marin, qui est moitié dans le Maine et l'autre « moitié dans l'Anjou », et Conrart ajoute grave-

ment : « de sorte que si 7 villes ont disputé pour la naissance d'Homère, 2 provinces peuvent disputer pour la naissance de Racan ». En ceci le secrétaire de l'Académie s'est montré mauvais prophète, et nous avons vu en 1899 les deux provinces du Maine et de l'Anjou couronner, en se tenant la main, le nouveau berceau du poète.

Renseignements pris, la frontière du Maine et de l'Anjou passe exactement en cet endroit, et, d'ailleurs, il n'est pas surprenant que des maisons se trouvent parfois construites à cheval, en quelque sorte, sur deux circonscriptions administratives. Qu'il me soit permis d'en rapporter un exemple quasi personnel, qui souleva, il y a quelques années, un curieux cas de conscience paroissial et communal. L'un de mes parents possédait naguère, dans le Rémois, la propriété du Bois-de-l'Arbre, partagée entre les trois communes d'Hermonville, Pévy et Bouvancourt. Une naissance s'étant produite dans la cuisine des communs, l'on fut bien embarrassé pour savoir dans quel village l'on devait déclarer l'enfant. On apprit que le problème devait se résoudre d'après la place du foyer principal : or, la ligne de partage entre deux des communes tombait juste au faîte de la cheminée ! Alors on se décida d'après la plus grande partie de la pièce, et, bien que le lit où était né l'enfant fût sur le territoire de Bouvancourt, la majeure partie de la chambre étant sur celui de Pévy, le jeune citoyen si disputé fut enfin acquis à cette dernière commune.

En sortant de l'Arsenal, tout à la joie de ma trouvaille, j'entrai en hâte dans un bureau de poste pour demander où se trouvait le vieux manoir. L'*Annuaire général des Postes* nous rend, en effet, de précieux services en nous indiquant la situation exacte de tous les vieux châteaux, manoirs, maisons isolées, lieux-dits, pourvu qu'ils comptent encore un habitant. Mais la fatigue de ma séance de travail ou quelque mauvais génie voulant me faire expier mon contentement, me troubla sans doute la mémoire, et j'eus le malheur de demander, en place de Champmarin, *Montmarin* ! — « Château de Montmarin, desservi par la station de Sargé (Loir-et-Cher). » — Ma valise faite, je prends, sans perdre de temps, la grande ligne de l'État et débarque, une belle après-midi, plein d'espoir, à la gare de Sargé. Je monte au vieux château construit, au 17e siècle, sur le coteau de la rive droite du Loir et qui domine, continué par une antique avenue en terrasse, toute la vallée. Je suis reçu par M. de Montmarin, un diplomate en congé, très galant homme, qui m'avoue n'avoir jamais entendu parler d'aucun souvenir de Racan touchant son château : avec lui je me rends compte de mon erreur.

Une nouvelle consultation de l'*Annuaire des Postes* m'indique le précieux Champmarin, « ferme à 1 kilomètre d'Aubigné (Sarthe) ». J'écrivis alors au curé ou à l'instituteur ou au maire, je ne sais plus bien auquel des trois, car ces trois personnages qui, dans certaines communes,

dit-on, ne vivent pas toujours en parfaite harmonie, s'entendent du moins, sans le savoir, pour nous apporter d'utiles secours : ce sont nos correspondants naturels dans les 36.000 communes de France. Soit laïque, soit ecclésiastique, mon correspondant me confirma l'existence de la vieille ferme à 1.200 mètres du bourg et m'apprit qu'elle appartenait à M. le duc de Grammont. J'écrivis au propriétaire, qui m'octroya gracieusement l'autorisation de visiter sa ferme, et, un matin ensoleillé, j'aboutis enfin à Champmarin, un peu ému à la pensée de tous les vieux souvenirs que j'allais remuer et dont je me sentais encore seul à détenir le secret.

Une vieille avenue de noyers conduit de la sortie du bourg au manoir. Devant la porte, un puits arrondit son bonnet de coton sarthois de vieilles pierres. Derrière, un haut mur percé de trois larges baies en arcades, dont deux sont maintenant aveuglées, faisait par une entrée large et loyale pénétrer dans la vaste cour d'honneur. Là, se présentent à gauche les caves et communs, en partie creusés dans le roc, et jadis surmontés d'un pignon (j'avais à la main, pour aider ma reconstitution, un Aveu de Champmarin, daté de 1607, et copié aux Archives nationales). A droite, c'étaient les quatre arpents des jardins clos de murs et coupés par les anciens fossés ; ce sont aujourd'hui des champs qui dévalent en pente douce vers la plaine du Loir, large et fertile, terminée, à distance, par un horizon de

coteaux bleutés. Devant soi se dresse la façade, percée de fenêtres à meneaux, qui montrent le rajeunissement Renaissance pratiqué, au 16e siècle, sur la vieille maison féodale. A gauche du logis s'élancent, comme de légères fusées de pierre, quelques nervures gothiques, derniers restes intérieurs de la chapelle qui a été par degrés détruite. Par derrière s'élève une vigne, puis une garenne de chênes, de pins et de châtaigniers, où est adossée la maison : de là, la vue est charmante, particulièrement en été, sur tout le val, et, en distinguant les diverses lignes de saules et de peupliers, parallèles à la rivière, qui semblent s'avancer vers vous comme des vagues de verdure, on se demande si ce spectacle n'a pas éveillé dans l'esprit de nos lointains ancêtres l'idée d'un large bras de mer : Champ*marin*, Mont*marin* (1).

En descendant de ce bel observatoire, j'entrai dans la maison, qui est principalement composée, à chaque étage, de deux vastes salles à poutrelles, chacune ornée d'une haute cheminée fortement taillée. Au rez-de-chaussée, l'une de ces pièces spacieuses servait de cuisine aux fermiers : une antique Vierge la préside, sculptée naïvement et encastrée dans le mur ; l'autre pièce avait été divisée en deux chambres à coucher. Les deux

(1) Mon savant collègue, M. Ernault, m'apprend qu' « il est possible que *marin* se rapporte, dans les deux noms de lieu, non à la *mer*, mais à une *mare*, un terrain marécageux ». Cette étymologie se justifierait pour Champmarin par des prairies marécageuses, qui s'étendent un peu plus bas.

salles du haut étaient consacrées à serrer les fruits et les graines ; dans un coin, un appentis garni de paille, où les pommes mûrissent. Plus loin, une porte, maintenant bouchée, conduisait manifestement à la tribune de la chapelle. Ces murailles plusieurs fois séculaires ont été récemment lézardées par la foudre, qui n'a pas encore réussi à les jeter à bas.

Je me pris à songer que ce fut évidemment dans l'une de ces quatre pièces que, le 5 février 1589, il y a plus de trois cents ans, résonna le premier cri du jeune Honorat de Bueil, qui devait être le poète *Racan*.

*
* *

Il naissait dans une grande famille, j'entends par là une famille de haute noblesse, qui, pendant plusieurs siècles, prodigua son sang aux côtés du roi, en luttant contre tous les ennemis de la patrie, et la race des Bueil, qui malheureusement n'a plus de descendants mâles, mériterait par ses glorieux états de service d'être aujourd'hui plus connue et honorée : j'avoue que l'étude de cette noble maison fut pour moi l'un des principaux attraits d'un travail sur Racan. Pendant la lutte séculaire que l'Angleterre soutint contre nous, lorsque, ne pouvant encore convoiter nos colonies, elle enviait notre pays même, les Bueil donnèrent leur vie sans compter : ainsi, au désastre d'Azincourt, périrent seize chevaliers de

Bueil, tout ce qui avait pu figurer sur le champ de bataille. Il ne resta que le vieil évêque d'Angers, Hardouin de Bueil, et deux de ses neveux en bas âge, devenus par là orphelins.

Ces deux enfants devaient donner naissance à deux branches de la maison de Bueil : la branche aînée, qui détint le comté de Sancerre, les Bueil-Sancerre ; la branche cadette, qui s'allia à la famille angevine de Fontaines, les Bueil-Fontaines. Racan appartenait à cette branche cadette. Ses ancêtres, en même temps qu'ils savaient combattre vaillamment, exercèrent des gouvernements de villes et de provinces en Bretagne et dans le Maine. Son père, Louis de Bueil, étant le cadet de sa famille, fut tout naturellement destiné à « être d'église » ; aussi, selon le mot de notre poète parlant en bon gentilhomme, il « passa sa jeunesse dans la pédanterie ». Mais, à vingt ans, il n'y tient plus ; il rejette le *Codret* et le *Despautères*, les grammaires latines sur lesquelles il a pâli, il ceint l'épée, comme tous ses aïeux, et il court à la guerre. Il se bat sur les pas de Charles IX et d'Henri III, assiste à Jarnac, est blessé à Moncontour, conquiert au feu ses grades d'enseigne, de sous-lieutenant et de lieutenant, et, à quarante ans, ayant regagné le temps perdu, il obtient une commission royale pour entretenir une compagnie de cinquante hommes d'armes en qualité de capitaine, titre à peu près équivalent, comme on sait, à notre grade actuel de colonel.

Plus tard, comme maréchal de camp, il devait prendre une part importante à la bataille de Craon, livrée, dans le Maine, au duc de Mercœur et aux Ligueurs de l'Ouest, et son conseil militaire, s'il eût été bien exécuté, aurait sans doute épargné un désastre aux troupes royales.

Son caractère paraît avoir été généralement peu sympathique : il était entier et altier. Un de ses compagnons d'armes de Craon déclare amèrement que « le sieur de Racan se tenoit pour grand capitaine ». En 1572, au lendemain de la Saint-Barthélemy, il prétendit imposer à la ville de Sancerre le gouverneur choisi par le roi ; mais un furieux assaut des bourgeois s'empare du château, et Louis de Bueil n'a que le temps de se sauver par une poterne ouverte sur les champs, pendant que le complice qui lui avait livré les portes est assommé par la populace.

En 1577 il suivit à Saint-Malo son frère aîné Honorat, qui venait d'en être nommé gouverneur, et il fit une fâcheuse impression sur les Ligueurs de cette ville, comme le déclare l'un d'eux en un journal manuscrit : « Honorat de Bueil estoit « accompagné du sieur de Racan, son frère, qui, « jeune et fort insolent, se persuada d'estre arrivé « chez quelques sauvages ou comme en un pays « de conqueste auquel tout lui fust permis, telle- « ment que de jour et de nuit, il commit plu- « sieurs actions qui nous donnèrent sujet d'en « faire plainte audit gouverneur, lequel ne nous « fit aucune satisfaction. »

Il devait montrer un certain sans-gêne dans sa conduite générale et dans l'exécution de ses caprices. Assez épicurien et bon vivant nous apparaît-il dans la seule lettre qui soit restée de lui et que nous avons retrouvée aux Manuscrits de la Bibliothèque nationale : en octobre 1586, il écrit à son voisin de Touraine, Michel de Castelnau, l'auteur des *Mémoires*, ancien ambassadeur de France en Angleterre. Il commence par lui donner toutes les nouvelles politiques et militaires de la cour, puis il ajoute ce gaillard *post-scriptum* :

« Monsieur, si j'eusse pensé que Monsieur de « Mauvissière eust fait un si long séjour en vostre « abbaye, je vous y fusse allé voyr et m'asseure « qui (*sic*) n'eust point été si longtemps mallade « avecques tant de bonnes chères que nous y eus- « sions faites. Je vous prie de me mander si les « vins nouveaulx sont aussi bons comme ceux de « quoy nous fusmes un jour si bien festoyés en « allant en Flandres. Je fays estat de m'en aller « dans troys sepmaines et vouldrois que vous « voullussiez estre de la partye. Nous mettrions « peine de bien passer le temps. Mademoiselle de « la Ramée est allée au pays qui m'a dit estre « allée devant pour vous y atendre, acompagnée « de tout ce qui luy fauct et se souvient encores « des bonnes chères qu'elle eut dans le petit pa- « villon.

« Et en atendant que nous recomansions, je « vous baiseray bien humblement les mains. »

La lettre est signée « Racan ». Pour se distinguer de ses trois frères, suivant le constant usage de la noblesse, Louis de Bueil s'appelait, en effet, seigneur de Racan, du nom d'un moulin et d'une petite ferme qu'il avait achetés en Touraine très tôt dans sa jeunesse (et non point le jour de la naissance de son fils, comme l'a inventé Tallemant des Réaux). Ce modeste vocable devait passer par héritage au poète, qui l'allait illustrer.

En 1588 Louis de Bueil, qui avait quarante-trois ans, songeait à s'établir, non point à quitter la carrière aventureuse de la guerre et à s'enfermer dans une vie sédentaire, mais à fonder un foyer. Il obtint alors la main de Marguerite de Vendômois, fille aînée du lieutenant royal du Maine, et veuve, depuis quatre ans, de son cousin Mathurin de Vendômois, qui lui avait laissé une fille. Nous ne possédons encore que peu de renseignements sur la mère de Racan, qui plus tard supporta de grands malheurs et de durs embarras d'affaires avec douceur, semble-t-il, et résignation.

Le 18 janvier, les parents de la jeune fille envoyèrent aux deux familles des *Advis pour parvenir au mariage :* c'étaient les billets d'invitation de l'époque, et le 15 février eut lieu la signature du contrat, et probablement aussi la cérémonie religieuse. Les deux époux allèrent s'installer dans leur joli manoir de Champmarin, que Marguerite tenait de son premier mari, et, le 5 février 1589, leur naissait un fils. Ils le firent baptiser le 17 fé-

vrier, par le curé d'Aubigné (1), très probablement dans la chapelle de Champmarin. L'acte de baptême est ainsi libellé : « Le 5e jour de février 1589 « nasquit le filz de noble homme Loys de Bueil, « chevalier de l'ordre du roy, capitaine de cin- « quante hommes d'armes, et seigneur de Racan, « et fut baptisé par le curé d'Aubigné, nommé « Honorat par Cosme, fils de feu Jehan Royer de « Saint-Pater, et par Julian Boussard de Vaas. »

L'acte, on le voit, ne mentionne pas plus la mère de Racan que sa marraine, qui fut peut-être simplement l'une des personnes au service de Marguerite. En revanche, selon la coutume du pays en ce temps, l'enfant était doté, comme fils noble, de deux parrains, de même que les filles recevaient deux marraines : l'un était un homme de Saint-Pater, en Touraine (2) ; l'autre était de Vaas, le principal bourg des environs de Champmarin.

L'on était encore en pleine Ligue, et le mouvement était très puissant dans cette région de l'Ouest. Les hommes d'armes sillonnaient le pays. Louis de Bueil se sentait particulièrement visé par les Ligueurs, lui qui s'était si fort compromis à leurs yeux par son aveugle fidélité aux rois et qui s'était fait en plus tant d'ennemis par son caractère. Alors, comme nous l'apprend

(1) Bibliothèque nationale, Nouveau d'Hozier, dossier Bueil, f° 9 : mention du baptistaire du Racan.

(2) Nous disons aujourd'hui Saint-*Paterne*. La modification du nom se fit dans les premières années du 18e siècle.

Conrart, il eut une de ces idées soudaines et hardies dont il était coutumier : emmener son enfant, qui « lui estoit fort cher », avec la nourrice, en laissant, naturellement, Marguerite à Champmarin, et, les armes à la main, les faire passer dans son château de la Roche-au-Majeur, qui était beaucoup mieux fortifié que le manoir de Champmarin. Car le château de la Roche n'avait point encore le gracieux aspect d'une maison de plaisance, que lui a donné Racan en le reconstruisant et qu'il a conservé depuis ; c'était une vieille forteresse féodale qui s'élevait à pic sur le vallon ; le ruisseau baignait ses tours, lui faisant des douves d'eau vive : il n'avait donc besoin d'être défendu, pour ainsi dire, que d'un seul côté, celui où il s'appuie à la montagne.

Le capitaine assemble en hâte quarante gentilshommes de ses amis et cent vingt mousquetaires, et il se met en route avec son précieux trésor, le 21 ou le 22 février. C'était la rivière du Loir et six lieues de pays à traverser. Il espérait tromper l'attention de ses ennemis. Mais ceux-ci veillaient. Un parti de la Ligue le surprend et l'oblige à livrer combat : il met l'enfant avec la nourrice derrière un chêne, et il s'ouvre un passage, pendant que plusieurs coups de mousquet viennent frapper contre l'arbre... Enfin l'on arriva sain et sauf derrière les bonnes tours du château de la Roche.

Le curé de la paroisse nouvelle mentionna

alors, rapidement, le 23 ou 24 février, la naissance et le baptême du fils de l'un de ses plus notables paroissiens, bien qu'ils n'aient pas eu lieu dans sa paroisse ; l'on a des exemples de faits semblables, et c'est ainsi qu'on peut lire sur les registres paroissiaux de Saint-Pater l'acte de baptême relaté plus haut. Par là s'expliquent aisément quelques anomalies de cette pièce, qui avaient intrigué plusieurs érudits du 19e siècle, tout naturellement convaincus que le jeune Racan avait été baptisé à Saint-Pater.

Il reste pourtant une dernière difficulté. Pourquoi cet acte, inscrit par surérogation sur les registres de Saint-Pater, ne figure-t-il pas en premier lieu sur ceux d'Aubigné ? C'est d'abord que les registres originaux de cette paroisse n'existent plus pour cette époque. Ils ont été remplacés, il est vrai, par un résumé ancien, mais celui-ci rapporte très peu de baptêmes pour 1589 et les années voisines, et donne la raison de cette diminution dans un nota, évidemment copié sur les registres originaux : « Les séditions causées par « les gens d'armes sont causes qu'il y a eu beau- « coup de baptêmes qui n'ont pas été enregistrés « depuis le mois de septembre 1589 et au- « delà. »

Racan est donc né dans le Maine, aux confins exacts de cette province avec l'Anjou ; c'est là qu'il a été baptisé, c'est de là qu'il a été emmené en Touraine, où il devait d'ailleurs passer la plus grande partie de sa vie.

*
* *

Au Maine angevin Racan n'appartient pas seulement par le fait de sa naissance, mais encore par un côté de son talent.

Lorsque j'abordai la lecture de ses œuvres, je partageais l'opinion commune, à savoir qu'il est surtout un disciple et un imitateur de Malherbe ; mais à mesure que j'avançais dans cette étude, je me rendais compte qu'il se rapproche des poètes de la Pléiade, et que manifestement, en dépit de son maître, il lisait en cachette Ronsard et Desportes, et qu'il les goûtait délicieusement.

Les diverses provinces de France, ainsi que le remarque ingénieusement M. Brunetière, ont tour à tour tenu le sceptre littéraire en notre pays : au 16e siècle ce fut l'Anjou avec Ronsard et Du Bellay ; au commencement du 17e la Normandie avec Malherbe et Corneille ; en 1660, la Champagne et l'Ile-de-France. Tout contemporain qu'il fût des « Normands », il semble que Racan, par ses tendances, marque une sorte de retour de l'école angevine. Aussi ne fus-je nullement surpris de découvrir que sa naissance avait eu lieu, contrairement à ce que l'on avait cru jusqu'alors, sur la frontière de l'Anjou, dans la vallée même du Loir que l'on devrait appeler le val des poètes : le manoir de Champmarin se trouve seulement à quelques lieues en aval du manoir de la Pois-

sonnière, où est né Ronsard, à quelques lieues en amont du manoir des Pins que se construisit Antoine de Baïf. Je pensai que la coïncidence fournissait un symbole de ses affinités littéraires et en contenait même peut-être une part d'explication.

Il put y avoir, en effet, une influence exercée sur lui par l'Anjou, tout d'abord. On m'objectera, ainsi que l'a fait malicieusement l'un de mes juges du doctorat : Comment admettre qu'un enfant qui n'a passé que quinze jours dans un pays, puisse en garder la moindre trace ? — Il n'y a point encore de science précise de ces phénomènes, mais nous nous sommes demandé dans notre étude d'Introduction, pourquoi aussitôt après notre naissance, nos organes, encore tout frêles et impressionnables, ne recevraient pas, de tout ce qui les entoure, de secrètes influences de sol et de climat, qui seront indélébiles? Nous croyons fermement à la liberté humaine, mais nous savons bien aussi que les enfants, nés dans tels pays, sont généralement de tels goûts et de telles tendances déterminés, et la liberté, qui peut toujours résister à ces tendances, est néanmoins fortement stimulée par elles à s'exercer de tel ou tel côté. Combien de temps faut-il pour qu'elles s'implantent? combien d'années, combien de jours? Nul ne le sait, mais il est probable que cette action du milieu s'exerce avec d'autant plus d'efficacité que le sujet est plus jeune.

Aussi bien, pour ce qui est de Racan, et sans

insister même sur sa nourrice qui, vraisemblablement, fut prise dans le pays même, l'influence de l'Anjou et de la vallée du Loir dut lui venir par la voie héréditaire. Nous avons dit qu'il était de la branche angevine des Bueil-Fontaines, et l'on se rappelle que sa mère était d'une famille du Vendômois, dont elle portait même le nom. Les travaux de M. l'abbé Froger ont montré que les fiefs des ancêtres de Racan étaient comme enchevêtrés avec ceux des Ronsard ; une alliance se fit même entre les deux familles, et un neveu de Ronsard épousa, au 16e siècle, une cousine de Racan (1). Champmarin lui-même fut, pour ainsi dire, à la Pléiade, puisqu'il appartint à la famille de Baïf comme dépendance du château de Mangé (2). Quant à notre poète lui-même, il eut, dans le Bas-Vendômois et l'Anjou, des terres nombreuses, qui l'obligèrent à bien des voyages et des séjours dans ces deux régions. Enfin il dut revenir souvent au manoir de Champmarin, où sa sœur habita jusqu'en 1617, et que son beau-frère posséda jusqu'en 1647. C'est, pour ainsi dire, par toutes ces infiltrations en même temps que par le grand courant de la filiation que l'*angevinisme* pénétra sûrement en son esprit.

(1) *Revue historique et archéologique du Maine*, Le Mans, t. XV, 1884, p. 113 et suiv. — *La Province du Maine*, revue, Laval, mai 1899 : *Les Attaches du poète Racan avec le Maine.*

(2) *Les de Baïf*, par le Dr Charles Guignard, brochure, Laval, Imprimerie moderne, juin 1899. — Au 18e siècle, Champmarin revient au domaine de Mangé, auquel il est demeuré attaché jusqu'en 1903.

Mais que faut-il entendre au juste par ce mot, et quel est le caractère propre du tempérament angevin ? Serait-ce une certaine joie de vivre et une heureuse disposition à jouir de l'existence ? En cela l'Anjou ne paraît point se distinguer de plusieurs autres provinces, entre autres de sa voisine, la Touraine, la patrie de Rabelais. L'angevinisme, ce serait plus proprement une vision claire et heureuse des choses matérielles ou morales, un certain penchant à se raconter, à répandre devant des amis ou des lecteurs amis sa vie, ses joies, ses souffrances aussi, mais toujours avec une douceur agréable et un optimisme modéré ; en résumé, je ne sais quelle aimable élégance de l'esprit et du cœur, qui imprègne la poésie de Ronsard, et qui charme chez tous les poètes de cette région privilégiée (là tous les lettrés sont poètes, même les prosateurs), depuis le chef de la Pléiade jusqu'à M. René Bazin.

C'est bien là aussi toute une face du génie poétique de Racan. On le peut observer dans trois stances amoureuses, qui étaient restées inédites, depuis leur apparition dans un vieux recueil de 1620, et que nous rendons pour la première fois à la lumière. Elles s'adressent probablement à la jeune Mancelle Sylvie, pour qui Racan fit aussi l'ode *Au fleuve du Loir débordé* :

Celle qui possède mon cœur,
pour s'excuser de sa rigueur,
se veut couvrir de sa jeunesse.
Elle feint d'ignorer ma foi,

mais je connais bien sa finesse,
elle n'est enfant que pour moi ?

Lorsque, les yeux baignés de pleurs,
je lui dis que de mes douleurs
le remède est en sa puissance,
la mauvaise, qui le sait bien,
d'un petit souris d'innocence
veut feindre de n'en savoir rien.

Je vois bien que jamais le temps
ne rendra mes désirs contents,
la fortune m'est trop contraire,
mais d'une si belle prison
penser par raison m'en distraire,
c'est avoir faute de raison (1).

Ce badinage galant ne dépasse point, dans son ensemble, la moyenne ordinaire du genre. Mais si l'on veut se faire une idée plus complète de la gracieuse et naturelle élégance du poète, l'on peut lire sa belle ode sur *la Venue du Printemps*. Elle est dédiée à M. de Termes, le frère du protecteur et tuteur de Racan, le duc de Bellegarde ; ce jeune seigneur, cavalier brillant, beau joueur en guerre comme en amour, était le vivant et perpétuel printemps de la cour, aux dernières années d'Henri IV comme aux premières de Louis XIII.

Enfin, Termes, les ombrages
reverdissent dans les bois ;
l'hiver et tous ses orages
sont en prison pour neuf mois ;

(1) Le pléonasme des deux avant-derniers vers (*prison* et *en*) est fréquent chez notre poète, comme chez Malherbe et leurs contemporains.

enfin, la neige et la glace
font à la verdure place ;
enfin, le beau temps reluit,
et Philomèle, assurée
de la fureur de Térée,
chante aux forêts jour et nuit.

Déjà les fleurs qui bourgeonnent
rajeunissent les vergers ;
tous les échos ne résonnent
que de chansons de bergers ;
les jeux, les ris et la danse
sont partout en abondance ;
les délices ont leur tour,
la tristesse se retire,
et personne ne soupire,
s'il ne soupire d'amour.

Les moissons dorent les plaines,
le ciel est tout de saphirs,
le murmure des fontaines
s'accorde au bruit des zéphirs ;
les foudres et les tempêtes
ne grondent plus sur nos têtes,
ni des vents séditieux
les insolentes colères
ne poussent plus les galères
des abîmes dans les cieux.

Ces belles fleurs que Nature
dans les campagnes produit,
brillent parmi la verdure
comme des astres la nuit.
L'Aurore qui, dans son âme,
brûle d'une douce flamme,
laissant au lit, endormi,
son vieil mari, froid et pâle,
désormais est matinale
pour aller voir son ami.

Termes, de qui le mérite
ne se peut trop estimer,

la belle saison invite
chacun au plaisir d'aimer :
la jeunesse de l'année
soudain se voit terminée ;
après le chaud véhément
revient l'extrême froidure,
et rien au monde ne dure
qu'un éternel changement.

Leurs courses entresuivies
vont comme un flux et reflux ;
mais le printemps de nos vies
passe et ne retourne plus.
Tout le soin des destinées
est de guider nos journées
pas à pas vers le tombeau !
Le Temps de sa faux moissonne,
et sans respecter personne,
ce que l'homme a de plus beau.

Tes louanges immortelles,
ni tes aimables appas,
qui te font chérir des belles,
ne t'en garantiront pas.
Crois-moi, tant que Dieu t'octroie
cet âge comblé de joie
qui s'enfuit de jour en jour,
jouis du temps qu'il te donne,
et ne crois pas en automne
cueillir les fruits de l'amour.

Dans cette pièce au rythme léger l'on reconnaît tout le gracieux épicurisme de l'école de Ronsard, avec une tenue plus ferme en bien des accents. C'est là ce qu'on peut appeler l'angevinisme de notre poète, en prenant le terme dans un sens très large, pour désigner cette combinaison délicate d'influences qui lui arrivaient, mêlées, du Maine,

du Vendômois et de l'Anjou : c'est bien là, si l'on me permet de forger un mot, le *champmarinisme* de Racan.

A cette conclusion littéraire doit se joindre enfin une conclusion pratique. L'habitude nous rend le mauvais service de nous accoutumer trop aux personnes et aux lieux qui nous sont familiers, et la routine engendre l'indifférence et presque l'inconscience. Ainsi, chacun dans notre village, nous nous habituons à coudoyer, pour ainsi dire, des maisons, dont les pierres froides ne nous disent plus rien, sans songer à tous les drames qu'elles ont contenus, drames de joie, surtout de douleur, et je veux simplement parler des existences successives qu'elles ont enfermées, car toute existence humaine n'est-elle point une sorte de drame ? Et comment pourrions-nous y penser, comment tirerions-nous de cet élément quotidien de notre vie un degré quelconque d'intérêt, si nous ne savons aucun détail particulier, précis, intime, et si nous sommes réduits à nous intéresser vaguement à « un mur derrière lequel il *a dû* se passer quelque chose » ? La plupart de nos villages français se composent de quelques maisons qui remontent au moyen âge ou au 16e siècle, d'un grand nombre du 17e ou du 18e : celles que l'on appelle *les neuves* ont, la plupart, plus d'un demi-siècle d'existence. Eh bien ! nous autres chercheurs, nous ne nous attachons pas assez à retrouver l'histoire, la vie de

ces maisons, à en établir la *biographie* pour elles-mêmes, indépendamment des grands événements historiques qui n'ont pu illustrer qu'un très petit nombre d'entre elles. Quel service public nous rendrions pourtant si nous réussissions à intéresser les habitants d'un pays à *leurs maisons*, et comme ce serait un moyen de leur y faire prendre plus de goût et trouver plus de charme, de les y *enraciner* davantage! La chose n'est pas très difficile, en se servant des registres paroissiaux, des minutes notariées, des « terriers » ou des titres de propriété. Seulement il y faut de la patience et du temps. Que de fois, pour ma part, j'ai regretté de ne pas avoir assez de l'un, et peut-être de l'autre, pour *monographier* des maisons dans des villages que j'aime, ceux de l'Est où j'ai vécu, ceux de l'Ouest où j'ai cherché! A Aubigné, du moins, j'ai pu restituer à une *ferme* les titres historiques qu'elle avait perdus, car ce fut bien longtemps une simple ferme. Le manoir du 16e siècle a connu la déchéance, et plusieurs générations de braves métayers se succédèrent là où vécurent les Vendômois et où naquit Racan, et la chambre natale elle-même est peut-être de celles qui si longtemps servirent de greniers de réserve et d'abondance, ce qui, certainement, n'est point pour déplaire à l'ombre du poète des champs.

Afin de perpétuer le souvenir de son véritable berceau, l'on a inauguré solennellement, le 1er octobre 1899, sur la façade de Champmarin, au-dessus du rosier en treille, une belle plaque de

marbre noir, due à la générosité des propriétaires d'alors, M. le marquis et Mme la marquise de Clermont-Tonnerre. L'inscription suivante s'y détache en lettres d'or :

DANS CETTE MAISON DE CHAMPMARIN
SISE MOITIÉ DANS LE MAINE ET MOITIÉ DANS L'ANJOU
EST NÉ
LE 5 FÉVRIER 1589
Honorat de BUEIL, Seigneur de RACAN
POÈTE, AUTEUR DES STANCES SUR LA RETRAITE, DES BERGERIES
ET DES PSAUMES
L'UN DES PREMIERS MEMBRES DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
MORT EN 1670

[Renseignement fourni par une Notice de son ami Conrart.]

PLAQUE POSÉE EN 1899

Le jour de l'inauguration, je dus faire une conférence rustique dans la « Grange » de Champmarin devant un nombreux auditoire singulièrement bigarré, accouru de tous les environs ; je la terminai à peu près par ces mots, en guise de péroraison : « Habitants d'Aubigné, qui de tous les « points de votre terroir apercevez Champmarin « enveloppé de ses grands noyers ; voyageurs de « tous pays, qui, en passant, emportés par la « vapeur sur le chemin du Mans à Tours, voyez si

« bien, quand vous quittez la gare d'Aubigné, le « vieux logis qui vous regarde, niché sous sa haute « châtaigneraie; enfants du Maine et de l'Anjou, « qui savez maintenant que là, aux confins de « votre province, s'élève le vieux berceau d'un « de vos poètes, sachez trouver dans cette con- « naissance nouvelle un nouveau motif très précis « d'honorer cette région, et, si vous en êtes vous- « mêmes, votre petite patrie. Nous tous, qui que « nous soyons, si nous songeons que notre grande « patrie se compose de toutes ces petites patries, « dont chacune a son trésor, plus ou moins caché, « de richesse ou d'intérêt; que de son sol inépui- « sablement fécond émanent tant de fruits variés « dans l'ordre matériel comme dans l'ordre idéal; « que c'est elle qui fait mûrir les vignobles d'An- « jou et de Touraine, de Champagne et de Bour- « gogne, dont chacun a son délicieux bouquet « propre, et qu'elle fait en même temps surgir « à leur heure tantôt les orateurs et les dialecti- « ciens en vers, les Malherbe et les Corneille, « tantôt les exquis poètes et les rêveurs délicats, « tels que les Ronsard, les Baïf et les Racan, — « alors nous puiserons dans cette pensée une « ardente raison pour ne jamais désespérer de « notre France et pour la chérir toujours davan- « tage ».

1er mars 1900.

P.-S. — La vieille maison de Champmarin s'étant trouvée à vendre quelques années après et étant menacée de des-

truction, nous l'avons acquise le 27 juin 1901 et sommes entré en possession le 25 décembre 1903 : nous la remettons peu à peu en état, tout en exhumant, par 300 mètres superficiels de fouilles, les plus anciennes constructions des Vendômois, autour de la maison actuelle. Posséder, après l'avoir découvert, le berceau du poète que l'on a le plus étudié, est une délicate attention providentielle, comme n'en connaissent assurément pas beaucoup de vies d'hommes de lettres.

B

RACAN EN TOURAINE

S'il a vu le jour dans le logis de Champmarin, au Maine, et s'il n'est plus *né natif* de Touraine, ainsi qu'on l'avait cru jusqu'à présent, Racan a passé, pour la majeure part, ses quatre-vingts ans et demi dans cette dernière province, dont l'influence s'est aussi imprimée profondément dans son œuvre : elle peut le revendiquer, à bon droit, comme un poète tourangeau.

I

LA JEUNESSE DE RACAN (1589-1618).

Honorat de Bueil, seigneur de Racan, se trouvait être l'unique héritier de la branche cadette dans la glorieuse maison de Bueil, qui avait répandu son sang sur tant de champs de bataille, contre l'Anglais ou l'Espagnol : il fut un poète

succédant à dix générations de soldats, un poète qui chercha pendant cinquante ans à être lui-même soldat.

Son entrée en Touraine fut toute militaire : c'était, nous l'avons vu, le 20 ou le 21 février 1589. Le nouveau-né n'avait guère fait que ses *treize jours* dans le Maine et il arrivait, un soir, au château de la Roche-au-Majeur, paroisse de Saint-Pater, porté par sa nourrice, amené par son père, escorté par quarante gentilshommes et cent vingt mousquetaires, après avoir failli être atteint de coups de mousquet pendant une escarmouche engagée avec les Ligueurs.

En l'absence de son père, presque toujours parti en campagne, l'enfant de la Roche-au-Majeur grandit entre sa mère, sa nourrice, qui, suivant l'ancienne coutume, était restée auprès de lui, et sa sœur, plus âgée de huit ans, qu'avait eue sa mère d'un premier mariage. Il passait beaucoup d'heures sur l'admirable terrasse du château, qui existe encore aujourd'hui et qui forme si bien balcon sur la vallée : au-dessus de sa tête, il entend bruire les futaies du parc ; à quarante pieds de profondeur, il voit la petite rivière — qui se nomme l'Ecotais ou le Racan — former une chute, qui fait virer un moulin avant de baigner le pied des tours ; par toute la largeur du vallon s'étendent des prairies humides semées d'animaux qui paissent. En face, sur l'autre coteau, il aperçoit des caves tourangelles dont les ouvertures, semblables à de gros yeux, paraissent

le regarder parmi les bois taillis. Quand sa vue se porte vers la droite, franchissant une sorte de passe de verdure, elle se repose à peu de distance sur l'entremêlement gai des peupliers verts et des blanches maisons du bourg de Saint-Pater ; si elle s'élance vers la gauche, elle remonte de prairies en prairies jusqu'au lointain clocher de Neuillé-Pont-Pierre qui apparaît dans les arbres, au milieu de l'horizon élargi. Ce tableau gracieux et rustique va s'emparer à jamais de l'imagination de l'enfant et former chez lui, comme il arrive, la première toile éternellement fraîche du sentiment et de la mémoire.

Au sein de cette solitude on lui enseigne le catéchisme et ses prières, qu'il oublie ; la grammaire, la logique et la rhétorique, qui le font bâiller. On lui apprend encore à jouer du luth, qu'il ne peut accorder parce qu'il a l'oreille et la voix fausses. Il ne possède qu'un seul goût véritable : il retient les vers français après les avoir une fois entendus. Dans les rares jours où ses parents se trouvent réunis, il les voit s'essayer ensemble à composer quelques vers et les écrire sur un gros volume, qu'il devait plus tard emporter avec lui comme un talisman : en le feuilletant, il trouvait que les poésies de sa mère étaient bien supérieures à celles du maréchal de camp.

Quelquefois il descend au bourg pour y servir de parrain à des filleuls de chair ou de bronze, aux enfants ou aux cloches de Saint-Pater...

Cependant les Espagnols ont envahi le nord de la France. Louis de Bueil court se mettre au service d'Henri IV sous les murs d'Amiens. Nommé par le roi grand maître de l'artillerie, il s'équipe avec magnificence ; mais, avant l'ouverture des tranchées, il meurt soudainement.

Cinq années après, la mère de Racan, usée par le chagrin, par les difficultés financières qui grevaient la succession de son mari, disparaît à son tour, et l'enfant de treize ans, deux fois orphelin, est confié à son cousin le comte de Bellegarde, Grand Ecuyer de France, qui accepte sa tutelle et le place comme page dans la Chambre d'Henri IV.

Alors le jeune homme passe six ans à la cour, où battait son plein cette brillante fête de jeunesse conduite par le roi en personne, malgré sa barbe grise ; foyer épicurien, de mœurs extrêmement faciles, au point que le page dut accompagner plus d'une fois le Vert-Galant dans ses équipées nocturnes en quelque coin de sa bonne ville.

Il montra du goût pour la seule instruction qui fût donnée aux pages : ceux-ci avaient en tout un maître de mathématiques, chargé de leur en apprendre les quatre parties d'alors : l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique; cas qui n'est point fréquent, d'un jeune poète qui montre de la prédilection pour les sciences : chez le nôtre, ce goût ne sera sûrement pas étranger à la netteté de sa pensée et à la clarté de son style.

Racan passait ses journées au Louvre, mais il logeait à l'hôtel Bellegarde; or, un jour, le roi pria le Grand Ecuyer d'admettre à sa table un poète qui arrivait de Provence et qui s'appelait Malherbe. Ce fut au mois d'octobre 1605 que l'on fit comparaître devant le nouveau venu le jeune page tout embarrassé sous sa livrée de velours rouge galonnée : on le voit, « froissant sa toque à plume pour se donner contenance », réciter en tremblant la pièce malicieuse qu'il vient de composer sur un vieux mari :

Vieux corps tout épuisé de sang et de mouëlle.

Dès lors commença l'enseignement un peu rude donné par le poète de cinquante ans à son jeune disciple, qu'il considéra vite comme son fils : les séances avaient lieu surtout dans la modeste chambre garnie où habitait Malherbe, rue Croix-des-Petits-Champs (1). Plus tard, Racan proclamait qu'il avait appris de lui ce qu'il savait de la poésie française ; la reconnaissance l'égarait : Malherbe l'avait fait bon versificateur ; la Touraine, après Dieu, l'avait fait poète.

Mais le jeune homme avait hâte de recevoir son « hors de page » pour pouvoir imiter à son tour les exploits guerriers de ses ancêtres. En 1608, il obtient d'être envoyé à la guerre des Provinces-Unies et des Espagnols, où le roi lais-

(1) Au nº 13 actuel.

sait des volontaires de sa cour aller renforcer les Hollandais; mais il est d'abord immobilisé durant dix-huit mois à Calais, dans l'espèce d'Ecole militaire qui y était fondée, et lorsqu'en 1609 il passe la frontière avec ses compagnons, la paix venait d'être signée.

En 1610, heureusement, Henri IV prépare le « grand dessein » contre la maison d'Autriche : Racan est nommé enseigne et envoyé en Touraine, avec une commission royale « pour lever des gens considérables, afin de rendre sa compagnie plus belle ». Mais soudain la nouvelle arrive, navrante, de l'assassinat du roi, et l'enseigne revient précipitamment à Paris.

En 1614, le prince de Condé se révolte, et notre gentilhomme part comme lieutenant de *carabins ;* l'on nommait ainsi le petit escadron qui flanquait chaque corps de chevau-légers. Le traité de Sainte-Menehould est de suite arraché à la faiblesse de la Régente.

Aussi l'enseigne retombe-t-il dans le milieu facile qu'il a fait de sincères efforts pour quitter. Il lit avec délices Ovide, Horace et Virgile, il compose des élégies malgré Malherbe, et dans ses vers s'amalgament visiblement ses impressions sensuelles de la cour à ses rustiques souvenirs de Touraine. C'est l'époque de *l'Ode bachique* adressée au poète Maynard, de *la Venue du Printemps*, que nous avons citée plus haut. Racan cultivait alors l'ode élégiaque dans le goût de la Pléiade, mais avec plus de discipline et de goût :

ses pièces forment comme un heureux compromis entre les facilités de l'école de Ronsard et les sévérités de celle de Malherbe.

En célébrant le printemps, il terminait ainsi l'une des strophes :

> les délices ont leur tour,
> la tristesse se retire,
> et personne ne soupire
> s'il ne soupire d'amour.

L'auteur lui-même ne craignait point de soupirer pour la fameuse comtesse de Moret, qui se trouvait être l'une de ses cousines ; mais le soupirant était plein de gaucherie, et Daphnis, c'est le nom poétique qu'il avait revêtu, n'osait parler que de loin, de la Touraine où il gémissait sous les futaies de la Roche, ces « vieilles forêts, de trois siècles âgées ». Un rival plus débrouillé que lui, le marquis de Vardes, épousa la comtesse en 1617, et avec elle la pension que lui servait le nouveau gouvernement : le premier roman du poète était coupé.

Déjà il s'était remis à la poursuite de son rêve militaire. En 1615, les princes se révoltent de nouveau, ayant Condé à leur tête : Marie de Médicis paye d'audace, et, mobilisant deux armées, elle conduit le jeune Louis XIII à la frontière espagnole pour y recevoir l'infante Anne d'Autriche, dont elle a, depuis longtemps, préparé le mariage. Racan servit dans la *Cornette blanche*,

corps d'officiers sans troupes qui formait l'état-major du roi.

Au retour de la Bidassoa, l'on attendit trois mois à Tours, de février à mai 1616, que les princes révoltés voulussent bien traiter. Notre jeune officier, si distrait naturellement, trouva encore plus distrait que lui : c'était le généralissime, le duc de Guise. Se trouvant là, chez lui, Racan allait souvent chasser avec le duc. Un jour, ils avaient été tout le temps côte à côte ; le lendemain, M. de Guise lui dit :

— Vous avez bien fait de n'y point venir, nos chiens n'ont rien fait qui vaille !

Racan, pour s'amuser, crotta ses bottes, une autre fois, tout exprès, et, le soir, le duc ne manqua point de lui dire :

— Ah ! vous avez bien fait, aujourd'hui nous avons eu bien du plaisir !

Après l'assassinat du maréchal d'Ancre, Marie de Médicis fut disgraciée et enfermée au château de Blois ; mais le vieux duc d'Epernon la fit évader en 1619, et pendant que le roi négocie avec sa mère, la cour passe encore trois mois d'été à Tours, cette ville où l'on est si bien pour attendre. Au milieu du luxe et des banquets, Boisrobert, le futur secrétaire et amuseur de Richelieu, surprit Racan en train de composer une chanson pour un petit commis qui lui avait promis de lui avancer 200 livres, soit 1400 francs environ de notre monnaie. Boisrobert les lui prêta. Sous les dehors de la richesse, le malheureux

poète dut emprunter toute sa vie, et il connut la gêne en chapeau à plumes. Déjà, autrefois, Henri IV avait dû intervenir pour sauver son page des poursuites des créanciers. En 1615, le jeune homme avait été forcé de vendre sa terre de Longaulnay, dont il portait le titre de baron, à Henri de Lavardin, chez qui plus tard Mme de Sévigné devait s'arrêter souvent, en allant aux Rochers, pour « bavardiner » avec sa vieille amie, et en 1623 commençait une saisie de la terre de la Roche (1).

Dans ses difficultés matérielles, Racan trouvait aide et conseil auprès du lieutenant criminel de Tours, M. Roger ; il le remerciait de cette façon aussi économique que spirituelle :

Si, pour tant de plaisirs divers,
de peine et de sollicitude,
je ne vous donne que des vers,
ne m'accusez d'ingratitude :
les dieux, de qui vous imitez
toutes vos belles qualitez,
si rares au temps où nous sommes,
combien qu'en diverses façons
ils veillent pour le bien des hommes,
ils n'en sont payés qu'en chansons.

Le jeune officier faisait, en 1620, dans la *Cornette blanche*, une nouvelle promenade militaire qui amenait la signature du traité d'Angers.

Si ses campagnes ne lui rapportaient pas la

(1) Acte inédit du 12 août, trouvé par M. l'abbé P. Calendini dans une étude d'un notaire de la Flèche.

gloire des armes, qui semblait fuir obstinément devant lui, du moins il observait, chemin faisant, et il notait ses observations. Une fois, il rime une aventure de bivouac qui lui est arrivée dans quelque port de l'Ouest. Cette « pochade » poétique, qui a l'air d'un petit Téniers malin, pittoresque et familier, mérite d'être mise en bonne place dans la galerie si pauvre du réalisme chez les classiques. Nous nous contentons d'en citer quatre couplets :

Notre hôte avec ses serviteurs,
nous croyant des réformateurs [*réformés*] ;
s'enfuit au travers de la crotte,
emportant, ployés sous ses bras,
son pot, son chaudron et ses dras,
et ses enfants dans une hotte...

Après maint tour et maint retour,
notre hôte s'en revient tout cour
en assez mauvais équipage,
le poil crasseux et mal peigné,
et le front aussi renfrogné
qu'un écuyer qui tance un page.

Quand ce vieillard déjà cassé
d'un compliment du temps passé
à nous bienveigner (1) s'évertue,
il me semble que son nez tors
se ploie et s'allonge à ressors
comme le col d'une tortue....

Et moi que le sort a réduit
à passer une longue nuit
au milieu de cette canaille,
regardant le ciel de travers,
j'écris mon infortune en vers
d'un tison contre une muraille...

(1) *Souhaiter la bienvenue.*

II

LES STANCES ET *Arthénice* (1618-1627).

L'enseigne de la Cornette blanche plaisantait gaiement, mais c'était surtout pour s'étourdir. Car toutes les épreuves privées et publiques qu'il traversait avaient distillé peu à peu une douce amertume en son âme : elle s'épancha dans ses célèbres *Stances sur la Retraite*, auxquelles nous consacrons plus loin une étude spéciale.

La dernière d'entre elles nous laisse clairement voir le château de la Roche, le *vallon* de Saint-Pater, les ruisseaux qui l'arrosent et que la poésie a transformés en *fleuves*, les *rochers* de tufeau qui affleurent partout, cette *solitude* où s'élève toujours le vieux manoir, tous ces lieux enfin qui furent naguère *témoins de l'inquiétude* amoureuse du poète.

Ce poème demeurera toujours le chant mélodieux et rustique des désillusions de la vie, et la Touraine gardera l'insigne honneur de l'avoir inspiré.

A ces admirables accents, Racan ne conforma pas aussitôt sa conduite, tant il est plus facile de donner des conseils que de suivre ceux que l'on donne. Il retourna à Paris, et là il cherchait une

dame de ses pensées, selon l'habitude des poètes d'alors, qui en avaient hérité des chevaliers du moyen âge. Il en parlait souvent à Malherbe, qui se trouvait également dépourvu, depuis qu'il avait rossé de sa main sa Caliste, la vicomtesse d'Auchy. Un jour les deux poètes s'avertissent mutuellement qu'ils ont trouvé : Malherbe adorera en vers Catherine de Rambouillet, qui préside si délicatement son illustre salon ; Racan se fera le servant de Catherine de Termes, une Bourguignonne très jeune, très belle, assez coquette, aux yeux clairs, à l'esprit vif et cultivé, qui chante d'une voix harmonieuse et joue du luth, l'instrument dont notre poète touche lui-même un peu : elle est, depuis 1615, la femme du marquis de Termes, du brillant gentilhomme qui a inspiré *la Venue du Printemps*.

Ces deux grandes dames se nomment Catherine, et nos deux amis se mettent à retourner le nom dans tous les sens, car il faut à toute force trouver un anagramme dans la société précieuse qu'ils fréquentent à cette époque. Ils finissent par trouver *Arthénice*, et chacun de courir le déposer aux pieds de sa belle. Racan fit mieux : il se hâta de se l'approprier en l'employant dans des vers de ballets, qui furent chantés à la cour. Il était bien trop sincère pour ne se pas prendre lui-même à ce jeu d'esprit ; il « changea bientôt, nous dit-il, son amour poétique en une véritable » et en fournit un témoignage éclatant : soulevant sa paresse en un immense effort, il composa, en l'honneur

de la marquise de Termes, une pastorale dramatique en 3000 vers ; il adoptait un genre que l'Espagne et l'Italie avaient récemment mis à la mode et qui se prêtait fort bien aux allusions et aux portraits.

Comme motif principal de son intrigue, il prit le récent mariage du marquis et de la marquise qu'il célébrait sous les noms d'Alcidor et d'Arthénice, et vers 1619 il porta sa pièce à l'hôtel de Bourgogne où elle obtint un vif succès. Pour une des premières fois, d'ailleurs, un gentilhomme se faisait auteur dramatique, ce fut un événement à la cour, et tout le beau monde courut, comme l'on disait, « à la comédie », où jusque-là l'on n'osait guère se risquer. Vingt ans plus tard, si nous en croyons un prestigieux poète moderne, le public y était encore bien mêlé, puisque les cadets de Gascogne y venaient chercher des « affaires » et les pages y pêcher des perruques.

Il faut lire, au premier acte, le monologue d'Alcidor, qui vers la fin de la nuit exhale ses sentiments pour Arthénice en un morceau plein d'élégance et de force, où se remarquent un peu de fadeur précieuse et beaucoup de fermeté rustique.

Arthénice apparaît seule à son tour, et, tout en faisant sortir son troupeau, elle remémore, avec une grâce légère, la première entrevue qu'elle eut avec Alcidor. Mais la voici surprise par son père, dont le bon sens campagnard nous donne comme un avant-goût de Molière : ce Silène est vraiment un frère aîné de Chrysale..... en sabots.

SILÈNE

Ma fille, à quelle fin
voulez-vous aujourd'hui vous lever si matin ?
Le soleil n'a pas bu l'égail de la prairie :
cela mettra le mal en votre bergerie.

ARTHÉNICE

Notre chien qui rêvait de moment en moment
au loup que son penser lui forgeait en dormant,
d'un véritable loup m'a fait naître la crainte.

SILÈNE

..... Je sais ce qui vous met la puce dans l'oreille :
je vis hier ici le loup qui vous réveille ;
mais, sitôt qu'il me vit, il rebroussa ses pas,
fâché d'avoir trouvé ce qu'il ne cherchait pas....
Oubliez, oubliez l'amour de ce berger,
et prenez en son lieu quelque bon ménager
de qui la façon mâle, à vos yeux moins gentille,
témoigne un esprit mûr à régir sa famille,
et dont la main robuste au métier de Cérès
fasse ployer le soc en fendant les guérets.

Désespérée parce qu'on lui a fait accroire que son berger lui est infidèle, Arthénice se retire en une maison de « vestales », toute parfumée, malgré le pseudonyme païen, de la poésie de saint François de Sales, qui vient de publier son *Introduction à la vie dévote*. Mais tout s'explique, le mariage est résolu, et Silène, gagné par le bonheur des jeunes gens, entraîne tout le monde, avec verve, à la noce champêtre :

Sus donc, mes chers enfants, qu'aux noces l'on s'apprête;
je veux dès à ce soir en commencer la fête...
Venez dîner chez moi. Vous n'y trouverez pas
ces mets servis par ordre aux superbes repas ;
mais ce qui se pourra, selon ma pauvreté,
d'un cœur libre et sans fard vous sera présenté.

Afin de compléter le bonheur général, le père adoptif du héros, le vieil Alcidor, vient amener par ses explications une reconnaissance attendue ; mais auparavant il fait de son rustique bonheur d'antan un tableau qui est ce que nous connaissons de plus vrai comme naïveté champêtre dans toute l'œuvre de Racan, et même, nous ne craignons pas d'aller jusque-là, dans toute notre poésie française. On croirait voir mis à nu, sans exagération ni rhétorique, seulement avec une légère transposition d'élégance littéraire, les sentiments d'un paysan à qui ses malheurs présents auraient révélé son bonheur passé. C'est vraiment le joyau de la pastorale d'*Arthénice*, parce que les deux plus précieuses qualités de la poésie, la santé morale et la précision pittoresque luttent à l'envi dans ces vers. En voici quelques-uns :

Heureux qui vit en paix du lait de ses brebis,
et qui de leur toison voit filer ses habits ;
qui plaint de ses vieux ans les peines langoureuses
où sa jeunesse a plaint les flammes amoureuses ;
qui demeure chez lui comme en son élément,
sans connaître Paris que de nom seulement,
et qui, bornant le monde aux bords de son domaine,
ne croit point d'autre mer que la Marne ou la Seine !
En cet heureux état les plus beaux de mes jours
dessus les rives d'Oise ont commencé leur cours.
Soit que je prisse en main le soc ou la faucille,
le labeur de mes bras nourrissait ma famille ;
et lorsque le soir, en achevant son tour,
finissait mon travail en finissant le jour,
je trouvais mon foyer couronné de ma race.
A peine bien souvent y pouvais-je avoir place,
l'un gisait au maillot, l'autre dans le berceau ;

ma femme, en les baisant, dévidait son fuseau.
L'un écalait des noix, l'autre teillait du chanvre,
jamais l'oisiveté n'entrait dedans ma chambre.... (1).

La pièce d'*Arthénice*, que Racan publia bientôt sous le nom de *Bergeries*, n'est pas très habilement composée : elle est du moins exquise par les sentiments et le style.

L'amour trouvait dans notre poète un interprète charmant, plein de grâce et de fraîcheur, et parlant le pur langage du cœur, presque toujours.

On est séduit aussi par le sentiment de la nature qui respire en ces pages, et d'une nature toute marquée au coin de la Touraine : il n'est pas, dans la pièce, de bois sans rochers, de rochers sans « antre secret ». La poésie des arbres est vivement sentie et exprimée avec justesse : ce sont les ormeaux, tels ceux qui décoraient jadis la place de Saint-Pater, et dont l'ombre est favorable pour « vider en rond les verres et les pots » ; les alisiers qui aiment la rive et dont l'écorce se prête à l'inscription des chiffres d'amour ; les viornes qui grimpent sur les rochers ; les futaies « des vieux chênes ridés » qui offrent aux plaintes de ceux qui souffrent

la liberté de leur ombre immortelle.

(1) Nous rétablissons l'avant-dernier vers avec sa verdeur primitive, tel que nous l'avons retrouvé dans l'édition originale de 1625. Racan le remplaça plus tard par celui-ci :

Le temps s'y ménageait comme chose sacrée ;
(jamais l'oisiveté n'avait chez moi d'entrée).

L'on goûte à plein dans ces vers la volupté de la fraîcheur ombreuse, volupté si intense par les chauds étés, sans air, de la Touraine.

Mais le poète a peint surtout la nature animée par le travail de l'homme. Il eut l'heureuse idée de remplacer les bergers de convention et les pasteurs de l'Arcadie par des paysans, et par des paysans de Touraine, joyeux et bons vivants : il nous en montre des types variés, depuis le métayer aisé,

> de vingt paires de bœufs il sillonne la plaine ;
> tous les ans ses acquêts augmentent son domaine ;

jusqu'au modeste cultivateur qui possède pour tout bien un mince troupeau de brebis et de chèvres. Tous ces paysans sont bien peints par le poète, parce qu'ils sont peints d'après nature : ce sont ses fermiers, ses voisins et les manants du village, qu'il voit s'en aller à leurs travaux ou en revenir, et avec qui il aime à s'entretenir du haut de sa terrasse, suivant une tradition qui nous a encore été contée naguère par un « ancien » du bourg.

En somme, dans ses vers comme dans la réalité, ce qui lui plaît avant tout, c'est la famille rurale, nombreuse en ses enfants, prospère en ses travaux : c'est vers elle que va toute sa souriante sympathie.

Ce qui nous charme tant aujourd'hui dans les *Bergeries* de Racan ne produisit pas le même effet sur la véritable Arthénice : elle devint bientôt

veuve, se retira en Bourgogne et Racan, s'étant mis sur les rangs pour l'épouser, fit sa cour à travers la France avec une longue et malheureuse obstination. Elle s'en laissait conter par un jeune magistrat de Dijon, qui, étant plus près et mieux fait, finit par l'épouser. Malherbe, qui le savait, résumait la situation, avec son habituelle causticité, dans une lettre adressée sur Racan à Balzac, leur ami commun : « Du côté des *Berge-* « *ries*, son cas va le mieux du monde ; mais, « pour ce qui est des bergères, il ne saurait aller « pis. »

III

LA RETRAITE EN TOURAINE (1628-1670).

Le poète était parvenu à l'âge de 38 ans. Après avoir, une dizaine d'années, recherché inutilement la main de la lointaine Catherine de Termes, il jeta les yeux plus près de lui, en Touraine même. Dans les paroisses voisines de Bueil et de Rouziers, vivait la famille du Bois et de Fontaines, qui avait pris une part active dans la Renaissance catholique du commencement du siècle : elle avait contribué à fonder à Tours les Oratoriens et les Carmélites. Là, une jeune fille de quinze ans, pieuse et modeste, Madeleine du Bois, partageait son temps entre les offices rendus

aux familles du village et les soins donnés aux plus jeunes de ses dix frères et sœurs. Quel contraste avec la veuve piquante et coquette de la cour ! Mais n'était-ce pas là plutôt la femme qui convenait à notre gentilhomme campagnard ?

A peine avait-il engagé les premiers pourparlers avec la famille, que le cardinal de Richelieu appela dans l'été de 1627, sous les murs de la Rochelle, toutes les épées catholiques de France. Heureusement, au mois de février suivant, Louis XIII, qui s'ennuyait, alla passer quelque temps à Paris, et l'enseigne en profita pour venir faire sa cour en Touraine. Un jour, il se mit en tête d'éblouir sa fiancée d'un beau costume de taffetas céladon, c'est-à-dire du vert le plus tendre. Son valet, Nicolas Deschamps, qui était depuis longtemps à son service ou, pour mieux dire, qui était chez lui plus maître que lui (et nous n'en sommes guère surpris), lui fit observer :

— Et s'il pleut, où sera l'habit céladon ? Prenez votre habit de bure, et au pied d'un arbre vous changerez d'habit, proche du château.

— Bien, Nicolas, dit-il, je ferai ce que tu voudras, mon enfant.

Après avoir franchi à cheval les trois lieues qui séparent Saint-Pater de Rouziers, ils s'arrêtent tous deux dans un petit bois près du château de Fontaines, et là Racan se met en devoir de changer de costume. Mais voilà que, lorsqu'il se trouvait juste.... entre les deux hauts-de-chausses, Mlle du Bois et deux autres jeunes filles

qui avaient sans doute entendu le pas des chevaux, apparaissent :

— Ah ! dit-il avec son impuissance à prononcer l'*r* et le *c*, *Nitolas*, je te l'avais bien dit !

— Mordieu, s'écrie le valet, dépêchez-vous seulement.

Madeleine veut s'en aller, mais les autres — amies un peu jalouses peut-être, — par malice, la font avancer, prétend du moins Tallemant des Réaux.

— Mademoiselle, lui dit ce bel amoureux, c'est *Nitolas* qui l'a voulu. *Palle poul* moi, *Nitolas*, je ne sais que lui *dile*.

Et l'on entend encore à distance le triple fou rire.

Madeleine par bonheur était sérieuse au fond, et cette sotte aventure n'empêcha point le mariage. En présence de la duchesse de Bellegarde arrivée de Paris, l'on signa solennellement le contrat, qui est conservé dans une des études de notaire de la ville de Tours, et « les espouzailles furent faictes en l'église paroissiale de Rouziers », le dimanche 5 mars 1628. Racan installa sa jeune femme au château de la Roche et, après quelques jours, dut retourner au siège. Là il eut la satisfaction de recevoir son vieux maître Malherbe qui, malgré son grand âge, venait demander justice contre les meurtriers de son fils, grand duelliste, tué à la fin en duel. Mais le vieillard mourut à Paris, au retour, d'une maladie dont il avait rapporté les germes des murs de la Rochelle,

et notre poète en ressentit une vive peine (1).

Cependant, pour charmer sa solitude, Madeleine de Racan exécutait pour la chapelle du château, à ce moment même, si l'on en croit une vivace tradition du pays, ses admirables tapisseries au petit point, qui font aujourd'hui avec raison l'orgueil de la sacristie de Saint-Pater.

Après la reddition de la Rochelle, Racan put enfin rejoindre sa femme en Touraine ; mais il dut la quitter encore deux fois pour faire campagne sur les Alpes contre le duc de Mantoue, une autre pour s'avancer en Lorraine dans l'armée du roi : ce fut sa dernière campagne. Alors il était lieutenant, étant monté à ce grade au bout de trente-deux ans de service. Lui qui n'avait rêvé que la gloire militaire, il avait raison lorsqu'il écrivait qu'il était venu « trop tôt ou trop tard au monde », c'est-à-dire après « toutes les guerres de Henry le Grand » et avant les grandes expéditions préparées par Richelieu.

Il put donc réaliser le projet rural qui lui avait fait quelque peur autrefois, lorsqu'il le définissait exquisement : « se retirer aux champs à faire *petit pot* », et dès lors il s'adonna complètement à cette existence patriarcale qu'il nomme à cette époque sa « douce et charmante vie ». Les familles heureuses, tout comme les peuples heureux, n'ont pas d'histoire, et les tendresses du foyer ne s'écri-

(1) Nous avons raconté plus haut le voyage et la mort de Malherbe, p. 105-107.

vent nulle part, que dans le cœur de ceux qui s'y réchauffent et pour qui elles se transforment plus tard en admirables ressources de force morale. Pour notre gentilhomme, la douce tranquillité de la vie de la Roche ne fut marquée, pendant les quarante années qu'elle dura, que par la naissance de ses enfants, la composition de ses *Psaumes* et un malheureux héritage qui lui permit de reconstruire son château, mais lui amena jusqu'à la fin un fidèle cortège de procès indéfinis.

Racan vit naître au château de la Roche, qui prit alors le nom de la Roche-Racan, cinq enfants : trois fils et deux filles. Son fils aîné Antoine n'était « qu'un sot », au dire de Tallemant, qui brode toujours, mais n'invente jamais le fond des choses. Il fit, au moins une fois, la guerre, et probablement dans la belle campagne de Turenne sur le Rhin, en 1674 : car le 26 novembre de cette année-là, nous le trouvons, avec onze gentilshommes angevins, prisonnier du duc de Lorraine, au château d'Heppfrech, en Alsace, et négociant leur commune rançon par l'intermédiaire de leurs amis, entre autres par un petit noble d'Aubigné (1).

Le poète plaça ses deux autres fils comme pages à la cour ; malheureusement, le mieux doué d'entre eux mourut à 16 ans d'une maladie de langueur,

(1) Acte conservé dans une étude du Lude et publié par M. l'abbé Louis Calendini dans les *Annales fléchoises*, de juillet-août 1906. — Ainsi, Antoine de Bueil avait peut-être conservé des relations dans le bourg natal de son père.

ce qui causa un grand chagrin au père, une profonde déception au chef de race vieillissant qui comptait sur cet enfant pour faire une dernière fois « remonter »

la tige de Bueil jadis si florissante.

Seul ou avec ses enfants, Racan descend souvent à Saint-Pater pour servir de parrain ou de père de noce dans les familles du bourg, et les registres paroissiaux attestent qu'il assiste ainsi les plus humbles des meuniers, des bouchers, des maçons ou des tourneurs en bois, jusqu'à de simples journaliers. C'est que la noblesse rurale, à cette époque, est bien différente de celle qui commence à fréquenter les salons de Versailles et y contracte des habitudes de morgue et d'insolence qu'elle rapporte ensuite dans ses rares apparitions à la campagne. Au contraire, l'on répète partout autour de notre gentihomme : « Ce bon M. de Racan. »

Avec cela, il tient à ses droits féodaux, les défend obstinément contre le suzerain ecclésiastique du pays, et, quand il remet à des acquéreurs de terres les redevances seigneuriales dont ils sont tenus à son égard, il fait constater sa générosité par un acte exprès passé devant notaire.

L'une des causes de la popularité qu'il obtint dans son village fut, comme il arrive à toute époque, qu'il le fit travailler : lorsqu'il se fut retiré du service, il aspira à la gloire du constructeur.

« Ce fut alors, dit-il avec une énergique simplicité, que je voulus, dans les bastimens, laisser des marques d'avoir esté. »

Suivant une tradition très vraisemblable, il s'adressa au « maître-maçon » Gabriel, qui y gagna ses crayons d'architecte et dont le petit-fils devait élever les élégantes colonnades de la place de la Concorde. Il refit donc le vieux manoir « que son père lui avoit laissé, et où il avoit esté nourry », et il édifia cette noble façade de cent pieds de hauteur, flanquée d'une fine tour octogonale : à la grandeur de l'ensemble se joint la finesse du détail, avec quelques naïvetés maladroites. A l'intérieur est prodiguée l'ornementation de l'époque, composée de guirlandes, de festons et de jattes de fleurs et de fruits, que le gentilhomme adopta d'autant mieux que c'était la représentation de ce qu'il aimait par-dessus tout dans la campagne : les larges aspects d'abondance rustique et de *foison*.

La chapelle, dédiée à saint Louis, fut inaugurée en 1636 par le curé du village, Maan, qui avait baptisé tous les enfants du poète et qui a laissé un nom dans l'érudition historique de la Touraine, et le château de la Roche-au-Majeur devint le château de la Roche-Racan (1).

Là, dans la paix des champs, dans l'atmosphère religieuse que lui avait créée son entrée dans la famille du Bois, — après avoir composé la bril-

(1) On le voit bien du chemin de fer de Tours au Mans, quand on regarde à droite, après la station de Neuillé Pont-Pierre.

lante ode de cent soixante-dix vers au marquis d'Effiat, que nous avons retrouvée, — Racan se tourna vers la traduction en vers des Psaumes. D'abord, il publia ceux de la Pénitence en 1631 : il les dédiait à la duchesse de Bellegarde qui mourut bientôt après en son élégant château de la Mothe-Sonzay, léguant à son cousin la plus grande partie de sa fortune, et en même temps, hélas ! des soucis d'affaires interminables.

Les procès empoisonnèrent les quarante dernières années de la vie du poète ; ils duraient encore quatre-vingts ans après sa mort et ne furent sans doute arrêtés, comme tant d'autres, que par la Révolution ! Ce fut surtout l'éternel procès qu'il eut avec le plus important de ses cohéritiers, son cousin, ou plutôt ses cousins, qui se succédaient de père en fils, de la branche aînée des Bueil. A nous, qui avons pesé plus de cinquante pièces judiciaires de ces querelles, Racan n'apparaît que comme un honnête père de famille, qui défend avec fermeté son bien et celui de ses enfants contre des attaques passionnées ou injustes : ainsi, à un moment donné, ne lui réclame-t-on pas 6.000 livres pour le transfert des restes d'une grand'tante qu'il n'a jamais connue, à cause d'une tutelle qui aurait été exercée par un de ses oncles, soixante-dix ans auparavant !

Dans les intervalles de ses procès, Racan se remettait aux Psaumes, encouragé par un de ses voisins de campagne, qui était pour lui un pré-

cieux ami, Denis de Rémefort, abbé du monastère augustin de la Clarté-Dieu : de là est venue à l'église de Saint-Pater l'admirable *Adoration des Mages*, groupe en terre cuite, qui est un de nos chefs-d'œuvre de la Renaissance française (1).

En 1651, trente-deux nouveaux Psaumes voyaient le jour, sous le titre de *Odes sacrées accommodées au temps présent*. C'est que le poète, après avoir beaucoup réfléchi à cette partie de son art, avait jugé bon de rajeunir bien des accents de David par des applications à sa propre époque. Ainsi, dans le psaume 150, il ne craint pas de convier les instruments modernes à chanter la gloire de Dieu. Voici deux strophes de la fin, qui permettent de juger du procédé ; la dernière est toute de l'invention du poète :

Que les claviers sacrés où, sous des mains adroites,
l'air qui chante en sortant de leurs prisons étroites
forme ces saints accords dignes de nos autels,
en leur docte harmonie honorent l'influence
dont le divin rayon dans l'esprit des mortels
inspire la science.

Que notre âme, à jamais de sa bonté ravie,
ait pouvoir d'animer ce qui n'a point de vie ;
et vous, fer, vous, airain, vous, roseaux, et vous, bois,
vous, corps sans mouvement qui naissez dans la fange,
rendez grâce au Seigneur qui vous donne des voix
pour chanter sa louange.

Bientôt Racan eut fait dans des rythmes variés,

(1) La Vierge seule fut exposée au Petit Palais, en 1900, sans aucune indication, naturellement. Elle vaut, à elle seule, une visite entre deux trains, à Saint-Paterne (Indre-et-Loire).

dont un bon nombre trouvés par lui, les 8.000 vers qui lui restaient, donnant un bel exemple de fécondité littéraire dans une vieillesse de poète. En 1660, paraissaient ses *Dernières Œuvres et Poésies chrestiennes*, où parmi bien du prosaïsme, brillent encore maintes perles rares de poésie. Nous en recueillons deux seules dans le psaume 103, qui est un remerciement à Dieu pour toutes les beautés qu'il a créées :

Tu règnes sur un trône où le flambeau du jour
épand sur les rubis ses lumières dorées,
où l'astre de la nuit, paraissant à son tour,
tend d'ébène et d'argent les voûtes azurées ..

Tout ce qui vient de toi nous comble de bonheur ;
quand la pluie a baigné nos champs et nos prairies,
la javelle remplit le poing du moissonneur,
et l'herbe à pleine faux nourrit nos bergeries.

*
* *

L'on sait que Racan fut un des premiers académiciens, un de ceux de 1634. Comme discours de réception il composa, selon la mode des paradoxes qui régnait au début de l'Académie, une harangue *Contre les Sciences :* c'était surtout un plaidoyer en faveur du naturel, contre l'abus des règles, selon l'attitude que le poète avait prise autrefois dans le cercle de Malherbe. Mais il arriva qu'après avoir écrit son discours, le gentilhomme laissa son manuscrit en tête à tête... avec un jeune lévrier qui, sans respect pour la prose académique, la déchiqueta à belles dents. La même aventure arriva,

dit-on, à l'un de nos modernes immortels, dont le chien familier mâchonna sans scrupule un chapitre de l'*Histoire de Richelieu.*

Racan, lui, fut enchanté, et plein de reconnaissance pour le jeune levron qui l'avait forcé à refaire sa harangue : « Je ne say point, dit-il, d'autre finesse pour polir ma prose que de la rescrire plusieurs fois. »

Il fut un académicien modèle, très assidu aux séances, toutes les fois qu'il séjournait à Paris, et très aimé de ses confrères, la plupart roturiers, que charmait la bonhomie de ce gentilhomme. Il aimait particulièrement à voir deux d'entre eux, Conrart et Chapelain, lorsque ses procès l'appelaient à Paris, et à discuter avec eux sur des sujets littéraires, notamment dans la belle propriété que Conrart possédait à Athis. Nous avons vu comment son étourderie fut durement punie par la double perte de leur amitié (1).

C'est qu'en bon Tourangeau, Racan aimait à rentrer vite en Touraine, rappelé par les travaux des champs, surtout par la vendange, à laquelle jadis s'intéressait déjà son père, et, de là, il envoie à ses amis de charmantes lettres continuant les discussions orales et qui fleurent bon la campagne. L'une d'elles qu'il écrit, dit-il, « la cervelle brouillée des vapeurs de son pressoir », débute ainsi :

« Adieu paniers, vendanges sont faites. Enfin,

(1) V. plus haut p. 136.

« nous voici délivrez des soins de la récolte ; nous « voicy en estat de gouverner les Muses [de vivre « avec elles] et de rendre compte à mes amis du « progrès que j'auray fait en leur conversation. »

La lettre reprend au milieu :

« La fumée des vins nouveaux que je venois de « quitter m'avoit endormy en cet endroit. A « mon réveil, je me suis souvenu que M. Conrart « m'avait convié de mettre par escrit les petites « friponneries de ma jeunesse..... »

Ailleurs, se lit cette poétique profession de foi sur la liberté du style épistolaire :

«..... Je me suis résolu de commencer les lettres « que je vous enverrai sans préparation, et de « laisser conduire ma plume au hazard, comme « mes pas dans mes promenades, où quelquefois, « quand je me suis proposé d'aller le long de mes « ruisseaux cueillir quelque fleurette champêtre « pour vous présenter, ma rêverie m'emporte au « travers des landes, où je ne trouve que des « ajoncs et des bruyères », des bruyères comme son berceau de Champmarin en était tout enveloppé.

Voilà une « fleurette champêtre » comme la littérature du 17e siècle n'en a point des gerbes.

Il retrouvait généralement ses amis de Paris vers la Saint-Martin, lorsqu'il n'était pas retenu à la campagne par sa « constitution qui avoit besoin d'estre choyée ».

De la brouille académique il dut se consoler par les témoignages publics de l'école littéraire

de 1660, l'école des chefs-d'œuvre, dont il avait si bien préparé l'avènement par ses propres ouvrages. La IXe satire de Boileau arrivait en 1668 jusqu'au château de la Roche, y jetant ce vers éclatant qui cause maintenant quelque surprise :

Racan pourrait chanter au défaut d'un Homère.

Le jeune poète dominateur voulait dire que, pour chanter Louis XIV, au défaut des poètes épiques de son temps, dont il se défiait, non sans raison, il faudrait s'adresser aux auteurs d'odes, et Racan s'était mis au premier rang de ceux-ci, jadis par son ode si animée à Louis XIII, récemment par une pièce entraînante à Louis XIV.

En même temps paraissait le premier recueil des *Fables*, où La Fontaine, racontant *Le Meunier, son Fils et l'Ane*, unissait dans une admiration commune Malherbe et Racan,

Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre,
disciples d'Apollon, nos maîtres, pour mieux dire.

Il n'est pas fort difficile de prouver que Racan fut, en effet, élu par La Fontaine pour l'un de ses maîtres, et ce n'est point pour notre poète son moindre titre d'honneur que ce noble espoir poétique qu'il inspira plus tard au fabuliste dans son *Epître à Huet* :

Malherbe avec Racan, parmi les chœurs des anges,
là-haut de l'Eternel célébrant les louanges,
ont emporté leur lyre ; et j'espère qu'un jour
j'entendrai leur concert au céleste séjour.

Cependant, l'octogénaire avait marié sa fille aînée à un jeune voisin de campagne, Charles de la Rivière, et son fils aîné, constant avec lui-même, avait contracté un mariage bizarre. Quatre petits-enfants entouraient son fauteuil d'aïeul, et en caressant leurs jeunes têtes, il ne pouvait prévoir que le rêve militaire qu'il avait lui-même poursuivi en vain toute son existence serait un jour réalisé par deux de ses petits-fils, dont l'un, brigadier d'infanterie, serait tué au feu, à Malplaquet, dont l'autre, comme son propre père à lui-même, parviendrait au grade de maréchal de camp; il pouvait prévoir encore bien moins qu'en eux allaient s'éteindre sa postérité mâle et son nom (1).

Les procès ne désarmaient toujours pas. Son grand procès, entamé depuis quarante ans avec les Bueil-Sancerre, renaissait encore une fois; une affaire particulièrement douloureuse s'y ajoutait: il était attaqué par-devant le Parlement de Paris par son gendre et sa fille, pour avoir à leur verser le complément de la dot promise.

A la fin de 1668, après s'être assuré, en cas de décès, un service solennel chez les Carmes de Tours, le vieux poète reprit une fois encore, en

(1) Par sa fille Françoise de la Rivière Racan devait avoir trois générations de petits-enfants; mais son arrière-petite-fille, Anne-Thérèse de la Rivière, qui avait épousé en 1762 Jacques de Savonnières de la Maison-Rouge, mourut sans enfants. Ce n'est que par un second mariage que son mari donna naissance à la branche encore vivante des comtes de Jourdan-Savonnières.

compagnie de sa femme, le chemin de Paris, avec tous ses dossiers d'affaires, ses baux, ses contrats, ses quittances, ses sentences du Parlement, son testament, — dans un sac de toile les pièces justificatives de sa noblesse, qu'il venait de solennellement établir, l'année précédente, devant les commissaires de Colbert, et il loua, derrière l'église Saint-Sulpice, une petite maison, rue Princesse. Au mois de janvier suivant il était réduit à vendre sa vaisselle d'argent, au prix de 4.000 livres, « pour subvenir à ses nécessités » (1), et il s'installait modestement, ne gardant de sa vie d'autrefois que son carrosse de deuil (peut-être portait-il depuis vingt ans le deuil de son fils Honorat), et deux chevaux harnachés de noir. Son goût du beau se marquait par trois vieux morceaux de tapisserie qu'il avait tendus dans sa chambre à coucher (2), dans son salon, par un petit tableau, sur bois, représentant, sous un cadre doré, « l'*Adoration des trois Rois* » et par une précieuse tapisserie de Flandre, de 22 mètres carrés, racontant en six pièces l'*Histoire de César* (3).

(1) Le ménage ne gardait que 3 fourchettes et 2 cuillers d'argent.

(2) L'ameublement personnel dans cette pièce comprenait en outre deux tables de hêtre, un petit lit à colonnes et une petite paire de chenets.

(3) Acte inédit de l'Inventaire de Racan après décès, obligeamment communiqué par M. André Lemoine. — Sans compter l'ordonnance de son château, les vieilles peintures et les vieilles tapisseries qui y sont encore et dont plusieurs doivent remonter jusqu'à lui, ce goût de Racan pour les œuvres d'art s'est encore montré par les beaux vitraux en grisaille, de l'école allemande, qui ornaient la tourelle de la Roche-Racan et qui sont mainte-

Il tomba, luttant toujours vaillamment pour ses intérêts menacés, le 21 janvier 1670 : le 16 février seulement eut lieu la cérémonie funèbre à Saint-Sulpice (1), et, trois mois après la mort, le 21 avril, au renouveau, les restes du gentilhomme tourangeau furent rapportés dans sa Touraine et inhumés « en présence de messieurs ses enfants et noblesse circonvoisine », dans la crypte familiale de Neuvy-le-Roi, qui avait été préparée par son père pour tous ceux de sa race (2).

*
* *

Telle est cette vie si sympathique, si traversée de déceptions, qui furent adoucies par les joies du cœur et par le charme profondément senti de la campagne.

Racan fut bien un poète de France : il n'aima pas seulement *la nature*, lointaine et tropicale, ou tragiquement embellie par la tempête, la mer ou la montagne, comme on l'a tant célébrée depuis Jean-Jacques Rousseau ; il aima nos simples champs français, nos champs tourangeaux, il en chérit la glèbe et les guérets. C'est qu'il resta de

nant entre les mains de M. Larreguy de Civrieux, à Saint-Germain-en-Laye : deux d'entre eux figurant deux des œuvres de miséricorde (la soif et l'hospitalité) ont été heureusement reproduits par les *Annales fléchoises* en mai 1904.

(1) Bibl. nat., Mss. fr. 32.594, signalé aimablement par M. le conseiller Saulnier, de Rennes.

(2) Il faut bien espérer qu'on y recherchera ce tombeau quelque jour.

sa province, qu'il abandonna assez de temps pour savoir qu'il l'aimait profondément, pas assez pour l'oublier.

Outre qu'il est un de nos meilleurs poètes élégiaques dans le genre moyen, un de nos lyriques les plus animés et notre meilleur pastoralier dramatique, Racan demeure en somme (et il le doit à la Touraine) un de nos seuls poètes rustiques, un de nos rares auteurs de *Géorgiques* françaises, et, par là, un vrai poète (1).

J'imagine que l'âme de ce vrai poète doit toujours aimer à flâner, même après sa mort. Rêveuse, elle doit sortir des Champs Élysées vers le soir, à l'heure où le croissant d'argent de la lune commence à briller au milieu de l'azur du ciel, comme en son propre blason ; à l'heure où

> de toutes parts les laboureurs lassés
> traînent devers les bourgs leurs coutres renversés.

Et l'ombre va, doucement errante, « le long de ses » anciens « ruisseaux », ou sur les berges de la Loire, ou par les larges avenues de la ville de Tours, et le poète s'enquiert avec indolence, selon sa vieille habitude, de ce qui se passe en son pays. Il interroge discrètement sur ces statues de confrères, qu'il aperçoit se profiler dans la ville ou même dans des campagnes voisines ; il apprend que lui n'a point de statue, pas même de

(1) Nous avons proposé dès 1898, d'accord avec notre savant collègue M. Ernault, ce terme de *pastoralier* pour auteur de pastorale, comme l'on dit *fablier* et *animalier*.

modeste buste, et que tout l'hommage de la Touraine consiste en une humble rue de faubourg qui porte son nom. Il n'en veut aucunement à sa patrie d'adoption, car la bonhomie ne l'a point délaissé dans l'autre monde, mais il a toujours tenu à ses droits, et, lorsque blanchit l'aube, quand le soleil paraît et que

tout rit à sa clarté première,

il rentre sans bruit dans l'élyséen séjour, ne désespérant point de sa bonne province, mais confiant qu'un jour luira où plus de justice lui sera rendu, où l'on comprendra que ses croisettes recroisetées au pied fiché d'or, qu'il a illuminées d'un si vif reflet de poésie, doivent être comptées parmi les plus purs fleurons de la couronne tourangelle.

Août 1901.

P. S. — Après avoir lutté sans trêve pendant six ans, de concert avec les Sociétés savantes de Tours, avec les dévoués présidents successifs du Comité Racan, M. Robert Gaschet et M. Paul-Boncour, nous avons maintenant la certitude de voir inaugurer tout prochainement le buste de Racan demandé au talent de M. Sicard, dans un des bosquets du Jardin des Prébendes d'Oé, — surtout si quelques amis ou amies de la poésie veulent bien encore envoyer, pour achever notre œuvre, leur obole. (Le Comité Racan a son siège à Tours, 35, rue Victor-Hugo.)

C

LES
STANCES DE RACAN SUR LA RETRAITE
(VERS 1618)

Nous achevons les extraits de nos études sur Racan en examinant aussi complètement que possible sa principale œuvre, envisagée d'abord dans ses sources biographiques et littéraires, puis jugée dans son ensemble.

I

Peines de cœur, tracas d'argent, délicatesse de santé, impuissance politique, écœurement patriotique et par-dessus tout déception militaire, rien ne manqua à notre jeune enseigne pour attrister le temps qui s'écoula de sa vingtième à sa trentième année, la plus belle saison d'ordinaire de la vie humaine.

A quoi bon désormais prolonger la lutte iné-

gale contre les événements et les hommes ? La défaite semble assurée, et il lui prend des velléités de se retirer de l'action comme un vaincu.

Chez notre gentilhomme cette désespérance ne se tournera pas, comme on en verra plus tard des exemples, en désespoir et en suicide ; son âme est profonde, mais en même temps douce, sensée et chrétienne. Il se souvient qu'il n'a pas toujours habité ce pays de mensonges et de déceptions, qui s'appelle la cour, mais qu'il y a débarqué un jour de sa province, et que là-bas, dans un doux vallon, non loin d'un village aux paisibles habitants, dort le manoir paternel avec ses tours un peu délabrées, ses belles futaies et ses terres bien cultivées ; et du fond du Louvre où il pâtit, l'enfant transplanté de la Touraine aspire quelquefois, comme un parfum qui le réconforte, une bouffée d'air frais du pays natal. C'est là sans aucun doute qu'est marqué le refuge de son existence désemparée. Déjà, il y a dix ans, au retour de Calais, il a eu la pensée « de se retirer aux champs à faire petit pot », et il l'a écartée, imprudent qu'il était, jugeant que « ce n'était pas séant à un homme de son âge et... de sa condition », comme s'il était plus séant à un homme de sa condition et de son âge de languir à la ville, enseveli dans toutes les médiocrités. Bien des fois depuis, il est retourné passer quelque temps à la Roche pour ses affaires ou son délassement, pour soupirer en paix ses amours du Louvre, pour se retrouver. Et chaque fois, quel agrément

et quel repos « Daphnis » a rencontrés dans les grands bois paternels et dans les prairies de son enfance? nous en avons au passage noté l'expression dans son œuvre élégiaque. Mais chaque fois aussi, il est retourné à ce foyer de la cour qui lui fait mal et qui l'attire, vers les courtisans et les coquettes, vers l'attente découragée de la guerre éternellement fuyante. C'en est fait à présent. Jamais la campagne ne lui est apparue avec une aussi lumineuse clarté, comme le terme désiré, le port où va se ranger sa barque ballottée, le lieu béni où s'épanouiront à l'aise son esprit et son cœur. Là enfin, plus d'intrigues, plus de complots criminels, plus de révolutions de la faveur, de servitude ni d'insolence, plus d'orgueilleux ni d'hypocrites, mais le calme, la sérénité, les plaisirs simples des champs, la vue de la moisson et de la vendange et du changement des saisons, la chasse, la rêverie au bord de l'eau, et, par-dessus tout, le doux sentiment du retour à la tradition de famille, à la terre qui a nourri les ancêtres et qui contient leurs cendres : le gentilhomme d'armes aspire avec force à se faire gentilhomme campagnard. Certes le parti lui coûte, et l'on devine qu'il a longuement lutté avant d'avoir étouffé son ambition, avant d'avoir écrasé tout à fait l'espérance si vivace au cœur de l'homme, et de s'être avoué définitivement vaincu.

Tel est l'état d'âme où est parvenu notre jeune héros aux environs de l'année 1618. C'est dans ces sentiments que, s'adressant, comme il est pro-

bable, à son voisin de campagne et ami de cœur René d'Armilly, il soupire ses admirables Stances sur la Retraite avec une plénitude forte de mélancolique harmonie. C'est le chef-d'œuvre du poète, parce qu'il y met, sans s'en douter, son âme tout entière, sa lassitude de la lutte, son ambition déçue, son besoin de repos, et en même temps son amour sincère de la campagne et sa soif sensée d'honnêteté rustique.

1. Thirsis, il faut penser à faire la retraite :
la course de nos jours est plus qu'à demi faite.
L'âge insensiblement nous conduit à la mort.
Nous avons assez vu sur la mer de ce monde
errer au gré des flots notre nef vagabonde ;
il est temps de jouir des délices du port.

2. Le bien de la fortune est un bien périssable ;
quand on bâtit sur elle on bâtit sur le sable.
Plus on est élevé, plus on court de dangers :
les grands pins sont en butte aux coups de la tempête,
et la rage des vents brise plutôt le faîte
des maisons de nos rois que des toits des bergers (1).

3. O bienheureux celui qui peut de sa mémoire
effacer pour jamais ce vain espoir de gloire
dont l'inutile soin traverse nos plaisirs,
et qui, loin retiré de la foule importune,
vivant dans sa maison, content de sa fortune,
a selon son pouvoir mesuré ses désirs !

4. Il laboure le champ que labourait son père ;
il ne s'informe point de ce qu'on délibère
dans ces graves conseils d'affaires accablés ;

(1) Le mot *maison* était, à cette date, susceptible de plus de noblesse qu'aujourd'hui, et l'on disait couramment « la maison forte » pour « le château fort ». Consulter sur ce vers et sur d'autres notre *Lexique de Racan*, à la fin de l'édition de thèse.

il voit sans intérêt la mer grosse d'orages,
et n'observe des vents les sinistres présages
que pour le soin qu il a du salut de ses blés.

5. Roi de ses passions, il a ce qu'il désire,
son fertile domaine est son petit empire ;
sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau ;
ses champs et ses jardins sont autant de provinces,
et, sans porter envie à la pompe des princes,
se contente chez lui de les voir en tableau.

6. Il voit de toutes parts combler d'heur sa famille,
la javelle à plein poing tomber sous la faucille,
le vendangeur ployer sous le faix des paniers,
et semble qu'à l'envi les fertiles montagnes,
les humides vallons et les grasses campagnes
s'efforcent à remplir sa cave et ses greniers.

7. Il suit aucunes fois un cerf par les foulées
dans ces vieilles forêts du peuple reculées
et qui même du jour ignorent le flambeau;
aucunes fois des chiens il suit les voix confuses,
et voit enfin le lièvre, après toutes ses ruses,
du lieu de sa naissance en faire son tombeau.

8. Tantôt il se promène au long de ses fontaines,
de qui les petits flots font luire dans les plaines
l'argent de leurs ruisseaux parmi l'or des moissons ;
tantôt il se repose avecque les bergères
sur des lits naturels de mousse et de fougères
qui n'ont autres rideaux que l'ombre des buissons.

9. Il soupire en repos l'ennui de sa vieillesse
dans ce même foyer où sa tendre jeunesse
a vu dans le berceau ses bras emmaillotés ;
il tient par les moissons registre des années,
et voit de temps en temps leurs courses enchaînées
vieillir avecque lui les bois qu'il a plantés.

10. Il ne va point fouiller aux terres inconnues,
à la merci des vents et des ondes chenues,

ce que Nature avare a caché de trésors (1),
et ne recherche point, pour honorer sa vie,
de plus illustre mort, ni plus digne d'envie,
que de mourir au lit où ses pères sont morts.

11. Il contemple du port les insolentes rages
des vents de la faveur, auteurs de nos orages,
allumer des mutins les desseins factieux,
et voit en un clin d'œil, par un contraire échange,
l'un déchiré du peuple au milieu de la fange.
et l'autre à même temps élevé dans les cieux.

12. S'il ne possède point ces maisons magnifiques,
ces tours, ces chapiteaux, ces superbes portiques,
où la magnificence étale ses attraits,
il jouit des beautés qu'ont les saisons nouvelles,
il voit de la verdure et des fleurs naturelles,
qu'en ces riches lambris l'on ne voit qu'en portraits.

13. Crois-moi, retirons-nous hors de la multitude,
et vivons désormais loin de la servitude
de ces palais dorés où tout le monde accourt.
Sous un chêne élevé les arbrisseaux s'ennuient,
et devant le soleil tous les astres s'enfuient,
de peur d'être obligés de lui faire la cour.

14. Après qu'on a suivi sans aucune assurance
cette vaine faveur qui nous paît d'espérance,
l'envie en un moment tous nos desseins détruit.
Ce n'est qu'une fumée, il n'est rien de si frêle ;
sa plus belle moisson est sujette à la grêle,
et souvent elle n'a que des fleurs pour du fruit.

15. Agréables déserts, séjour de l'innocence,
où loin des vanités, de la magnificence,
commence mon repos et finit mon tourment ;
vallons, fleuves, rochers, plaisante solitude,
si vous fûtes témoin de mon inquiétude,
soyez-le désormais de mon contentement (2).

(1) *Fouiller* signifie ici non point *creuser*, mais *chercher en creusant*.
(2) *Œuvres complètes de Racan*, édition Tenant de Latour, t. I, p. 196.

Tel est ce poème qui se déroule avec ampleur, comme l'ondulation même des grands blés mûrs, avec une certaine monotonie forte qui est bien celle de la campagne cultivée.

On est frappé de la perfection de sa facture, de la netteté de la pensée, de la force sereine des antithèses, de la richesse des rimes, de l'absence, si rare même chez les meilleurs poètes, de toute cheville. Tout au plus peut-on y relever quelques négligences de détails, quelques répétitions de mots, un ou deux embarras de construction qui semblent reculer légèrement la pièce avant Malherbe.

Mais on demeure charmé par cette mélancolie douce qui n'est pas la tristesse, qui ne procède point de l'orgueil, comme tant d'autres, mais qui est le fruit de la pratique de la vie et du bon sens profond : aussi ces Stances resteront-elles, nous l'avons dit, le vrai chant mélodieux des désillusions de la vie (or qui de nous, même entre les plus heureux, n'en ressent pas plus ou moins ?).

Et puis, la mélancolie du poète ne se tourne pas en une vague et brumeuse rêverie sur la nature, mais il aspire à suivre les travaux de nos bons champs français qu'il aime en réalité et que nous reconnaissons bien dans ses vers, et par là de nouveau il nous atteint tous. Au fond de ses Stances vibre le *contentement*, comme il dit avec nos pères, simple, naïf, un peu bourgeois si l'on veut, et par là bien vivant et gaulois, du cultivateur qui voit se remplir sa grange et son cellier ;

ces vers sont tout dorés de l'éclat des moissons, de sorte qu'ils sont de nature à trouver écho dans le cœur de tous ceux, grands ou petits, qui possèdent ou qui soignent un arpent de terre au soleil, ou même qui y aspirent. Et comme le poète a eu le haut goût d'appuyer sur les traits pittoresques dans la bonne mesure, assez nettement pour composer une précise esquisse de l'aisance campagnarde, tout en restant assez général pour n'exclure personne, il se trouve, et c'est là un signe authentique du chef-d'œuvre, que tous les *terriens* peuvent s'y reconnaître en particulier, depuis le gentilhomme veneur qui y trouve son portrait en pied, jusqu'au dernier de nos paysans (nous en avons fait l'expérience) surpris de trouver là l'expression de la poésie qui se remue confuse au fond de son âme. Le secret du poète consiste à avoir su élever une veine de poésie commune à une hauteur toute philosophique.

Enfin cette pièce a eu la rare fortune de conserver depuis 300 ans toute sa fraîcheur et de ne pas être recouverte par un grand nombre d'œuvres du même genre.

Pour lui trouver une postérité, il faut aller d'abord à La Fontaine, puis sauter presque au milieu du 19e siècle, car c'est seulement après avoir vu et décrit les Tropiques, l'Amérique, l'Italie et l'Orient que nous nous sommes avisés qu'il y avait beaucoup à voir et à peindre chez nous, et encore, depuis cette époque, quels sont ceux qui ont dit les champs et les travaux des champs

simplement, sobrement, sans un débordement excessif de sentimentalité ou de fantaisie romantiques ? Ce n'est pas M. Jean Richepin dans *Le Chemineau*, par exemple. *Les Laboureurs* de Lamartine, la *Pernette* de Laprade, quelques parties savoureuses des romans champêtres de George Sand, certaines strophes ensoleillées de Mistral, *Les Chants du paysan*, un peu frustes, mais sincères, de Paul Déroulède, sont des diamants d'une eau claire et rare dans notre littérature. Nous ne pouvons saluer un rural dans Brizeux, encore que son épopée des *Bretons* contienne quelques accents campagnards bien plus vifs que sa célèbre *Marie :* mais l'on sent trop qu'il aime à se retremper dans les choses de la Bretagne, à son retour de Paris ou de l'Italie, en névrosé de la ville qui vient passer quelques jours au grand air. Il est bien une école moderne, celle des Clovis Hugues et des François Fabié, qui chante avec bonheur parfois notre sol de France ; mais elle nous touche par une sorte d'attendrissement de panthéistes en face de la terre saluée comme la grande nourricière qui produit éternellement des germes. Nous devons en excepter M. Gustave Zidler, dont l'inspiration sensée et chrétienne se penche fraternellement, dans la *Terre Divine* (la terre de France), vers les choses de la campagne qu'il aime en raison de toutes les âmes d'humbles qui y coopèrent (1).

(1) On y peut joindre quelques traits de peinture de l'exploitation

Les Stances nous apparaissent décidément comme la plus pure floraison poétique de la glèbe de France. Racan nous a donné le premier fragment, et qui est resté l'un des seuls, de nos Géorgiques françaises.

II

C'est bien, en effet, le souvenir de Virgile dans ses *Géorgiques* qu'évoquent ces vers profonds et un peu tristes qui forment une sorte de variation moderne du fameux

Fortunatus et ille deos qui novit agrestes !

Virgile célèbre bien le bonheur des laboureurs, mais en des termes qui ne font pas envie, tellement il excelle à montrer la dureté de cette condition. Il aspire lui-même aux champs, mais il commence par déclarer que ce qu'il aimerait avant tout, c'est à percer les secrets de la nature, et c'est seulement dans le cas où il échouera, qu'il ira ensevelir sans gloire dans la vie rustique sa faillite intellectuelle (1). Cet amour des champs, panthéiste et pessimiste, est singulièrement intime et moderne. Qu'il nous suffise de retenir que la joie en est absente.

rurale dans Voltaire (*Epître de l'Agriculture* et surtout la lettre du 7 juin 1769 à M. Dupont sur les *Saisons* de Saint-Lambert).

(1) *Géorgiques*, II, 475 et s.

Sans doute les Stances sont teintées de mélancolie, de celle qui vient des déceptions personnelles du jeune poète, mais sous cette apparence se révèle à nous, bien au fond, le contentement vrai et simple de celui qui revient à la vérité de la vie.

Dans l'existence rustique, Racan observe simplement ce qui est, et il dit ce qu'il observe. Il aime à y voir l'homme largement payé de ses peines, à le suivre dans ses heures de détente honnête et joyeuse. Il y a chez lui moins d'inquiétude, moins d'infinie tendresse que chez Virgile. Il y a en revanche plus de simplicité, une conscience plus sereine et plus alerte, plus de naïveté vraie et de santé.

Racan a imité aussi Horace, son autre poète latin de prédilection, ou, pour mieux dire, il a rencontré chez lui des moyens d'expression pour son inspiration personnelle, et dans les vers de son devancier romain il a pris en quelque sorte conscience de ses propres sentiments.

Les traces de cette imitation originale ne sont point rares. En veut-on un exemple ? Racan a depuis longtemps l'âme impressionnée par les catastrophes des rois, des grands et des ministres qu'il voit de si près, par les assassinats de son oncle, de Henri IV et de Concini, par la disgrâce du comte de Bellegarde et tant d'autres coups s'abattant sur les têtes les plus hautes, et dans le même temps il lit l'ode d'Horace à Licinius et ces vers qui s'appliquent d'une manière si frappante aux temps dramatiques que lui-même traverse :

Sæpius ventis agitatur ingens
pinus et celsæ graviore casu
decidunt turres feriuntque summos
fulgura montes,

et aussitôt dans son esprit l'idée générale revêt cette image précise et forte :

Plus on est élevé, plus on court de dangers :
les grands pins sont en butte aux coups de la tempête,
et la rage des vents brise plutôt le faîte
des maisons de nos rois que des toits des bergers.

Parmi les nombreuses pièces d'Horace dont Racan s'est inspiré dans les Stances, il n'en est certes pas une qui lui ait fourni autant de matière que la charmante Épode

Beatus ille, qui procul negotiis...

Nous savons même par Tallemant des Réaux que, la lisant mal dans le texte, il s'aida de la traduction en prose que lui en fit son cousin le chevalier de Bueil (1).

C'est aussi chez Horace un délicat éloge de la campagne, accompagné du rêve d'y passer sa vie. Un financier de Rome entrevoit dans une reposante apparition la paix des champs loin des affaires, les plaisirs de la culture et de la chasse, et, à l'automne, la cueillette des fruits qu'on offre aux dieux champêtres, et le repos au bord des sources, et, au lieu des amours inquiètes de la

(1) Tallemant (t. II, p 356) déclare à ce propos que Racan n'a jamais su le latin, ce qui paraît très exagéré.

ville, la présence d'une chaste épouse qui prépare, le soir, par les soins donnés à la maison et aux enfants, l'arrivée de son mari fatigué, et encore la simplicité des mets, et le spectacle des troupeaux et du riche essaim des jeunes esclaves.

Le rêve du financier romain et celui du courtisan français offrent entre eux plus d'un point commun, et nous trouvons de part et d'autre le riant tableau de l'abondance rustique et des plaisirs champêtres. Mais il faut être injuste ou étroit pour affecter, comme Tallemant ou la Harpe, de ne voir dans les Stances françaises qu'une imitation d'Horace.

D'abord les strophes campagnardes de Racan sont tout environnées d'autres strophes sur le désenchantement de la vie, qui leur donnent une haute portée mélancolique : l'ode latine n'offre rien de semblable.

Pour nous en tenir même aux parties communes, on dirait vraiment que le poète français n'a emprunté la plupart de ses traits à son prédécesseur que pour les transposer pour ainsi dire dans le mode de sa nature propre et de la campagne de France.

Par exemple les vers élégants d'Horace sur la cueillette des poires et du raisin, « à l'époque où l'automne élève dans la campagne sa tête parée de fruits mûrs », sont devenus cette stance, la plus pleine de simple abondance rurale que nous connaissions dans toute notre poésie :

Il voit de toutes parts combler d'heur sa famille,
la javelle à plein poing tomber sous la faucille,
le vendangeur ployer sous le faix des paniers,
et semble qu'à l'envi les fertiles montagnes,
les humides vallons et les grasses campagnes
s'efforcent à remplir sa cave et ses greniers.

Le Romain se réjouit d'avance de la battue au sanglier et des petits pièges tendus aux grives..., et le gentilhomme français répond en bon veneur par la chasse au lièvre qui revient d'ordinaire se faire tuer au gîte, avec la voix des chiens dans le lointain, et par la chasse au cerf dont on suit les « foulées » sous les hautes futaies.

L'épicurien antique évoque les doux sommes au bord de l'eau, le poète moderne aspire simplement à se promener au bord des sources

de qui les petits flots font luire dans les plaines
l'argent de leurs ruisseaux parmi l'or des moissons,

l'un des vers de description du sol les plus colorés et les plus vrais de notre poésie classique (1).

Ce n'est pas que le financier romain ignore la campagne : il l'a vue, il l'a même observée dans les villas de Tibur et de la Sabine ; mais le tableau qu'il en fait est trop bien nuancé, trop complet sans être faux, trop bien assorti pour venir d'un amour profond.

(1) En fait de couleur l'on a dû remarquer la richesse d'un verset des Psaumes de Racan, que nous avons cité plus haut :

Tu règnes sur un trône où le flambeau du jour
épand sur les *rubis* ses lumières *dorées*,
où l'astre de la nuit paraissant à son tour,
tend d'*ébène* et d'*argent* les voûtes *azurées* (psaume 103).

Il aimera à voir le troupeau s'acheminer à la maison et les bœufs d'un pas fatigué ramener la charrue renversée ; mais ce sera pendant ses repas, comme à la ville il repose sa vue sur un paysage de tenture.

Il se nourrira d'olives et d'oseille, mais en pensant aux huîtres du lac Lucrin et aux pintades d'Afrique, qu'il n'avalerait pas de meilleur appétit. Il y a, chez ce rustique récemment converti, du citadin heureux de déjeuner un jour sur l'herbe, parce qu'il y trouve un régal de nouveauté dans son existence de blasé. Il y a en lui du dilettantisme.

Nos inquiétudes sur la sincérité de notre homme sont d'ailleurs pleinement justifiées par la conclusion de l'épode :

« Ayant dit ces mots, l'usurier Alfius, qui allait « se faire campagnard, fit rentrer tout l'argent qui « lui était dû le mois dernier, et déjà il cherche à « en placer pour le prochain. » Ainsi cet amour de la campagne n'était qu'amour de tête, et ce rêve rustique n'était qu'un caprice brillant d'imagination entre deux coups de Bourse.

Horace d'ailleurs faisait d'autant mieux parler son financier qu'il aimait lui-même la campagne à peu près de même sorte : son esclave Davus le lui dit franchement le jour où il lui débite ses vérités :

Romæ rus optas, absentem rusticus urbem,

(A Rome, tu aimes la campagne ; à la campagne, la ville absente),

et le maître en convient de bonne grâce. L'amour d'Horace pour les champs est un amour qui ne vient guère que des nerfs, celui de Racan vient vraiment de son cœur ; voilà l'abîme qui les sépare, et le modeste poète français mérite d'être salué comme l'un des écrivains infiniment rares qui ont été de vrais amoureux de la campagne. La meilleure preuve d'ailleurs est dans les actes : beaucoup comme Horace consacrent bien à la campagne quatre ou cinq jours de suite (c'était sa mesure ordinaire) : Racan lui a donné 40 ans de sa vie.

Ce que notre poète a trouvé surtout chez Horace, et varié à l'infini dans les Odes et dans les Épîtres, c'est l'idée qui le hante lui-même à présent, à savoir que le bonheur n'est pas dans le pouvoir ou dans le luxe, ni dans l'agitation et la poursuite fiévreuse d'un but lointain. Ainsi, pour le philosophe latin, de toutes les existences qui l'entourent, celle qui lui paraît la plus opposée à la vraie sagesse, est celle du marin marchand qui affronte mille périls pour courir après les richesses, et il ne lui ménage pas la pitié méprisante. Nous en retrouvons un écho direct dans ces trois vers de Racan qui, eux, trahissent clairement l'imitation :

> Il ne va point fouiller aux terres inconnues,
> à la merci du vent et des ondes chenues,
> ce que Nature avare a caché de trésors,

mais la stance se relève aussitôt par un accent tout

personnel, par le sentiment vif de la tradition de famille :

> et ne recherche point, pour honorer sa vie,
> de plus illustre mort, ni plus digne d'envie,
> que de mourir au lit où ses pères sont morts.

Le bonheur est dans la modération des désirs ; ainsi pensait Racan après toutes ses déceptions, et il était charmé de retrouver cette opinion cent fois répétée dans Horace, qui l'avait pratiquée et prêchée à ses amis. Seulement celui-ci leur conseillait, pour mieux réduire leurs besoins, de se retirer entièrement de l'action, et il tenta toute sa vie d'amener au repos et au plaisir tout ce qui était de soldats, de trafiquants, d'avocats, d'hommes politiques autour de lui ; doctrine décevante au fond, qui ne s'adresse qu'à des riches et qui a le tort d'en faire aujourd'hui des oisifs et demain des vicieux.

Tout en rendant sienne la doctrine de la modération, Racan ne renonce pas pour cela à l'action ; il maudit seulement l'agitation et la vie factice des villes, et il n'aboutit pas comme son devancier à l'énervante oisiveté, mais à une sorte d'activité virile à la campagne. Il a pris la sagesse d'Horace et lui a laissé la sensualité : ses vers ont je ne sais quoi de plus mâle et de plus sain.

Il a d'ailleurs ramassé son idée sur le bonheur avec une rare netteté d'expression dans la troisième stance :

> O bienheureux celui qui peut de sa mémoire

effacer pour jamais ce vain espoir de gloire
dont l'inutile soin traverse nos plaisirs,
et qui, loin retiré de la foule importune,
vivant dans sa maison, content de sa fortune,
a selon son pouvoir mesuré ses désirs (1).

Voilà sur le bonheur, nous semble-t-il, le dernier mot de la sagesse purement humaine, lorsque toutefois elle entend rester digne, et ni Horace, ni aucun autre moraliste laïque n'a mieux dit : ne pas compter sur les choses humaines pour nous donner la félicité, mais déraciner notre ambition, tel est certes le moyen d'être, non pas heureux, mais le moins malheureux possible.

En dehors, il ne reste que la conception religieuse, qui est plus haute. Racan n'en est pas encore là, mais il est déjà moins païen qu'Horace, et nous sentons que sa philosophie, grave dans le fond, est pour lui une sorte d'acheminement vers un idéal plus élevé.

Parmi les sources latines des Stances, il est juste de mentionner encore Claudien, disciple lui-même de Virgile et d'Horace. Il n'est pas possible, en effet, que plusieurs vers de Racan, et notamment ceux de la neuvième stance, ne soient point en partie inspirés du beau portrait du *Vieillard de Vérone qui n'est jamais sorti de chez lui* (Epigr. II) :

(1) *Selon son pouvoir* a sûrement ici le sens fort de : *conformément à ses moyens* et ne signifie pas *en faisant son possible*, ce qui ôterait beaucoup d'énergie au vers.

Felix qui patriis ævum transegit in agris,
ipsa domus puerum quem videt, ipsa senem
qui, baculo nitens in qua reptavit arena,
unius numerat sæcula longa casæ !
..... *Frugibus alternis, non consule, computat annum*,
..... ingentem meminit parvo qui germine quercum,
æquævumque videt consenuisse nemus...

Il soupire en repos l'ennui de sa vieillesse
dans ce même foyer où sa tendre jeunesse
a vu dans le berceau ses bras emmaillotés ;
il tient par les moissons registre des années,
et voit de temps en temps leurs courses enchaînées
vieillir avecque lui les bois qu'il a plantés (1).

III

Les influences latines sont arrivées sans doute directement à notre poète, mais aussi à travers des intermédiaires français qui ont beaucoup plus d'importance encore, si l'on veut expliquer complètement l'inspiration des Stances.

L'épode d'Horace *Beatus ille...* avait été fort goûtée à la fin du 16e siècle, prise dans son sens sérieux, sans qu'on ait eu l'air d'en apercevoir l'ironie. Au milieu de cette ère de guerres civiles, plus d'un se prenait à rêver à la campagne, à la vie bonne, douce, religieuse et pacifique que

(1) Le sens de ces deux derniers vers, qui manque un peu de netteté, paraît être : il voit les courses des années enchaînées (en périodes de cinq, dix, vingt ans) rendre vieux avec lui-même les bois qu'il a plantés. Le principal de l'idée est qu'il est contemporain de ses arbres (*æquvæum*).

l'on y peut mener, ornée par l'amour et l'amitié, charmée par les divertissements naturels comme la chasse et la pêche... Ces aspirations vagues, qui ne savaient pas encore bien s'exprimer toutes seules, s'attachèrent avidement à l'épode d'Horace : on la lut, on la traduisit, on l'imita en vers, en y joignant des souvenirs des *Géorgiques*, en la paraphrasant longuement au moyen de mille traits empruntés au château ou à la chaumière française, et la pièce latine donna naissance à un courant abondant de poésie rustique.

En 1583, la librairie Lucas Breyer eut l'idée de rassembler les principales pièces de ce genre et d'en faire un tout petit volume destiné apparemment à être glissé dans la doublure du pourpoint des hommes d'armes et à les rafraîchir un instant entre deux combats.

Le volume s'ouvrait par « *Les Plaisirs du gentilhomme champêtre*, de Nicolas Rapin, Poitevin », charmant tableau où figure le campagnard avec sa femme, ses enfants, ses amis, qui viennent passer avec lui les jours de fêtes, le tout paré d'aimables détails tels que la première grappe de raisin suspendue au grand autel, le jour de la Sainte-Madeleine... Puis, à la suite des Quatrains de Pibrac, naïf résumé de la sagesse, viennent *Les Plaisirs de la Vie rustique* du même ; c'est une nouvelle variation sur le sujet, qui nous montre la vie de Colin et de Marion jusque dans le détail familier, vie de travail et d'amour, coupée régulièrement de pieuses prières :

de temps en temps échappent au poète des plaintes d'accent tout sincère sur le sort des paysans. Suit la belle ode de Desportes intitulée aussi *Sur les Plaisirs de la Vie rustique,*

> O bienheureux qui peut passer sa vie
> entre les siens, franc de haine et d'envie....

tableau, plus ramassé que les précédents, des plaisirs des champs opposés aux soucis de la ville. Puis vient la longue chanson bachique de Ronsard, *le Voyage d'Hercueil,* et le petit volume se termine par les poésies doucement sensuelles de Claude Binet, entre autres *Les Plaisirs de la vie rustique et solitaire,* idylle, surchargée de détails, de Jeannot et de Fleurie, qui habitent avec leurs enfants dans un antre et se nourrissent surtout de leur propre pêche.

Le recueil eut tant de succès que les éditions s'en renouvelèrent, plus ou moins modifiées, pendant tout un siècle.

Nul doute que le capitaine Louis de Bueil, qui aimait les vers et la campagne, n'en eût fait son compagnon de route, et il y a fort à parier que Racan connut, bien jeune, la place de ce petit livre dans la « librairie » paternelle du château de la Roche.

Il en exprima le suc, il s'en nourrit, et quand, à son tour, non plus par lassitude militaire, mais par dégoût de la cour, il aspira à la campagne, son esprit se trouva être tout plein de ces vers; on s'en aperçoit à bien des traits particuliers de sa pein-

ture, et aussi à cette incertitude où il a laissé le lecteur de savoir si son campagnard est gentilhomme ou manant, car le poète nous parle tour à tour de sa « cabane » et de ses grandes chasses.

Mais autant la veine des ancêtres s'est étalée familièrement en détails diffus, autant la pièce de Racan est sobre et ferme ; il a su choisir, ce qui était un mérite inconnu au 16e siècle ; il se privait nécessairement ainsi de maintes ressources pittoresques, mais en revanche il encadra son paysage d'idées philosophiques qui lui donnaient une singulière portée.

Considérées en elles-mêmes, les Stances peuvent nous sembler gauches et naïves en plus d'un endroit ; mais rapprochées de ces poèmes composés quarante ans plus tôt, elles permettent de mesurer tout le progrès réalisé par la poésie et en général par la pensée française.

Les Stances sur la Retraite vérifient cette loi, qui est confirmée par tant de grandes œuvres : souvent celles-ci nous apparaissent de loin comme isolées, et en réalité elles ne forment que la fin et l'aboutissement de toute une littérature qui les a précédées, qu'elles résument dans ses grandes lignes et suppriment en quelque sorte pour la postérité. La tige et la racine échappent à notre vue pour ne laisser apparaître que la fleur éclatante. Les Stances sont donc plus que le chant des désillusions du poète : elles offrent aussi cet intérêt plus général d'incarner le rêve rustique de tout le 16e siècle.

Parmi toutes les pièces du recueil, celle dont s'inspira le plus notre poète est évidemment l'ode de Desportes : c'est donc la seule que nous examinerons avec plus de détails.

Racan avait été élevé dans le mépris de Desportes et il avait vu couvrir d'un Commentaire impitoyable les marges de ses œuvres. Malgré tout il ressentait une secrète sympathie pour la nature du charmant poète, amoureuse et nonchalante un peu comme la sienne propre, et il le lisait avec plaisir, parfois avec délices. Ainsi il goûtait profondément dans le petit recueil l'ode de Desportes *Sur les Plaisirs de la Vie rustique,* en dépit des critiques rigoureuses dont il l'avait vu cribler par Malherbe et que l'on peut lire encore au cours du Commentaire. Nous mettons sous les yeux du lecteur quelques strophes de cette pièce, qui est en définitive la *vraie source* des Stances sur la Retraite (1).

1. O bienheureux qui peut passer sa vie
entre les siens, franc de haine et d'envie,
parmi les champs, les forêts et les bois,
loin du tumulte et du bruit populaire,
et qui ne vend sa liberté pour plaire
aux passions des princes et des rois.

. . . . . .

3. Il ne frémit, quand la mer courroucée
enfle ses flots, contrairement poussée
des vents émus, soufflant horriblement ;

(1) On la trouve en entier dans les *Œuvres de Philippe Desportes*, édition Alfred Michiels. Paris, Delahays, 1858, p. 431, où elle est intitulée *Chanson de Bergers.*

et quand la nuit à son aise il sommeille,
une trompette en sursaut ne l'éveille,
pour l'envoyer du lit au monument.

4. L'ambition son courage n'attise ;
d'un fard trompeur son âme il ne déguise,
il ne se plaît à violer sa foi ;
des grands seigneurs l'oreille il n'importune
mais en vivant content de sa fortune,
il est sa cour, sa faveur et son roi.

. . . . . .

10. Que de plaisir de voir deux colombelles,
bec contre bec, en trémoussant des ailes,
mille baisers se donner tour à tour,
puis, tout ravi de leur grâce naïve,
dormir au frais d'une source d'eau vive,
dont le doux bruit semble parler d'amour !

11. Que de plaisir de voir sous la nuit brune,
quand le soleil a fait place à la lune,
au fond des bois les nymphes s'assembler,
montrer au vent leur gorge découverte,
danser, sauter, se donner cotte-verte,
et sous leur pas tout l'herbage trembler !

. . . . . .

13. Le bal fini, je dresse en haut la vue,
pour voir le teint de la lune cornue,
claire, argentée, et me mets à penser
au sort heureux du pasteur de Latmie.
Lors je souhaite une aussi belle amie,
mais je voudrais en veillant l'embrasser.

. . . . . .

15. Douces brebis, mes fidèles compagnes,
haies, buissons, forêts, prés et montagnes,
soyez témoins de mon contentement !
Et vous, ô dieux ! faites, je vous supplie,
que cependant que durera ma vie,
je ne connaisse un autre changement.

La ressemblance de cette pièce avec les Stances est manifeste : les deux morceaux sont visiblement imités de l'Épode d'Horace, et ils sont inspirés l'un et l'autre par l'amour de la campagne et aussi par le mépris de l'ambition. Non seulement les sentiments sont communs, mais des mots, des vers, des strophes presque entières de Desportes ont passé dans Racan. Celui-ci a emprunté à son devancier jusqu'à sa forme rythmique, ce sizain tout harmonieux où résonnent quatre rimes féminines coupées seulement par deux sons masculins, et même, soit intention, soit hasard, le nombre des strophes est identique, si bien que l'on compte quatre-vingt-dix vers de part et d'autre.

Pour être complet, il convient d'ajouter que Racan a fait aussi entrer dans ses Stances un sonnet rustique de Desportes ; il en a imité le vers si expressif, inspiré lui-même d'Horace :

Roi de tous mes désirs, content de mon parti...,

ainsi que ce charmant quatrain :

J'aime mieux voir un pré bien tapissé de fleurs,
arrousé de ruisseaux au vif argent semblables
et tout *encourtiné* de buissons délectables
pour l'ombre et pour la soif durant les grand's chaleurs (1).

(1) On reconnaît la 8e stance de Racan où brille le vers que nous avons admiré plus haut sur l'*argent des ruisseaux*, heureusement imité de Desportes : dans la fin de la stance, au contraire, en parlant des *lits naturels*

qui n'ont autres rideaux que l'ombre des buissons,

Racan n'a pas osé être naïf, et du même coup il est moins vrai

En dépit de tous ces emprunts, l'on voit ici, plus facilement encore qu'avec Horace, puisque la similitude est plus complète, comment chaque poète a mis sa personnalité dans ses Stances.

Les premières stances de Desportes sur la vie de cour ne manquent pas d'une certaine fermeté, mais la rhétorique n'en est point absente. L'auteur peint les inconvénients de la faveur en homme qui en a bien joui toute sa vie et qui est pourvu de quatre bonnes abbayes. Il a pour la fortune le mépris tout artificiel et tout poétique de celui qui a été gâté par elle ; nous sommes loin du renoncement douloureux de Racan qui, l'ayant poursuivie en vain, lui dit adieu non sans souffrance.

Là où Desportes est plus personnel, c'est quand il décrit sa vie à la campagne, ce *far-niente* élégamment sensuel avec ses plaisirs variés, ses amours faciles, et surtout ses rêveries de nuit parmi les danses de Nymphes au clair de lune. Mais on sent bien que le cœur de l'homme n'est pas pris par les véritables charmes de la campagne, c'est seulement l'imagination du poète rêveur qui est touchée.

Chacun d'eux évidemment aime la campagne à sa manière. Mais comme celle de Racan est plus forte, plus saine, plus élevée ! Ce qu'il aime dans la campagne, ce ne sont pas les attraits épicuriens qu'elle offre aux sens, ni le noctambulisme

que l'original : on devine là une chicane de Malherbe dans le genre de celle-ci : « Sottise. Ce sont les buissons, non l'ombre, qui font rideau. »

des poètes, qui dorment le jour : c'est le spectacle de sa fertilité, des labeurs qu'elle demande et qu'elle paie par l'abondance, c'est aussi la reprise par le fils de la fécondation séculaire du champ des aïeux, et, s'il ne dédaigne pas les plaisirs, ils ont, dans ses vers, quelque chose de plus relevé, sans rien d'artificiel.

Puis la facture du poème est bien supérieure chez Racan. Elle est d'abord beaucoup plus moderne, car chez Desportes l'usage des hiatus, des vieux mots, de la simple négation *ne* au lieu de *ne pas*, etc., met entre ces deux pièces, qui sont peut-être distantes d'une vingtaine d'années, tout l'intervalle d'un demi-siècle, ce qui arrive d'ordinaire entre l'œuvre d'un vieillard et celle d'un jeune homme, parce que chacun de nous reste, à son insu, fidèle à sa vingtième année. Il y a en outre dans la vieille chanson une mollesse et souvent une impropriété et une superfluité d'expressions qui lui ôtent beaucoup de force. De plus, le poète y a bien trop parlé de lui-même au lieu d'avoir, comme Racan, le bon goût d'attribuer ses propres sentiments au campagnard dont il vante le bonheur dès les premiers vers. Et nous ne mentionnons pas les chicanes de détail que lui a adressées Malherbe : Racan n'eut garde, dans son imitation, de retomber dans aucune des fautes qu'il vit reprocher par son maître à Desportes.

Notre poète lui a bien emprunté ses quinze sizains, mais il a remplacé le vers de dix syllabes par le grand alexandrin, et ce simple changement

matériel, qui lui a été inspiré par son tempérament de poète, est le signe extérieur de la différence essentielle des deux inspirations. Racan n'a pas craint d'affronter la grande strophe alexandrine, parce qu'il avait à y verser de larges et harmonieuses périodes exprimant les forts sentiments dont il avait l'âme remplie.

Il est poète lui aussi, non parce que son imagination se joue dans la nature et la peuple de gracieux fantômes mythologiques, mais simplement parce qu'il recueille en ses vers la poésie qui monte naturellement de la terre remuée par l'homme, comme la rosée aux matins d'été, et cette simplicité même fait la beauté et le prix de son inspiration. N'y a-t-il pas entre ces deux tableaux champêtres quelque chose de la différence qui sépare en peinture Corot de Rosa Bonheur ?

*
* *

Bien des éléments étrangers, somme toute, entrent dans la composition des Stances ; l'on a remarqué que c'est la loi de presque toutes les œuvres vraiment originales, et, pour faire sa pièce, Racan, sans se cacher, a puisé à pleines mains dans Virgile, dans Horace, dans Claudien et dans Desportes, leur empruntant des idées, des sentiments, des mots, des images et presque des vers ; l'on ne doit point le regretter, car son manque de culture première et sa paresse natu-

relle l'auraient peut-être empêché toujours de construire ce poème s'il n'en avait pas trouvé les matériaux tout prêts sous sa main. Il les a presque tous empruntés, mais le dessin grand et simple suivant lequel il les a agencés lui appartient en propre, et le sentiment qui l'a inspiré, nous l'avons vu dans le détail, lui est absolument personnel.

En définitive, une douce et profonde *mélancolie,* venant de la chute des chères illusions de jeunesse, et en même temps un riant et naïf *amour de la campagne,* tels sont les deux sentiments pénétrants qui, harmonieusement fondus, ont rencontré une expression définitive dans les Stances sur la Retraite : ne nous étonnons point de cet amalgame singulier au premier abord, en remarquant que tous les grands sentiments de l'âme humaine sont teintés de mélancolie, car notre cœur est ainsi fait que nous n'aimons jamais si fortement les biens de ce monde que le jour où nous les avons perdus, et que nul ne chante mieux la patrie que l'exilé, la santé que le malade, l'amour que l'amant trahi, la foi que l'apostat, la campagne que le citadin forcé... ; c'est ce qui fait que nos plus grands poètes de sentiment sont des mélancoliques, tels Chénier, Lamartine et Musset. Racan est un de leurs lointains et modestes devanciers dans une gamme moins douloureuse, plus apaisée, plus sensée et plus française (1).

(1) On voit donc avec quelles prudentes réserves il faut faire de Racan un des ancêtres de « la mélancolie ».

Nous ne trouvons guère que deux reproches sérieux à lui adresser : c'est de ne point avoir osé faire entrer plus franchement la famille dans son tableau du bonheur champêtre (on la devine plus qu'on ne la voit), et d'y avoir tout à fait omis la religion, malgré la gravité philosophique, presque religieuse, de certaines stances. Les naïfs chantres rustiques du 16e siècle avaient été à cet égard mieux inspirés. Mais Racan devait ailleurs réparer cette double omission, dans les *Bergeries* et dans les *Psaumes*.

Telle qu'elle est, cette pièce nous révèle l'existence d'une troisième corde dans la lyre de notre jeune poète ; l'une, celle de l'élégie, nous avait fait entendre les grâces plaintives d'un cœur amoureux ; l'autre les vifs accents des émotions lyriques ; celle-ci, celle des Stances, fait vibrer avec une sonorité plus grave les pleins accords de la philosophie morale.

En somme, des 6.000 vers de notre poète, les 90 vers des Stances forment le seul fragment resté debout, au milieu de la ruine générale opérée dans son œuvre par le temps, et il mérite d'être immortel.

Jamais il ne fut plus opportun de le remettre en honneur que dans le commencement de notre 20e siècle. Un des maux dont nous souffrons, de l'aveu de tous, dont nous pourrions bien mourir, pour peu que cela continue, conséquence de notre civilisation intensive, c'est le dépeuplement des campagnes, c'est cette fièvre qui nous prend tous,

tant que nous sommes, noblesse, peuple ou bourgeois, et qui nous arrache au château ou au sillon de nos pères, pour nous précipiter dans les villes, vers la vie ardente du cœur ou de l'esprit, de l'ambition ou des sens. Il en est qui reviennent un jour à la terre, mais comme Racan, blessés, mutilés, résignés, au lieu d'avoir consacré généreusement et sagement au sol leur jeunesse, leur santé et leur première ardeur, en sorte que la pauvre terre est devenue surtout le refuge des malades, des enfants, des vieillards, des vaincus de la vie, des ruinés, des retraités de tout genre et des sots. Certes elle est assez hospitalière pour accueillir tous ceux-là, mais elle mérite mieux ; elle voudrait encore, ce qu'elle trouve si rarement, de la virilité, de la force intacte, de l'intelligence, de la jeunesse, — toute prête à donner en échange ces biens inestimables qui se nomment la santé, la paix qui est la santé de l'âme, l'honnêteté, l'équilibre heureux des facultés.

Nous voudrions qu'aujourd'hui plus que jamais il se fît une conspiration de toutes les bonnes volontés autour de cet admirable poème, pour le remettre en belle place et le faire sentir à nouveau, pour ramener l'attention de chacun au jeune gentilhomme d'autrefois qui, ne trouvant pas le bonheur dans tout ce qui le lui avait brillamment promis, revient, à l'âge de trente ans, vers la terre qu'il a quittée enfant, cette éternelle méprisée dans les bras de qui il vient

se jeter pour trouver la paix et le bonheur, comme dans le sein d'une mère aimée que l'on a méconnue....., et alors, si par cas il arrivait que cette pièce où palpite tout un cœur d'homme, expliquée, ou simplement lue avec émotion, retenait un seul homme à la glèbe de France, ce jour-là il faudrait jeter au feu tous les commentaires de La Harpe, de Sainte-Beuve et des autres ; elle en aurait un désormais admirable, le seul qui fût vraiment digne d'elle (1).

1er juillet 1898.

(1) Cette étude est empruntée à notre travail complet sur Racan, qui comprend deux éditions illustrées : 1898. *Racan. Histoire anecdotique et critique de sa Vie et de ses Œuvres.* (Prix Saintour de l'Académie française). — 1900. *Un gentilhomme de lettres au 17e siècle*, édition revue et diminuée de 200 pages (entre autres du Lexique) ; l'une et l'autre parues à la librairie Armand Colin.

D

LES DERNIERS POÈMES SUR RACAN

Laissons en terminant la parole aux Muses, heureux de voir un poète chanté par des poètes, surtout lorsque ceux-ci ont eu soin de puiser dans la critique une idée exacte de leur ancêtre. Parmi les nombreux vers qui ont été composés depuis huit ans à la gloire de Racan, nous choisissons trois pièces : l'une qui me fut envoyée par un vieillard anonyme d'Aubigné et qui rend l'impression très fidèle du val du Loir et de Champmarin ; l'autre, plus ample, due à l'un de mes plus brillants étudiants de la Faculté des Lettres de Poitiers ; enfin un sonnet de 16 vers, signé par un jeune poète tourangeau déjà connu.

I

AUBIGNÉ, SES COLLINES, SA VALLÉE, BEL-AIR, CHAMPMARIN.

A M. Arnould, professeur de littérature à la Faculté de Poitiers, etc.

LE BERCEAU DE RACAN

1. A l'heure où le soleil s'incline
dans un lumineux horizon,

portez vos pas vers la colline,
reposez-vous sur le gazon.
Vous verrez les vertes prairies,
les grands bois, les plaines fleuries,
sous un ciel serein et clément ;
plus loin, c'est la claire vallée
se déroulant, comme une allée
à travers un jardin charmant.

2. Voyez cet antique domaine
que dore le soleil couchant :
là naquit cet enfant du Maine,
auteur du plus gracieux chant.
Les bruyères, les fleurs rosées,
comme en parterre disposées,
ornent ce berceau plein d'espoir ;
et les grands noyers de la plaine
balancent leur cime hautaine
sous le souffle attiédi du soir.

3. O Racan, laisse-moi ta plume,
poète, prête-moi ton cœur,
et que ton souvenir allume
en mon âme un peu de ferveur.
Non, ma muse ne peut décrire
ce paysage que j'admire.
Je cherche et je soupire en vain :
avec toi chanter la nature !
Ah ! ce serait te faire injure,
je n'ai pas ton souffle divin.

4. Oui, c'est là que tu devais naître,
ô Racan, poète enchanteur ;
c'est dans cet asile champêtre
que s'inspirait ton jeune cœur.
Là, de tes douces rêveries
ont dû sortir ces *Bergeries*
qui rendent ton nom immortel ;
ces prières mélancoliques,
chants merveilleux, accents bibliques,
capables d'émouvoir le ciel.

5. A Champmarin, dira l'histoire,
naquit Racan. Jour de bonheur !
Ce fut comme un rayon de gloire,
du ciel une insigne faveur.
Tel le comprit l'Académie,
qui lui tendit sa main amie.
O doux poète au cœur aimant,
page du roi, soldat de France,
salut au lieu de ta naissance,
à ce pays toujours charmant.

Un vieux Patriote.

Aubigné, 15 août 1899.

II

STANCES A RACAN

Hommage à M. Louis Arnould.

1. Racan, tendre poète épris de la retraite,
ton œuvre sort enfin de l'ombre trop discrète
où depuis deux cents ans dormait ton Alcidor :
il est bon que ce siècle, avant qu'il ne finisse,
puisqu'il aima les champs, à l'amant d'Arthénice,
au chantre des moissons, apporte un rameau d'or.

2. Un homme a su t'aimer et te faire comprendre ;
ton nom qu'on oubliait il vint nous le rapprendre ;
grâce à lui, nous l'avons buriné sur l'airain.
Son livre délicat a rajeuni ta gloire,
il a redit tes vers aux rives de la Loire,
il a conduit la foule au seuil de Champmarin.

3. *Nous t'aimons, car tu fus un poète de France :*
tendre, fin et loyal, chérissant l'espérance
de tomber en vaillant dans l'ombre des drapeaux.

Un jour le monde vain lassa ton âme franche,
et l'enseigne rêveur de la Cornette Blanche
vint vieillir et mourir auprès de ses troupeaux.

4. Maintenant, loin des champs et loin du crépuscule,
dans nos mornes cités où le réel accule
le poète, et lui dit : « Ne rêve pas, ou meurs ! »
aux pieds de la Fortune avec la foule il lutte ;
la roue inexorable écrase un jour sa flûte,
mais il ne peut plus fuir la ville et ses rumeurs.

5. Heureux celui qui put en ses rimes fécondes
faire auprès des roseaux glisser de fraîches ondes,
dérouler le manteau rutilant des moissons,
remplir cuve et pressoir des vendanges nouvelles,
dire les chars pliant sous le poids des javelles,
et peindre les bergers couchés près des buissons.

6. Tu fis bien de l'aimer cette terre natale,
d'aimer ses bois, ses rocs, son fleuve qui s'étale :
en ton blason se trouve un peu de son azur,
un peu de son azur éclaira ton génie
et sembla te prêter la lumière bénie
qui verse en ses vallons un rayonnement pur.

7. Quand l'aurore illumine avec sa rougeur brève
les balustres sculptés où s'accoudait ton rêve,
par l'odeur des foins mûrs tes sens étaient grisés.
Quand les vapeurs au bas des coteaux sombres traînent,
en psaumes exhalant tes tristesses sereines,
tu contemplais les cieux d'astres fleurdelisés.

8. Aussi, quand le matin bleuit les avenues,
dans l'arbre frissonnant les brises ingénues
nous chuchotent un vers que nous reconnaissons,
et quand l'ombre du soir descend sur les prairies,
et sur le vieux clocher, et sur les métairies,
nous écoutons encor l'écho de tes chansons.....

9. Nous recueillons le miel des strophes savoureuses
que formèrent jadis, dans les roches ombreuses,
tes vers, abeilles d'or d'un murmurant essaim.

Car pour nos faibles cœurs, conteur des pastorales,
nous voulons prendre en toi les vertus ancestrales
et le robuste amour du sol fécond et sain.

RAYMOND LÉCUYER.

Au Châtelier, novembre 1899.

Nous ne savons point de résumé plus juste de la vie de notre poète que la belle strophe 3, que nous avons écrite en italique.

III

SONNET A RACAN

Hommage à Louis Arnould.

Non, tu n'as point tenté d'escalader les cieux
ni d'abaisser l'orgueil de quelque abrupte cime ;
ta muse fréquenta de plus aimables lieux,
le coteau familier ou le vallon intime.

La fauvette n'est pas l'oiseau du roi des dieux ;
mais de l'aigle nichée au rebord de l'abîme
l'aire peut envier le nid mélodieux
blotti dans le taillis qu'un bruit de source anime.....

De ton bourg de Touraine, ô simple et bon Racan,
tu portas dans le Louvre un cœur de paysan ;
bègue, timide et gauche, et partant malhabile

à débiter du ton qui règne en la grand'ville
ces fadeurs où triomphe un parfait courtisan,
ta voix ne sort qu'aux champs juste, pleine et facile...

Et tes francs campagnards, sous leurs noms de roman,
ont les sentiments vrais des bergers d'un Virgile.

Juin 1901.

HORACE HENNION.

UN APOTHICAIRE POÈTE SOUS LOUIS XIII

PAUL CONTANT

(ENVIRON 1562-1629)

La capitale du Poitou est une ville de calme, de conservation et de réflexion, qui a toujours possédé des collectionneurs. Toujours ses habitants eurent peu de tendance à exhiber au dehors ce qu'ils possédaient de beau; mais en revanche, derrière les murs assez rébarbatifs qui gondolent ses rues tortueuses, ils entassèrent des ensembles curieux, beaux ou scientifiques, d'objets recueillis un à un avec amour.

Or, au commencement du 17e siècle, l'on admirait à Poitiers une collection célèbre entre toutes, située aux coins des rues du Gervis-Vert et de Saint-Paul, aujourd'hui rues Arsène-Orillard et de la Cathédrale, à droite, en descendant à l'an-

tique basilique. L'heureux possesseur en était Paul Contant, maître apothicaire en la ville de Poitiers, qui avait succédé dans son commerce et dans sa maison à son père, Jacques Contant.

L'on sait qu'il ne faut point réduire les « apothicaires » de l'ancien régime à la fonction... un peu spécialisée que Molière leur donne dans *le Malade imaginaire*, mais que ce terme désigne la profession tout intelligente et scientifique de pharmacien.

Notre pharmacien poitevin semble avoir joui d'un heureux caractère : il avait adopté une devise pleine d'optimisme chrétien, dont il se sert, en guise de signature, à la fin de ses vers comme au bas des jolis dessins de ses frontispices : *Du don de Dieu je suis content.*

Né vers 1562, Paul Contant, d'esprit curieux et de caractère entreprenant, avait fait, à l'âge de 20 ans, le voyage obligatoire dans le monde médical, celui de Montpellier, puis il avait passé en Italie, cette partie du monde qui s'est singulièrement rapprochée de Poitiers, mais qui en était alors éloignée grandement.

Dans ses pérégrinations il vit, il retint, il observa, il rapporta : de retour en sa ville, il continua de pérégriner, de temps à autre, dans tout l'Ouest, se liant avec les apothicaires de Saintes et de Brouage, les médecins et les apothicaires de la Rochelle, les chantres de Bordeaux et de Tours, etc., sans compter les médecins de Poitiers. Il reçut des cadeaux de plantes et d'ani-

maux, qui s'ajoutèrent à ce qu'il avait acquis par lui-même, et il se trouva bientôt à la tête d'une collection vivante et d'une collection morte, je veux dire d'un jardin botanique et d'un cabinet d'histoire naturelle.

Son jardin n'était point grand, mais bien rempli, il nous le dit lui-même en son style rocailleux :

> Dedans mon parterre
> qui contient seulement deux fois dix pas de terre (en longueur et largeur), bien mille plantes sont différentes de nom.

Dans son cabinet d'histoire naturelle grimaçaient une cinquantaine de bêtes empaillées, rares, parce qu'exotiques ou monstrueuses, surtout empruntées aux reptiles et aux poissons.

Il conçut l'entreprise singulière de célébrer en prose et même en vers sa double collection.

1° Qu'est-ce qu'un pharmacien peut donc bien trouver à chanter dans son officine, et comment peut-il arriver à sauver la sécheresse didactique de sa matière ?

2° A quelle école poétique Contant appartient-il ?... Il publie ses œuvres complètes en 1628, l'année même de la mort de Malherbe, le nouveau réformateur du Parnasse, qui vient de déclarer une guerre acharnée, dans son école de la rue des Petits-Champs, à toutes les ambitions poétiques et verbales de Ronsard et de la Renaissance, afin de dégager *la netteté* dans la poésie française :

notre poète poitevin tient-il de cette nouvelle école ?

Telles sont les deux questions, dont nous chercherons à entrevoir la solution, dans la brève analyse des trois principales œuvres de notre apothicaire, qui, à notre connaissance, n'ont point encore subi le dangereux honneur d'un examen.

I

LE COMMENTAIRE SUR DIOSCORIDE.

A vrai dire, Contant avait commencé de bonne heure à pincer de la lyre. A 16 ans le jeune apothicaire était poète, ou du moins il faisait des vers. Et il répond quelque part à l'un de ses ennemis :

Trouve un homme à seize ans qui range mieux une Ode.
N'as-tu pas aussi vu mes Poëmes amoureux,
mes hymnes, mes sonnets que poussèrent les feux
de mon âge premier, alors qu'en ma jeunesse
folâtre je servais une belle maîtresse ?
Car je n'avais encore atteint seize ans entiers
que je voyais mes vers courir dedans Poitiers...

L'ode en question, composée en 1578, par Paul Contant, dans toute sa ferveur mythologique et son juvénile enthousiasme pour Ronsard, est l'*Ode de la Pharmatie*, qu'il a pris soin plus tard de recueillir

dans ses Œuvres complètes : elle est remarquablement faible. Le jeune homme la vit publier aussitôt, en même temps qu'un grave ouvrage de son père et un poème grec de son frère, « chirurgien de marine » qui mourut dans un voyage aux Indes : on juge si les lettres et l'érudition florissaient dans cette famille.

A 20 ans, à son retour de Rome, il fit voir, dit-il,

> un discours que les noires journées
> des guerres ont esteint, où en trois mille vers
> *il* décrivit un mont de « simples », tous divers,
> *qu'il* nommait de droit Mont de Pharmacie,
> montagne du plus beau de l'univers fournie.

Peut-être n'est-il point trop fâcheux que ce long poème se soit perdu au milieu des guerres civiles, que Contant paraît vouloir désigner, surtout si ces 3.000 vers ressemblaient à ceux qui servent à les annoncer.

En tous cas, nous le voyons, dès sa jeunesse, hanté par l'idée de chanter les *simples*, c'est-à-dire les plantes qui servent à guérir les hommes. Il ne fera pas autre chose toute sa vie.

De bonne heure il se met à compléter et à assaisonner de traductions en vers les notes en prose que son père lui a laissées sur les simples ; il continue chaque jour à grossir ce manuscrit de famille, qu'il finit par publier sous un titre peu concis, encadré par un joli frontispice :

LES
DIVERS EXERCICES DE JACQUES ET PAUL CONTANT
PÈRE ET FILS, MAISTRES APOTICAIRES
DE LA VILLE DE POITIERS
OU SONT
ESCLAIRCIS ET RESOULDZ PLUSIEURS DOULTES QUI
SE RENCONTRENT EN QUELQUES CHAPITRES DE
DIOSCORIDE ET QUI ONT TRAVAILLÉ PLUSIEURS
INTERPRÈTES ; COMPOSEZ PAR LE DIT JACQUES
ET RECUEILLIS, REVEUS, AUGMENTEZ ET MIS EN
BON ORDRE PAR LE DIT PAUL...

C'est un sérieux ouvrage que ces 225 « chapitres » ou dissertations, qui commencent par les différents cèdres, pour aboutir aux divers aromates, au naphte et au charbon de terre, en passant par les chênes, saules, bouleaux, ambres, camphre, etc... Chacun des chapitres est un recueil de tous les renseignements que l'on possède alors et forme comme un état de la science contemporaine sur la plante ou l'objet en question, au regard de la médecine et de la pharmacie, et aussi de ce que nous appellerions aujourd'hui la physique et l'histoire naturelle. Ces compilations sont loin d'être faites sans jugement, les opinions sont conférées et discutées d'une manière passablement serrée.

Mais ce qui trahit à plein le contemporain de la Renaissance antique (le père l'était encore plus

que le fils), c'est la *profusion des citations* et la superstition des « auteurs » dans ces matières où il semble que l'autorité devrait provenir toute de l'expérience. Une érudition considérable fait voisiner partout Galien, Théophraste, Avicenne, Pline l'Ancien, Columelle et la Bible, etc... ; ces parties forment la trame et souvent encore la chaîne des dissertations, et le dogmatisme livresque est tel que l'auteur en vient à « corroborer » des faits qui lui sont contemporains par l'autorité d'un ancien ; ainsi il est bien vrai que récemment une provision d'ambre gris vint aux mains d'un apothicaire de la Rochelle, puisque « Jean-Léon l'Africain, au second livre de la Chronique d'Afrique, dit, etc. ».

Le pédantisme, qu'il faut sans doute inscrire surtout au compte du père, est un peu égayé par les souvenirs et observations du fils. Celui-ci a vu en Poitou « les villageois se bailler les uns aux autres par risée des graines d'épine noire solutive [c'est-à-dire purgative] en leurs sausses et potages ». — Dans les cérémonies nuptiales de l'antiquité, le mari avait coutume de semer des noix dans sa maison lorsqu'on lui amenait sa femme : Contant écarte en souriant l'interprétation de ceux qui, « voulant blasonner les femmes de noise », expliquent ainsi, grâce à un jeu de mots, l'origine du proverbe : « Qui femme a, noise a. »

Dans les marais de l'Aunis, « ceux du pays » font ce qu'ils nomment des « chandelles de roux » ou chandelles de roseaux, avec des roseaux remplis

de graisse fondue, « et s'en servent pour usage de « chandelle en leurs maisons jusques à les mettre « sur table, tandis qu'en Gâtine et en Mirebalais « les pauvres usent d'une pâte de noix pilées « dont ils couvrent des chaluffes de chanvre, et « s'en servent pour esclairer au lieu de chandelle « de suif ou de résine ».

Non sans malice, Paul Contant « cite les prunes « de Saint-Julien, qui se cuisent en abondance « en nostre pays de Poitou » et qui « estant « cuittes se nomment par la France prunes et pru- « neaux de Tours ». — Quant au jasmin blanc, l'on en voit « un excellent pied » chez un parent poitevin du futur auteur des *Fables*, « au jardin de « très fameux et éloquent personnage, Messire Jean « Pidoux, docteur et doyen en la Faculté de « Médecine à Poictiers, lequel lui sert de tapis- « serie et verdeur odorante tout le long de l'esté, « environnant un cabinet qu'il a en son spa- « cieux jardin. » C'est surtout le beau jardin de médecine de Padoue qui revient sous la plume du commentateur, ainsi à propos des deux Agnus castus, le noir et le blanc : « Ils se voyent « tous deux dans Padoüe, dans le jardin public « de la Médecine, qui est la Seigneurie de Venise, « comme je l'ay veu en l'an mil cinq cent quatre- « vingt-deux, estant à Padoüe avec le fameux et « incomparable en sa profession, le sieur Fran- « çois Carré, maistre apoticaire de ceste ville de « Poictiers,... et se souviendra ledit sieur Carré « que le docte l'Anguillare, pour lors gardien du

« dit jardin, et en grande reputation en la co-
« gnoissance des simples, nous recueillit avec
« beaucoup de contentement, nous donnant toute
« liberté de prendre et cueillir ce que nous vou-
« drions de son magnifique jardin..., chose qu'il
« ne permettait à tous : mais voyant la cognois-
« sance que nous avions des plantes et le désir
« d'en sçavoir encores d'avantage, il nous per-
« mettoit d'en remplir des porte-feuilles (1), dont
« j'en ay encore les plantes en mes quinze her-
« biers, que j'ay avec beaucoup de soing et dili-
« gence recueillis de divers endroicts, et qui pa-
« roissent et paroistront, malgré mes envieux,
« comme un thresor d'inestimable prix et va-
« leur... »

Là éclate une vertueuse indignation contre les femmes qui se peignent : « Pour le jourd'hui,
« dit-il, la plus grand part des dames usent pour
« se farder de vermillon d'Espagne en escuelle de
« terre, en toile et en papier, lequel fard se fait
« d'une certaine graine qui croist sur les chesnes
« verds nommés Cervach ou Chervach, lequel fard
« n'est que trop en usage à la chrestienté au des-
« honneur de la gloire de Dieu, et ce par des
« vieilles coüanes regrattées, pour paroir *de loing*
« estre toutes fresches et neufves. »

Ici perce la séculaire animosité des apothicaires contre les médecins, dont il ne serait point impossible de retrouver quelques vestiges encore

(1) C'est vraiment ici le mot propre!

aujourd'hui. Visiblement, il se réjouit toutes les fois qu'il peut prendre les médecins en fraude. N'y en a-t-il pas qui confondent le glaïeul à fleur jaune, qui est astringent, avec l'*Acorum*, qui est « pectoral, chaud et apéritif » ? et il déclare que les apothicaires sont plus excusables de se tromper « que les médecins, lesquels ayant ordinairement « les livres des bons et approuvez autheurs entre « leurs mains, et la connoissance des substances, « qualitez, tempérament et facultez des simples « médicaments, ont laissé toutesfois (je dis aucuns) « à y faillir lourdement. »

Notre apothicaire s'acharne entre autres sur un certain médecin, « si pervers, ignorant et imprudent, » qu'après avoir fait jeûner un malade « par plusieurs jours » il accusa « de la débilité de cer- « veau qui survint une potion cordiale, laquelle, « disoit-il, avoit été faicte par l'apoticaire avec « eau distillée... et disoit toutesfois qu'il l'avoit « ordonnée avec eau de fontaine, et, pour mieux « jouer son Patelin, print la fiole de verre et détes- « tant [jurant] la jeta contre la muraille... Mais « il est aisé de juger que son dire ne procédait que « d'un jeune jugement... comme n'estant trop « subtil à sylogiser, ny donner d'autres raisons « naturelles qui sont nécessaires à un vray « médecin... »

« Ce mesme, estant appelé avec d'autres méde- « cins pour voir la femme d'un apothicaire, ma « proche parente, et en mesme heure de la visite « entra la malade en agonie de la mort, ce que les

« autres cognurent bien, et se voulurent retirer : « nonobstant ce nouveau médecin peu expert, et « du tout ignorant en ceste maladie et autres, allé- « guant certaines expériences, par luy faictes sur « mesmes maladies, fit tant par son babil qu'il « demeura maistre en son opinion, qui estait de « luy appliquer des ventouses sur les hippocon- « dres, contre tout advis et mesme contre le « vouloir du chirurgien ; de faict advint que la pa- « tiente endurant cette horrible chair-cuterie, et « les ventouses encore adhérentes, rendit l'âme à « Dieu, dont il fut de tout blasmé, et sa réputa- « tion peu grande du tout perduë. Si Antonius « Musa, médecin grec, qui fit tant de belles cures « à Rome... n'a esté épargné des Romains qu'il « n'ait esté lapidé et traîné par toute la ville de « Rome, qu'adviendrait-il à faire à ce ventouseur « et carnifère médecin, exerçant sa tyrannie et « ignorance sur un corps mort, qui est, selon le « jurisconsulte, un acte d'infamie et crime capital? « Occasion pourquoi je ne puis moins faire que « d'advertir un chascun, qu'entre les mains d'un « meusnier on n'y perd que sa farine, en celle du « mareschal sa mule, en celle de l'advocat son « bien, en celle du tailleur son drap, mais en celle « d'un tel médecin on y perd sa bourse et sa vie. »

En dépit de ses embarras, de ses incorrections, de ses archaïsmes du moyen âge, on voit que la prose des *Commentaires* ne manque point de saveur pittoresque. Les vers dont elle est semée ne la valent point : ils forment, la plupart du temps, les

traductions verbeuses et remplies d'épithètes, des vers nerveux ou élégants de Virgile, de Martial ou d'Ovide.

II

LE BOUQUET PRINTANIER, 1600. — LE JARDIN ET CABINET POÉTIQUE, 1609.

C'est pourtant la langue des dieux que va adopter notre homme pour mieux chanter les simples : l'on peut prévoir l'espèce de contradiction qui mettra aux prises son langage et sa matière, l'un n'étant pas assez précis et l'autre l'étant trop. Il en résultera des longueurs, des à peu près et aussi de la platitude, au milieu de quoi émergera, malgré tout, du pittoresque, une certaine gaillardise d'expression et parfois un peu de douceur poétique.

En 1600, Paut Contant commence à réaliser ce grand projet. Il en aborde la partie la moins malaisée, la célébration de son jardin, et il publie à cette date un poème tout végétal sous le titre poétique de *Bouquet printanier*, avec une épître dédicatoire où il trace les bornes légitimes de la curiosité : la pièce est adressée à M. du Ligneron-Mauclerc, gentilhomme rochelois probablement. En tête du livret il dessine lui-même une belle planche qu'il fait exécuter à Paris pour 100 livres (700 fr. environ aujourd'hui) : une « jardinière »

de forme antique, portée par des lions, sorte d'artistique « dinanderie » d'où s'élancent toutes les fleurs dont il va parler, en un harmonieux feu d'artifice.

Une nouvelle édition de son poème paraît en 1609 : l'auteur ajoute alors à son jardin botanique son cabinet d'histoire naturelle, et il change son poétique intitulé en cet autre plus complet : « Le Jardin et Cabi || net poétique || de Paul || Contant || apoticaire de Poictiers ». Il refait son épître sur la curiosité, donnant de la curiosité « vertueuse et loüable » cette remarquable définition : celle qui, « s'exerçant en ce qui est hon- « neste, est utile à tous, nuisible à nul, et agré- « able à celui qui en use ». Du Ligneron étant mort, il dédie cette fois son œuvre à « Très « haut et très puissant Mgr Maximilian de « Béthune, duc de Sully... grand Maistre et Capi- « taine général de l'artillerie du roy, grand voyer « et superintendant des finances de France, gou- « verneur et lieutenant général pour sa Majesté en Poictou », et il compose lui-même pour *son jardin* un beau frontispice à la fois belliqueux et antique, où les armes de Sully, grand maître de l'artillerie, décorent un fronton supporté par deux colonnes corinthiennes, reposant sur une base de trophées et de canons en croix. — Le volume s'ouvre par une vingtaine de pièces liminaires, en vers latins ou français, de ses admirateurs, de ses collègues, de ses amis, Scévole de Sainte-Marthe, les médecins Paschal le Coq,

Citois, médecin du cardinal de Richelieu, Béroalde de Verville, etc...

L'on voit que, par suite de la mort de M. du Ligneron, Contant avait changé de patron poétique et, bien légitimement, semble-t-il, avait substitué au nom du gentilhomme rochelois celui de Sully, en tête de son poème revu et doublé. Cette modification ne put échapper à ses ennemis, et l'un d'eux, d'autant plus acharné qu'il était un ancien ami (ou disciple, ou confrère), décocha contre lui, de Leyde en Hollande, un pamphlet violent, qui eût pu être spirituel s'il avait été plus court. Il est intitulé :

LES MANES DU SIEUR DE LIGNERON-MAUCLERC
gentilhomme poitevin

« sur la publication de certaine battologie à luy « vivant dédiée sous le nom de *Bouquet prin-* « *tanier*, et maintenant consacrée à un grand duc « de France sous le titre de Jardin et Cabinet « poétique. »

C'est une mince plaquette in-16, propre à se glisser dans une poche : le malheureux apothicaire y est tour à tour taxé d'ignorance, d'avarice, de paresse, d'ambition, d'abandon de son métier, de supercherie, car s'il y a quelques bons vers dans le poème, ils sont manifestement de Bernier de la Brosse, et non pas de Contant, lequel est, chemin faisant, traité de taupe, de pourceau, de corneille, « d'enroué corbeau », de « pie toute bigarrée », de

bourdon, de grenouille, d'oison, et placé finalement parmi les *Pauperes spiritu*, le tout dans ce style poissard de l'époque, que les virulentes polémiques de Garasse vont porter à son apogée. Le factum est daté de 1608, l'auteur ayant connu par avance la nouvelle publication que préparait le poète pharmacien.

Celle-ci consistait, en somme, dans le catalogue de ses deux collections que Contant entreprenait de dresser en vers, comme d'autres le font aujourd'hui en prose, plus sagement.

N'oublions pas que la poésie scientifique, à la fin du 18e et du 19e siècle, nous a ménagé des surprises presque égales, bien que maniée alors avec beaucoup plus de talent: ainsi lorsque André Chénier, dans l'*Hermès*, prétendait mettre en vers les théories du *Contrat social*, ou que, en 1888, M. Sully Prudhomme, dans le poème du *Bonheur*, entreprenait de noter les parfums précis des différentes fleurs ou de rapporter l'Histoire exacte de la Philosophie.

Contant ne s'est évidemment pas dissimulé les spéciales difficultés de sa tâche, et il s'est livré à de louables efforts pour les surmonter. Tout d'abord il a l'ingénieuse idée de faire suivre son poème d'une double Table des Matières des plantes et des curiosités, avec numéros de renvoi au texte, ce qui lui permet de ne point donner à ses descriptions et définitions en vers une précision par trop didactique, les lecteurs pouvant, en cas de doute, se référer à la Table.

Ayant résolu d'ajouter en 1609 son Cabinet d'histoire naturelle à son Jardin, il eut l'habileté de dissimuler, autant que possible, le Cabinet au milieu du Jardin, qui remplit le commencement et la fin de l'ouvrage : heureuse composition qui nous donne, si je puis dire, une couche de fleurs pour commencer, puis une couche d'animaux empaillés, enfin une couche de fleurs pour finir et... pour cacher.

*
* *

L'auteur débute par une invocation dans le genre épique :

> Je chante les beautés de la terre nouvelle,
> les esmaux printaniers de sa robe plus belle,
> je chante les vertus des plus mignardes fleurs
> que l'Aube au teint vermeil enfante de ses pleurs ;
> je chante un beau jardin qui ne craint la froidure
> des gelez Aquilons, le temps ni son injure,
> mais qui tout vert, tout guay, tout riant et tout beau,
> s'éternise en mes vers en dépit du tombeau.

Il célèbre alors la soixantaine d'arbres et de plantes différentes qui composent son cher jardin. Successivement défilent, dans le mode de l'apostrophe fort aimé du poète, le laurier, le pistachier le platane,

> Toi qui te plais le long d'un doux coulant ruisseau,

l'acacia, l'olivier, le laurier-rose,

> l'honneur des monts, des prés, des vallons et des bois,

les primevères, messagères du printemps, qu'il salue avec assez de mouvement, les oreilles-d'ours, la violette qui lui inspire une effusion un peu précieuse, à la Ronsard :

> Et toi céleste fleur, toute mignardelette,
> toy printanière fleur, flairante Viollette,
> symbole des amours, ah ! je voy que tu veux
> de l'esmaillé jardin anneler les cheveux,
> de ta céleste fleur, dont la beauté j'admire,
> je baise autant de fois que Flore son Zéphire...

le narcisse, la jacinthe dont il mentionne la fable, comme il lui arrive plus d'une fois, d'après Ovide, les *tulipes*, dont on lui a envoyé quelques échantillons de Hollande.

Ici se dresse, comme centre de la gerbe, *la Couronne impériale*, où l'auteur veut voir un glorieux symbole de la prospérité d'Henry le Grand. Puis viennent les renoncules, dont le pharmacien possède 36 pieds, les pavots,

> tout pleins de dormirs éternels,

l'aloès, l'iris, la fritillaire.

C'est ici qu'il interrompt son catalogue de botanique pour passer à son Cabinet d'Histoire naturelle par une invocation pindarique qui nous reporte aux plus beaux jours des enivrements antiques de la jeune Pléiade :

> Muses, tost qu'on m'apreste
> d'un doucereux nectar un hanap Pithyen
> pour grimper plus dispos au mont Permessien :
> où glouton je boiray à longs traits et sans peine

des bouillons Ambrosins de la source Hypocrène,
pour chanter, à jamais enyvré de votre eau,
les singularitez.....
que l'on voit aujourd'hui paraistre par merveilles
dedans mon cabinet plein de choses nouvelles,
que l'Inde, le Péru, que le Nil, que le Nord,
ont jetté par faveur sur le bigarré bord
du Clain, profond ruisseau : où la faveur divine
m'a fait en cet endroit favorable Lucine.

Par cette sublime entrée en scène Contant semble chercher à s'étourdir sur l'aridité de sa nouvelle matière, qui a grand besoin, en effet, d'être arrosée du « nectar Pythien » ; après quoi, commençant par « le pleureux Crocodile », il passe en revue, avec des apostrophes parfois assez vives, les 43 curiosités de son cabinet: serpent qui a 13 pieds de longueur, squale, hérisson de mer, esturgeon ou créac, poissons en boule, ou qui ont les yeux au-dessus de la tête (orbis et uranoscopes), espadons, oursin, étoile de mer, tortue de mer, énorme cétacé appelé renard marin, porc-épic marin, lézard crété, salamandre, caméléon, hippocampe, grenouille pêcheuse (qu'il appelle pêcheresse), cloporte médical, tatou, chauve-souris géante ; — quelques oiseaux : flamant rose, gélinotte des Pyrénées, vautour d'Amérique, manucode ; — quelques objets curieux, qu'il dut acquérir par l'intermédiaire de M. du Mont ou de Monts, gouverneur, depuis 1603, de la Nouvelle-France (1) : un fruit d'Amérique nommé Maracas une pirogue ou « canoé » (2); enfin les monstruo-

(1) Il l'inscrit au nombre de ses donateurs.
(2) Nom anglais du *canot*.

sités, le musée des horreurs, que l'on baptiserait aujourd'hui tératologie : enfants joints (comme l'on a vu depuis les frères Siamois), agneau n'ayant qu'un œil, pigeon à deux têtes, chien et chat à sept pieds chacun. Telles sont les curiosités, rares et précieuses pour l'époque, qui valaient à notre apothicaire de nombreuses et d'illustres visites, dont il ne manque point de se targuer : des parents d'électeurs de l'Empire, le plus célèbre Poitevin de l'époque, le poète latin Scévole de Sainte-Marthe, le prince de Condé lui-même, père du futur vainqueur de Rocroy et gouverneur du Poitou, à qui il en profite pour dédier ses *Œuvres complètes*, un an avant sa propre mort, 1628, en reproduisant largement sur un nouveau frontispice les armes fleurdelisées du prince sur un manteau d'hermine.

Faire entrer tout ce pêle-mêle en vers, et en vers poétiques, constituait une entreprise particulièrement malaisée, et nous devons avouer que Contant n'y a que médiocrement réussi. Il n'était guère soutenu que par sa naïve vanité de posséder tant de merveilles.

Le poète qui était réellement en lui dut reprendre avec un vrai soulagement la fin du catalogue de plantes : les fritillaires encore, l'aconit, l'ellébore, dont il conseille à ses ennemis d' « entourner leur teste mal timbrée », le solanum (la pomme de terre) qu'il salue prophétiquement avec émotion et dont l'Américain fait ses délices,

n'ayant pas comme nous
le froment au gros grain, blanc dedans, dessus roux.

Une dernière fois il dédie à Sully son jardin, si petit, mais si curieux et digne vraiment du grand ministre, car

ce large Tout
N'a rien de plus exquis de l'un à l'autre bout.
...Le présent est petit,
mais pourtant, tel qu'il est, toujours verd il florist,
toujours un gay printemps luit sur sa verte tresse,
et de l'Hyble toujours la liqueur plus espaisse
tombe sur l'infini de ses variétés,
et le bel œil du jour chemine à ses côtés.

En dépit de ses apostrophes incessantes, de son mouvement un peu agité, Contant eût fait un poème aride et froid, parce que la sécheresse était au fond du sujet même, s'il n'avait pas su, tout comme dans les *Commentaires sur Dioscoride*, intéresser par des moyens accessoires et comme par des hors-d'œuvre, qui se trouvent être un peu plus attirants pour nous que le principal : nous voulons parler de ses souvenirs de Poitiers et d'Italie, des histoires qu'il raconte et des tableaux qu'il peint, de ses idées générales, de la chaude mention qu'il fait de ses amis et de ses ennemis.

Nul Poitevin n'aima Poitiers d'une amour plus forte et ne goûta mieux ses environs. En bon « escholier », digne successeur de Rabelais et de ses joyeux compagnons, il chante la fontaine de Passelourdin, où souvent il a dansé. Ailleurs, il fait, à propos des fritillaires une agréable évoca-

tion des divinités de la fable aux bords du Clain.

Dans son enthousiasme il met en comparaison les villes de Poitiers et de Montpellier, et, s'adressant à cette dernière, il s'écrie, presque menaçant :

> Voudrais-tu t'offencer, si pour la médecine
> après Paris et toi Poictiers est la plus digne ?

Et qui sait si Apollon un jour, aidé par Sully, le grand « Mœcène », ne transportera point son séjour de Montpellier à Poitiers ? L'on a vu de ces retours de la fortune :

> Les empires puissants, les grandes monarchies
> sentirent de son bras les forces ennemies,
> alors qu'il transporta le grand Assyrien
> au Médois, le Médois au Sophy Persien,
> et le Perse au grand roi de la fertile plaine
> de l'Emathie, et puis à la grandeur Romaine,
> puis l'empire Romain à l'empire Grégeois,
> et l'empire des Grecs à celuy des François (1).
> Bref soubs le ciel voûté il n'y a jour ni heure,
> an, ni mois, ni saison, qui notre estat asseure,
> « Car rien n'est asseuré et la fatale mort
> « prend le grand, le petit, le débile et le fort :
> « les royaumes ne sont à la grandeur céleste
> « non plus que d'un berger la petite cassette. »

Il rappelle à propos jusqu'aux curiosités qui se sont vues dans la ville de Poitiers, amenées pro-

(1) Malgré soi, l'on pense à Petit-Jean dans *les Plaideurs*, imitant maladroitement le même lieu commun de l'éloquence judiciaire de l'époque et célébrant

> les Etats des Babiboniens
> transférés des Serpens aux Nacédoniens.

(Acte III, scène 3.)

bablement par la foire qui y sévissait dès cette époque : une fillette sans bras, qui parlait le flamand, l'italien, le français, l'anglais et l'allemand et qui tissait, filait et cousait avec son pied ; un cul-de-jatte qui, n'ayant « rien qu'un bras et qu'un petit mougnon », sautait sur une table, puis « montait comme un chat »

> les rolons assurés d'une bien grande eschelle (1) ;

puis sur son violon

> jouait quelque pavane ou quelque milanaise...
> et, pour le dernier mets, d'une aiguille montrait
> à coudre et à broder à qui le désirait.

Ici encore les souvenirs de l'Italie luttent avec ceux du Poitou dans les vers du poète : il rapporte qu'il se perdit un jour dans le Dédale de Tivoli, ayant voulu

> parfaire sans crainte
> le tour enserpenté de son vert labyrinthe.

Il salue tout particulièrement l'hippocampe,

> que de *ses* propres mains, un jour, dedans Venise
> *se* promenant, *il* prit tout de *son* long couché
> dans le trou vermoulu d'un gondole (*sic*) caché.

Après avoir fait des perroquets une jolie description, qui annonce assez bien *Vert-Vert*, il ajoute :

(1) *Rolon*, mot poitevin encore très vivant = barreau d'échelle.

Mes yeux jeunes ont vu mille et mille fois
dedans Rome, au palais d'un Cardinal françois,
un de ces animaux, dont l'affeté langage
artistement appris par un fréquent usage,
rapportait proprement d'un disert Orateur
les doux-graves discours : car d'un propos flatteur,
tantôt il entonnait de Pétrarque la Laure,
et tantôt de sa voix il allumait encore
les feux grégeois éteints ; et tantôt en latin,
il disait quelques vers ; puis quand son avertin
le prenait, il chantait tantost un Vau-de-Ville,
tantôt une Pavane, or d'une voix pupille
contrefaisait l'enfant, puis en discours divers
il amusait le peuple, or en prose, or en vers (1).

Les oreilles d'ours, puis les trinitaires, lui rappellent ses traversées de la Savoie, alors qu'il se rendait à Rome par les sentiers abrupts que devait fouler plus tard Jean-Jacques Rousseau. Ces tableaux de nature sont assez pénétrants, et l'on sait à quel point ils sont rares dans notre poésie du 17e siècle. En voici un d'un étrange sentiment nerveux et moderne, dans une apostrophe à l'oreille d'ours :

Hélas ! combien de fois, passant les monts touffus
des costeaux savoyards, et des tertres bossus,
des vallons résonnants, ai-je par grand'largesse
recueilli le plus beau de ta plaisante tresse,
cueilli, non pas cueilli, car en ta quantité
diverse, mon esprit était précipité :
si que, ne pouvant pas pour la grande distance
les pouvoir transporter ès lieux de ma naissance,
forcené de dépit de voir tant de beautés,
et d'estoc et de taille ès lieux précipités,

(1) *Soit* en prose *soit* en vers. — *Avertin*, vieux mot désignant une sorte de mouvement de folie.

je rompais, je brisais, or la jaune, or la blanche,
ores la purpurée, et mon estoc qui tranche
faisait de tous côtés un carnage piteux
des plantes qu'aujourd'huy désirent tant mes yeux,
et, conduit par ma main, épanchait à merveilles
or deça, or delà ces ursines oreilles.

Notre poète est bien du 16e siècle par son goût prononcé pour les idées générales, qui l'aident plus d'une fois à reculer les bornes de son si étroit horizon ; nous oyons de curieux développements sur la grâce de la forme ronde dans l'univers, sur la nécessité du commerce par lequel Dieu a beaucoup ajouté à l'agrément de la vie humaine, etc... Le sens religieux de Contant se dévoile lorsqu'il finit par un véritable sermon le chapitre des monstres : ils ne seraient pas, si nous aimions Dieu davantage, Dieu qui, pour tant de bienfaits,

ne veut rien
qu'un cœur tout pénitent, qu'un cœur d'obéissance,
qu'un cœur humble, un cœur doux plein de sa connaissance.

Enfin le poète trahit encore ici une sensibilité vive, et ses amis comme ses ennemis revivent, dans son *Jardin et Cabinet poétique :* parmi les fleurs et les animaux empaillés, après la trinitaire, le poète trouve le moyen de célébrer ses huit amis, le parent de la Fontaine, Pidoux,

grand d'esprit, grand de corps, d'honneur et de moyens,

(il eût pu ajouter : grand de *nez*, comme toute la

famille), le Vau, qui n'est plus, — Milon, Paschal Le Coq

> qui, volant depuis l'Est jusqu'au Gange,
> *fait* entendre à bon droit le bruit de *sa* loüange.

« son cher Citoys », et puis une trinité de jeunes : Rabaut, Rafou, son futur gendre, et Demayré, enfin Robin, à qui il ajoute « son Veyrel », de « Xainctes », l'un et l'autre lui ayant fourni un grand nombre de plantes. Ainsi, comme dans tout catalogue de musée qui se respecte, le nom des donateurs se trouve ici en grosses lettres, mais (et c'est là la différence avec bien des musées), les objets ont été ici nommés et décrits tout d'abord, avant les donateurs.

Dès les premières éditions Contant ne résiste point à parler de ses envieux, il leur donne même une verte leçon à propos de l'oiseau nommé manucode, qui, lui, se montre bon, paraît-il, pour tous ses congénères. Puis, en 1628, l'ellébore lui donne l'occasion de reprendre abondamment ce plaidoyer *pro domo*, qui n'occupe pas moins de six pages in-folio : c'est que dans l'intervalle a éclaté le mordant pamphlet de Leyde.

L'apothicaire essaie de le réfuter; il le fait longuement à son tour, prenant, ainsi qu'il arrive, son ennemi trop au sérieux. Mais si l'esprit lui fait défaut, il ne manque par moments ni de force ni de verve.

Il s'attache aux deux principaux reproches de ses adversaires : 1° il se mêlerait par sa double

collection de ce qui ne le regarde pas et la poésie lui ferait négliger son mortier ; — 2° il tirerait de l'argent de ses visiteurs.

Au premier grief il répond que ses collections ne sont que le prolongement de son officine (il avait dit déjà dans l'Epître dédicatoire qu'il n'avait que la curiosité de son métier) :

. . Mon cabinet n'a rien, ni mon jardin aussi
que cela qui me tient tous les jours en soucy :
les bois, les fruicts, les fleurs, les feuilles, les racines
sont par moy tous les jours mises en médecines,
les gommes et les sucs, les pierres, les métaux,
les conches (1), les poissons, reptiles et oiseaux,
sont ma profession : l'ouvrier en sa boutique
ne doit-il pas avoir tout outil qu'il applique
pour son art, sans aller, quand il en a besoin,
chercher ce qu'il luy faut en un pays bien loin ?
Ma boutique est toujours abondamment garnie
des remèdes qu'il faut pour toute maladie (2).

Sur la délicate question d'argent il affirme que, comme Ferrand Imperator, le fameux apothicaire de Naples, qu'on lui oppose, il ne demande rien pour la visite de sa collection, mais, comme Ferrand, peut-il refuser lorsqu'un visiteur lui envoie une pièce d'histoire naturelle destinée à enrichir son trésor ou même lui laisse une offrande d'argent avec cette attribution ?

En voilà sans doute assez pour donner une idée de cette espèce de curieux *Voyage autour de mon*

(1) Les coquillages.

(2) On sait que *ouvrier* se prononçait alors en 2 syllabes, comme *fléau*, que l'on rencontrera plus loin, en une seule.

officine, qui, bien que terriblement ingrat et sec en son fond, puisque ce n'est rien qu'un catalogue, a été ingénieusement fécondé par son auteur, qui a réussi à lui donner, somme toute, quelque vie et quelque agrément.

III

LE SECOND EDEN, 1628.

Paul Contant eut une ambition plus haute encore. Parti de remarques en prose et de traductions en vers sur les simples de sa boutique, il s'était élevé à un catalogue poétique, qu'il avait varié de son mieux. Péniblement il montait sur les pentes de ce « Mont de Pharmatie » qu'il prenait pour le Parnasse : il voulut atteindre la cime, où devait régner, suivant les aspirations de tous les lettrés de ce siècle, la poésie « héroïque ». Sur les plantes il ferait mieux qu'un recueil de notes, mieux même qu'un poème étendu, il réaliserait une épopée, et en sa qualité de protestant et selon la mode qui commence à poindre, une épopée biblique. Invoquant donc Calliope, vers 1618, il conçoit, pour sa 3e œuvre, l'ingénieuse idée de placer Adam et Ève dans un *Second Eden*, c'est-à-dire parmi les fleurs et les plantes, encore, dont la culture les console de la perte du premier Eden. Pour l'en-tête de son ouvrage

il dessine une planche savante et naïve, où il montre nos premiers parents, armés d'un rateau et d'une fourche, soignant des parterres fleuris, tout bordés de buis, tels que les jardins des bourgeois de province au 16e siècle.

Le début sonne plus pompeusement encore que celui du *Jardin et Cabinet poétique :*

> Du perleux Orient déjà l'alme Soleil
> sortait tout flamboyant de son char nonpareil,
> suivant les pas rosins de la vermeille Aurore,
> qui de mille couleurs nostre Horizon décore.

A ce ton l'on devine que l'auteur ne craindra nullement d'introduire aux côtés d'Adam et d'Ève le Léthé, Caron et toute la fable et s'expose par avance à la si juste critique de Boileau désapprouvant en un sujet chrétien

> un auteur follement idolâtre et païen.

Du moins il sait, rien que pour l'avoir observé chez Homère et chez Virgile, que dans le genre épique

> le poète s'égaye en mille inventions.

Il le faut d'autant plus, lorsque le fond du sujet est, au lieu des erreurs d'Enée, le monotone défilé de 146 plantes et arbres. Les principaux « épisodes » sont donc une lutte d'Adam et Ève contre un dragon, la rencontre d'un lion furieux, leur invention du Feu,

qui semble de l'Aurore
les matineux rayons,

et est ensuite pris par eux, quand il devient plus fort, pour

quelque animal farouche
qui nourrit cette flamme en sa flambante bouche ;

l'annonce prophétique, faite par Adam, de tous ceux qui écriront un jour sur les plantes, la « vision » d'une mère guérissant un fils atteint de la rage en lui envoyant du jus de racine d'églantier ; à propos du laurier, un éloge dithyrambique de Louis XIII, de gracieux passages sur les jolis sites des environs de Poitiers, etc. De ces 3.400 vers nous nous contenterons de détacher une seule page caractéristique sur le blé, qui a remplacé dans la nourriture des humains l'ancien gland :

.... Le laboureur alors n'avait soir ni matin
travaillé pour cueillir un si riche butin,
du gras fumier fertil la main toujours ouvrière
n'avait point engraissé une plaine blavière.... (1)
Le métivier hâlé de la jaune moisson
par faucilles n'avait entamé la saison.
Les gerbes dans les champs, richement animées,
pour le lévite encor n'avaient esté dixmées...
et les bœufs attelés à la charrüe plaine
dans la grange n'avaient onc porté cette graine.
Les glaneurs en ce temps n'avaient l'épi laissé
des métiviers, encor en javelle amassé.
Le tic, tac, tique, toc, d'un de deux, trois ou quatre
dans le bail aplani, l'on n'avait ouï battre
la gerbe aux épics d'or ; l'aire n'avait encor

(1) Faite pour le blé.

senti du fleau virant sur son dos ce grain d'or,
et le fer foule-grain d'une troupe batteuse
de chevaux trépignants dans l'aire fromenteuse
n'avait le grain doré, dedans l'épi caché,
par maints coups ba-batans de la balle arraché.
Le souffle bale-vent au lever de l'aurore
n'avait point émondé cette richesse encore.
La quarte, et le boisseau, le muis mesure-grain
onc n'avaient mesuré le froment souverain.
Les greniers élevés, grands, spacieux et larges,
n'avaient encor porté de si pesantes charges.
Le pénible altéré et suant porte-fayx
n'avait dessus son dos porté ce poisant faix
dans les greniers pavés, pour garder très utiles,
les grains pour réparer les années stériles.
« Car le bon ménager en certaine saison
« pour quatre ans peut munir en un mois sa maison. »
Le meunier fariné n'avait dans sa tremüe
mis ce grain, moins encor sa meule à moudre émue (1).
Le boulanger n'avait dans son arche pétri
la farine que rend le froment non flétri.
La servante en ce temps folâtrement accorte
pour allègre pétrir ne s'était mise en sorte.
Elle n'avait encor son bras, blanc, potelu,
découvert pour pétrir le pain de tous voulu,
elle n'avait encore sa chandelle allumée
ni moins sa poële encor fraîchement étamé
mise sur le trépied, et son chant éveillé
fanfareligotant n'avait point réveillé
le voisin : et le sel qui toutes chose affine
n'avait encor été mêlé dans la farine,
et le bois sermenteux pour échauffer au feu
son eau, n'avait encor cette flamme reçue.
Du mi-nud beluteur la vigilance en somme,
l'éveillant au matin n'avait rompu son somme
en frappant à sa porte et par commandement
ne lui avait point dit : Pétrissez promptement.
Le four n'avait encor de bois ni de bourrée

(1) Trémue ou trémie, grande auge où l'on verse le grain qui tombe de là sous les meules.

pour cuire le pain blanc, en la voûte échauffée ...
Bref en ce siècle heureux l'on n'usait point de pain,
le seul gland nourrissait pour lors le genre humain.

Ce couplet ne vaut point assurément les beaux vers à la fois sobres et pleins, inspirés par le même sujet, vers la même date, à Racan, dans ses *Stances sur la Retraite*. Trop de détails ici, trop d'épithètes, aucun choix dans ce long développement par prétérition; néanmoins, si l'art est bien inférieur, le sentiment de la nature est cordial aussi et sincère, et de telles pages sur la poésie de la terre et des travaux familiers des hommes, sont trop rares chez nous à toute époque pour que, même imparfaites, l'on ne se hâte point, dès qu'on les a trouvées, de les encadrer avec quelque indulgente prédilection.

*
* *

Nos citations doivent permettre de conclure sur le talent poétique de Paul Contant et d'achever de répondre aux interrogations que nous nous sommes posées en commençant.

Notre auteur ne manque point d'imagination; souvent gauche, longue, embarrassée de pléonasmes, d'à-peu-près et de chevilles, malhabile à serrer de près l'idée, fatigante d'inversions, incorrecte même, sa langue est savoureuse en plus d'un lieu, pittoresque, ingénieuse ou énergique. Il a parfois des traits qui peignent. Son vocabulaire, sin-

gulièrement en retard avec ses « chevances, coupeaux, avertin », etc..., appartient plus au 16e siècle qu'au 17e. Contant, qui invoque, plus d'une fois, Ronsard, du Bartas et Baïf, ronsardise à cœur-joie et non sans succès, avec son goût pour l'invention, avec son ivresse de la mythologie qu'il traite souvent d'une plume élégante, avec son amour poussé jusqu'à la manie, pour les adjectifs composés, « doux-trompeurs, ronds-globeux, chasse-peste, poli-doux, feuille-tremble, grave-doux, foule-grain », etc..... Il est, en somme, à la mode de 1560, du beau temps de la Pléiade, et, lorsque l'on songe que la publication de ses œuvres complètes date de 1628, l'année même de la mort de Malherbe, le réformateur qui réagit contre la Pléiade, l'on ne peut s'empêcher de sourire en voyant l'un des esprits les plus ouverts et les plus avisés du Poitou au commençement du 17e siècle, l'émule provincial de Guy de la Brosse, fondateur du Jardin des Plantes à Paris, — retarder... simplement de 70 ans sur les poètes qui gravitent autour de la capitale et de l'Ile-de-France. D'ailleurs, n'est-ce point la caractéristique de la vieille terre du Poitou de retarder généralement d'une révolution, ce qui aussi bien est peut-être une manière de se tromper moins vite, et, en tous cas, de se nourrir plus longtemps des sucs de la substantielle tradition ?

Nous ne mettrons point Paul Contant au rang des poètes de premier ni même de second ordre ; mais du respectable et tricentenaire in-folio de

ses œuvres, qui court encore dans le Poitou, émane la senteur modeste et saine de l'officine et du jardin d'un de nos bons pharmaciens provinciaux d'ancien régime ; et pour l'avoir remis dans un modeste demi-jour, notre récompense serait parfaite s'il nous était permis d'espérer que du Paradis des simples..... nous voulons dire de l'Eden des plantes médicinales, où la Providence n'aura point manqué de lui fixer son bienheureux séjour, le digne apothicaire poitevin pût murmurer encore une fois sa charmante et optimiste devise :

Du don de Dieu je suis content.

Décembre 1905.

Des études qui précèdent, celle-ci, bien que consacrée à un talent beaucoup moindre, semble constituer une curieuse confirmation, par une sorte de contre-épreuve : ce qui a manqué en définitive à ce dernier poète, c'est surtout le sens de l'art, le goût, *la netteté*. Donc, si Malherbe n'était pas « venu », ou bien s'il avait tardé, il est fort probable que moins de Racans et plus de Contants eussent malheureusement gravi, au 17e siècle, notre Parnasse français.

FIN DE LA 1re SÉRIE.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PRÉFACE DE M. FRANÇOIS COPPÉE, de l'Académie française. VII
AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR. XII

INTRODUCTION

LA MÉTHODE BIOGRAPHIQUE DE CRITIQUE LITTÉRAIRE. — SAINTE-BEUVE ET SA MÉTHODE. 1

I. — Toute vie humaine est-elle intéressante par elle-même ? 11
II. — La biographie d'un écrivain explique-t-elle en partie son œuvre ?. 18
III. — Les objections. 32
IV. — Les conclusions pratiques. 42

PREMIÈRE SÉRIE. — 17e SIÈCLE

MALHERBE (1555-1628)

A. — MALHERBE ET SON ŒUVRE. 55
I. — La poésie française en 1605. 56
II. — Le cheminement de Malherbe vers la Cour. . . 61
III. — Malherbe pédagogue. 68
IV. — Malherbe poète (1605-1627). 79
V. — Les disciples de Malherbe : Racan et Maynard. . 87
VI. — Les ennemis de Malherbe : Régnier. — Théophile. — D'Aubigné. — Mlle de Gournay. 92
VII. — La mort de Malherbe. 103
B. — UN REPORTER AU XVIIe SIÈCLE. — ANECDOTES INÉDITES DE RACAN SUR MALHERBE. 110

RACAN (1589-1670)

A. — La naissance de Racan. — Racan Manceau-Angevin. 133
B. — Racan en Touraine. 162
I. — La jeunesse de Racan (1589-1618). 162
II. — Les Stances et *Arthénice* (1618-1627). 172
III. — La retraite en Touraine (1628-1670). 179
C. — Les Stances de Racan sur la retraite (vers 1618). 197
D. — Les derniers poèmes sur Racan. 229
I. — Le berceau de Racan, par « Un vieux Patriote ». 229
II. — Stances à Racan, par Raymond Lécuyer. . . . 231
III. — Sonnet à Racan, par Horace Hennion. 233

PAUL CONTANT (environ 1562-1629)

Un Apothicaire poète sous Louis XIII. 235
I. — *Le Commentaire sur Dioscoride*. 238
II. — *Le Bouquet printanier*, 1600. — *Le Jardin et Cabinet poétique*, 1609. 246
III. — *Le Second Eden*, 1628. 261

DEUXIÈME SÉRIE. — 18e et 19e SIÈCLE

ANDRÉ CHÉNIER

d'après ses récentes publications (1874, 1899, 1900, 1901). 269
I. — Les Bucoliques. 275
II. — Les Poésies modernes. 299
III. — Les Poèmes. 314

VICTOR HUGO

La « maison de Victor Hugo », autrefois et aujourd'hui, d'après des documents nouveaux. (Victor Hugo intime de 1832 à 1848) 333

SULLY PRUD'HOMME

Introduction. 391
I. — Les Recueils. 397
II. — Les Poèmes philosophiques (1872-1888). 421

Appendice : *Le Criton*, de Platon 449

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

10 MARS 1993

26 FEV. 1993

CE

a39003 002161122b

CE PQ 0139
.A7 1907
C00 ARNOULD, LOU QUELQUES P
ACC# 1382714